PICTORAM

Revue Culturelle et Artistique

LES GAMMES DE L'ART AU LIBAN

LA RAM EN RÉ MAJEUR

5 DE PIC LE BON DO

L'INTEMPORELLE MUSIQUE ORIENTALE

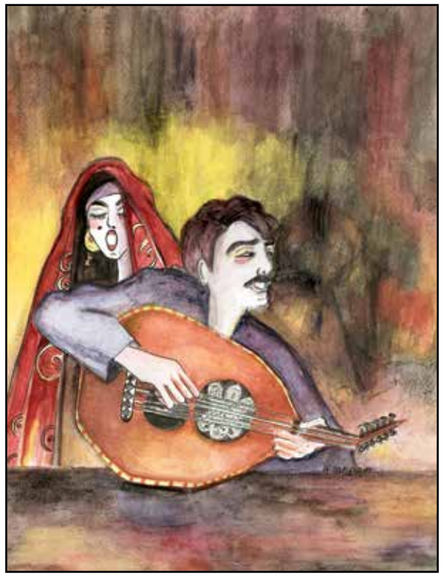


Illustration : Aida Kassab Paraskevas

LIEUX DE DISTRIBUTION

D'une rive à l'autre de la Méditerranée, retrouvez PICTORAM

Au Liban, *toute l'année :*
Musée Sursock, Beirut Art Center, Bibliothèque des Sciences Humaines de l'USJ, Institut Français

Aux manifestations :
Beirut Art Fair, Beirut Design Fair, Salon du Livre Francophone de Beyrouth, Beirut Art Film Festival

En France, *toute l'année :*
Librairie de l'Institut du Monde Arabe à Paris

Aux manifestations:
VIP Room de la FIAC à Paris

En Italie, *toute l'année :*
L'Alliance Française à Venise

CINQ ANS (DÉJÀ !)

Robert Matta
Fondateur

Cinq ans (déjà!) que PICTORAM, publication annuelle de la fondation RAM, honore sa mission : décoder, sous un angle artistique, les événements ponctuant notre quotidien. Flambeau témoin de l'embrasement culturel local, votre revue délivre un message fondamental à l'heure où la ruée vers l'art se mondialise. Mais la bougie n'éclairant que celui qui la porte, son format annuel en version papier est désormais imprimé à 2 500 exemplaires pour faciliter l'accès à l'incandescente expérience du savoir. Sa formule en ligne **www.pictorammag.com** se partage également sur le site de l'Agenda Culturel au Liban !

D'un anniversaire à l'autre, notre leitmotiv ne change pas. Nous opérons dans chaque numéro un éclairage en profondeur sur un thème précis. Nous fêtons en l'espèce la musique arabe-orientale des compositeurs libanais. L'évolution de la scène artistique et les réalisations de la RAM se poursuivent pour renseigner sur cette réalité créative.

Attirer votre attention sur notre longévité n'a d'autre prétexte que de solenniser l'art libanais.

PICTORAM édite ainsi un coffret en version limitée comprenant les cinq numéros déjà parus et commande pour la première fois une œuvre à un jeune et non moins talentueux artiste : une reproduction exclusive de Jad El Khoury. Analyser passé et présent comme nous tentons humblement de le faire, bon an mal an, d'un numéro à l'autre, nous conduit à nourrir l'espoir que nous répondons aux exigences de nos lecteurs.

La troisième saison télévisée de « 5 de PIC », ou les 5 minutes de PICTORAM, coproduction hebdomadaire de la fondation RAM et de Télé Liban, poursuit son travail d'anthologie sur l'art libanais. Variant ses canaux, mais jamais son propos, l'émission s'exporte aussi bien en ligne sur Youtube qu'au cinéma avec Beirut Art Film Festival. « 5 de PIC » est à la disposition du réseau des écoles publiques et privées du Liban grâce à un accord avec le Ministère de l'Education et de l'Enseignement Supérieur au Liban.

PICTORAM et « 5 de PIC », sous deux formats différents, nourrissent une ambition commune : renseigner, hors de l'habituelle consommation de l'information. Ce service que nous voulons croire d'intérêt public souhaite agir comme un contre-pouvoir.

L'équipe de PICTORAM se joint à moi pour vous souhaiter une belle promenade au fil de ses pages, à la rencontre d'une expression artistique dont la richesse demeure une profonde source de fierté.

Randa Sadaka
Rédactrice en chef

CULTIVER NOS DIFFÉRENCES

Le pouvoir de l'art n'est-il pas de nous aider à élaborer un regard critique en nous confrontant à nos démons, aussi nombreux soient-ils dans cette partie du monde ?

PICTORAM opère en ce sens, à travers une démarche mesurée et construite mais contraire à la mémoire : ouvrir le passé et le questionner, en convoquant les acteurs du présent que nous sommes pour l'écriture d'un futur pluriel, fort de ce regard bicéphale s'inscrivant dans une réflexion empirique qui donne sens à la manifestation artistique.

Du secret des studios des compositeurs libanais aux dessous de nos musées et des collections, PICTORAM affine ses recherches, toutes disciplines artistiques confondues. L'émancipation artistique contribue à la libération de l'esprit et à la valorisation de nos singularités. La compréhension de ces pratiques multiples sert une expression que la rédaction synthétise et vous propose chaque année.

Dans une volonté de partage innovant se situant au cœur de l'esthétisme qui est le nôtre, « 5 de PIC » ou les 5 minutes de PICTORAM, émission hebdomadaire coproduite par la fondation RAM et Télé Liban, et PICTORAM promeuvent l'art libanais en livrant dans ce présent numéro un CD comportant vingt épisodes de « 5 de PIC ». Les émissions sont également reprises dans la newsletter bimensuelle du Ministère de l'Education et de l'Enseignement Supérieur au Liban.

Chaque année apportant son lot de surprise, PICTORAM questionne son format profitant de ce cinquième anniversaire pour produire un coffret en version limitée, consultable auprès des institutions réunissant les précédentes publications et contenant une reproduction de l'artiste Jad El Khoury.

Le meilleur n'est pas à venir, il nous appartient de le chercher. Puisque l'art est une création propre à l'homme, faisons cet effort et poursuivons collectivement la gageure de préservation pour une transmission optimisée. Ce Liban de nos fils, que nous rêvons apaisé, dédié à la gloire de nos pères, le mérite.

Aida Kassab Paraskevas
Directrice de création

ÉCOUTEZ PETIT PAYS

PICTORAM est fier de présenter cette cinquième édition qui braque ses projecteurs sur la musique orientale libanaise, à ses compositeurs, musiciens et interprètes qui ont rendu hommage au Liban, ses rivières, son bord de mer, ses villages enfouis dans une végétation luxuriante et surtout ses belles histoires d'amour. Vous ne pouvez pas écouter l'oud, le nay, le kemantcheh, la tendresse de la voix de Feyrouz, le tarab émouvant de Wadih el Safi, la contagieuse joie de vivre de Sabah et de Philémon Wehbé sans vous perdre dans la forêt des cèdres ou sous les colonnes majestueuses de Baalbeck.

Une musique aussi nostalgique qu'entrainante, qui se joue avec les cordes du cœur sur des instruments qui racontent un passé glorieux, chargé d'histoire. Une musique reprise et remodelée par nos jeunes, à découvrir.

Votre parcours artistique continue avec le deuxième volet qui s'est lancé à l'assaut de magnifiques collections chez des particuliers et dans divers musées. Faites connaissance avec les nouveaux venus de PICTORAM, comédiens, cinéastes et danseurs. Savourez nos artistes peintres et sculpteurs du début du siècle qui appartiennent à l'histoire universelle de l'art en découvrant les vingt épisodes du CD 5 de PIC offert avec votre magazine.

Pour que vivent les arts et vive le Liban que l'on aime.

PICTORAM

Revue Culturelle et Artistique

Décembre 2018

PICTORAM est une revue culturelle et artistique, annuelle en langue française et est à but non lucratif.

Imprimée en 2500 exemplaires elle ne peut être ni vendue ni achetée.

PICTORAM appartient à la fondation RAM-Achrafieh Sioufi

Fondateur :
Robert A Matta

Rédactrice en Chef :
Randa Sadaka
randasadaka@hotmail.com

Directrice de Création :
Aida Kassab Paraskevas
aidakassabparas@gmail.com

Directeur Artistique :
Patrick Saad

Correctrice et Chargée du Salon Littéraire :
Juliette Noujaim

Photographes :
Marc Abou Jaoudé
Rabih Hmaïdan

Distribution:
RAM

Impression:
Arab Printing Press, Beyrouth - Liban

SOMMAIRE

ÉDITOS

3 FONDATEUR ROBERT A. MATTA
4 RANDA SADAKA
5 AIDA KASSAB PARASKEVAS

2 LIEUX DE DISTRIBUTION
6 OURSE
7 SOMMAIRE

I-DOSSIER MUSIQUE
« L'INTEMPORELLE MUSIQUE ORIENTALE »
10 INTRODUCTION

LE DIALOGUE DES ARTS
12 LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE BAALBECK

LE MUSICIEN MUSICOLOGUE
18 NIDAA ABOU MRAD

LES COMPOSITEURS CONTEMPORAINS
UNE DYNASTIE, DES COMPOSITEURS
36 ZIAD RAHBANI
42 MARWAN RAHBANI
48 GHADI RAHBANI
54 GHASSAN RAHBANI
60 OUSSAMA RAHBANI

ENTRE TRADITION ET INNOVATION
66 CHARBEL ROUHANNA
72 ANDRÉ HAJJ
78 ZIAD AHMADIEH

INTERPRETES LIBANAISES
84 SABAH
88 FEYROUZ
92 ASMAHAN
96 MAJIDA ROUMI
100 TANYA KASSIS

INTERPRETES LIBANAIS
104 FARID EL ATRACHE
108 NASRI CHAMSEDDINE
112 WADIH EL SAFI
116 JOSEPH SAKR

OPERA ET OPERETTE
120 WADIA SABRA
124 GEORGES FARAH
128 TOUFIC EL BACHA
132 ROMEO LAHOUD

II-PLACE DE L'ART AU LIBAN

EN PREAMBULE :
136 JENNIFER FLAY
142 RICHARD CHAHINE
MUSÉES
144 MUSÉE SURSOCK
150 MUSÉE EMILE HANNOUCHE
COLLECTIONNEUR
156 RAMZI ET SAEDA DALLOUL ART FOUNDATION
COMMISSAIRE D'EXPOSITION
166 KARINA EL HELOU

92

136

FOIRES
170 BEIRUT ART FAIR
174 BEIRUT DESIGN FAIR
GALERIE
178 392RMEIL393

III-SALON LITTERAIRE

182 SARAH CHALABI
186 GEORGES RUBEIZ

IV-AU THEATRE, CE SOIR

188 ISSAM BOU KHALED

V-SILENCE ON TOURNE

192 GEORGES HACHEM

VI-OUVRONS LE BAL

196 YARA BOUSTANY

VII-LA RAM EN RE MAJEUR

198 INTRODUCTION
200 LA MARECHALERIE EXPOSITION « TACHES AVEUGLES PARIS, BEYROUTH ET RETOUR »
206 CONCERT NOËL D'ORIENT ET D'OCCIDENT A L'UNESCO
208 BECHARA EL KHOURY EN RÉSIDENCE À L'OJIF
210 CONCERT A LA MAISON DU LIBAN A PARIS
212 CPML
214 « MARTYR » FILM DE MAZEN KHALED
218 LE FESTIVAL DU DOCUMENT D'ART DE BEYROUTH
222 Exposition « CYCLES OF COLLAPSING PROGRESS » A TRIPOLI

226 REMERCIEMENTS

144

156

208

En avant la MUSIQUE !

La musique locale doit-elle se limiter à une pratique traditionnelle ou faut-il qu'elle intègre la modernité exogène occidentale ?

Pour répondre à ce dilemme cornélien, le Congrès du Caire est le premier symposium convoqué par le roi Fouad Ier. Il se tient dans la capitale égyptienne du 14 mars au 3 avril 1932. Les musicologues, ethnologues et linguistes y discutent les nombreuses traditions musicales d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Les propositions d'une orientation de l'enseignement vers un système occidentalisé sont émises. Elles influenceront le 4ème art au Liban.

Comme entrée en matière, le dialogue des arts s'illustre par l'intervention de Nayla de Freige, présidente du Festival International de Baalbeck, temporellement premier commanditaire de musique et d'opérette dans la région. Notre décryptage se poursuit avec le musicien musicologue, Dr. Nidaa Abou Mrad. Il met un point d'orgue pour revenir sur l'historicité des traditions musicales plurielles du Mashreq.

La mémoire de la musique s'intéresse aux fondements de la discipline à travers les parcours d'Alexandre Chalfoun, Selim Helou, Ahmad et Mohammad Fleifel, Emile Irani, Zaki Nassif, Philemon Wehbe, Laure Daccache, Halim El Roumi, Assi et Mansour Rahbani, Hassan Ghandour, Abdel Ghani Chaabane, Walid Gholmié et Emile Ghosn.

L'éclat de la dynastie Rahbani s'égrène au fil des témoignages par ordre chronologique de naissance. Ziad Rahbani a l'air et la chanson. Celui qui tient plus que tout au phrasé musical atomise les gammes par son génie. Marwan Rahbani fait vibrer notre corde sensible en nous plongeant dans les coulisses de la mise en scène. Ghadi Rahbani connait sa partition. Sa plume signe des chansons pour la scène, des enregistrements musicaux et des mélodies pour la télévision. Ghassan Rahbani brise les codes, de la musique savante au rock. Il est à l'aise dans tous les genres. Avec Oussama Rahbani, tout est réglé comme du papier à musique puisqu'il s'inscrit dans l'héritage familial, en l'optimisant par son soutien actif à de jeunes talents libanais.

Réinventant la coutume, les compositeurs libanais sont présents sur tous les fronts. Charbel Rouhana accorde sa lyre (ou plutôt son oud). Il revient sur l'histoire de cet instrument pour lequel il compose. André Hajj élève le ton dans sa direction de l'orchestre libanais de musique arabo-orientale du Conservatoire. Il œuvre pour la pérennisation de la transmission orale de la musique. Ziad Ahmadieh, improvisateur et oudiste émérite, donne le «la» à travers sa vision de la musique arabo-orientale. Marcel Khalifé met un bémol à ce grand angle, n'ayant pas donné suite à nos demandes d'interview.

Puisque le mot est si important en Orient, ceux de notre musique sont magnifiquement interprétés par Sabbah, Feiruz, Asmahan, Magida El Roumi et Tania Kassis. Les hommes ne demeurent pas en reste avec les brillants parcours de Wadi El Safi, Joseph Sakr, Nasri Shamseddine et Farid El Atrache.

De l'écriture contemporaine occidentale aux spécificités de la musique arabe, la joute oratoire, poétique et musicale de l'opéra s'incarne au Liban dans les œuvres de Wadia Sabra, Georges Farah, Touffic El Bacha et Roméo Lahoud.

Entre la langue monodique modale orientale et la langue harmonique tonale occidentale, synonymes d'une assimilation, découvrez les multiples réalités de la pratique musicale contemporaine au Liban.

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE BAALBECK

L'innovation d'un programme annuel garant d'émotions de qualité artistique

Héliopolis l'antique accueille depuis 1956 le Festival International de Baalbeck (FIB), première manifestation artistique pluridisciplinaire du Moyen-Orient.

Faisant fi des difficultés sécuritaires rencontrées par le FIB qu'elle préside depuis 2011, Nayla de Freige sélectionne avec soin les performances qui se tiennent chaque année dans les temples mythiques de Jupiter et de Bacchus. D'une saison à l'autre, la magie opère…
La musique libanaise a été introduite au FIB par Zalfa Chamoun qui, avec son époux Camille Chamoun, est à l'origine de sa création. Revenons à l'introduction de ce répertoire libanais au FIB.

Dans son deuxième ouvrage « La vie musicale au Liban », Zeina Saleh Kayali, musicologue et membre du comité exécutif du FIB, expose le rôle du festival à cette époque. « Pour avoir souvent bavardé avec May Arida », dit-elle, « je sais que l'idée de la manifestation venait de Camille Chamoun avant qu'il ne soit élu à la fonction suprême. Proche de son épouse Zalfa, May Arida participait à la réflexion sur le projet en gestation. » Elle sera membre du comité du festival dès sa création, avant de succéder à sa présidence après le mandat d'Aimée Kettaneh. Le Président Camille Chamoun œuvre en amont pour la réhabilitation de la route Beyrouth-Baalbeck. Il croit alors aux atouts d'une décentralisation. La Ville Soleil est à ses yeux le plus beau site du pays. L'année 55 signe les prémices du FIB, le festival est encore embryonnaire. La première édition du FIB est officiellement initiée en 1956. Le Président de la République fédère autour de lui un groupe de mécènes. Le programme musical des débuts est exclusivement occidental et le journaliste Saïd Frayha souligne l'absence de répertoire libanais. Sa remarque ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. La première comédie musicale libanaise des frères Rahbani a lieu en 1957. L'opérette libanaise est donc née sous l'impulsion de Zalfa Chamoun et du comité exécutif du FIB. Rappelons le rôle important de Radio Liban qui contribue à l'émergence des jeunes talents. Halim El Roumi, directeur musical de la station, y tient un rôle majeur, y compris dans la découverte de la jeune Nohad Haddad, la future Feyrouz. Il lui propose de rejoindre le chœur de Radio Liban. Il présente la jeune femme aux frères Rahbani.

Bientôt la dynastie Lahoud, avec la légendaire Sabah, propose ses créations au festival.
La volonté d'internationaliser et d'orientaliser le festival se fait vite sentir. La première participation de la diva égyptienne Oum Kalthoum, en 1966, consacre le succès. La notoriété du FIB s'en trouve confirmée.

Hommage à Oum Khaltoum

Parlons du groupe des Cinq. Il compte Philémon Wehbé, Zaki Nassif, Toufic El-Bacha et les frères Rahbani.
Il s'agit de l'essence d'un nouveau genre de musique libanaise. Ensemble, ces compositeurs font évoluer les productions nationales. Le mélange des courants et des influences conduit à l'émergence de mouvements musicaux inédits. Zalfa Chamoun est à l'origine de la création du groupe, il alimentera « Les Soirées folkloriques » nommées plus tard « Les Nuits libanaises ».

Le FIB est historiquement le premier commanditaire de musique et d'opérettes dans la région. Quelle place la musique arabo-orientale tient-elle dans sa programmation ?
L'évolution n'est pas nouvelle. Dès les années 2000, le FIB tente de rapatrier les libanais ayant réussi à l'étranger. Ainsi, les concerts de Fadia Tomb El Hage, Rabih Abou Khalil ou Zad Moultaka attestent notre volonté de rapprocher nos artistes du public. La création «Ilik ya Baalbak», commande du FIB en 2015, s'inscrit dans cette démarche. La saison 2015 est entièrement présentée à Baalbeck, après deux précédentes éditions partiellement délocalisées. Les talents auxquels nous faisons appel répondent présents en nous donnant une œuvre écrite, musicale ou chantée. Le spectacle est bilingue, en français et en arabe. Il présente la création

Mathieu Chedid

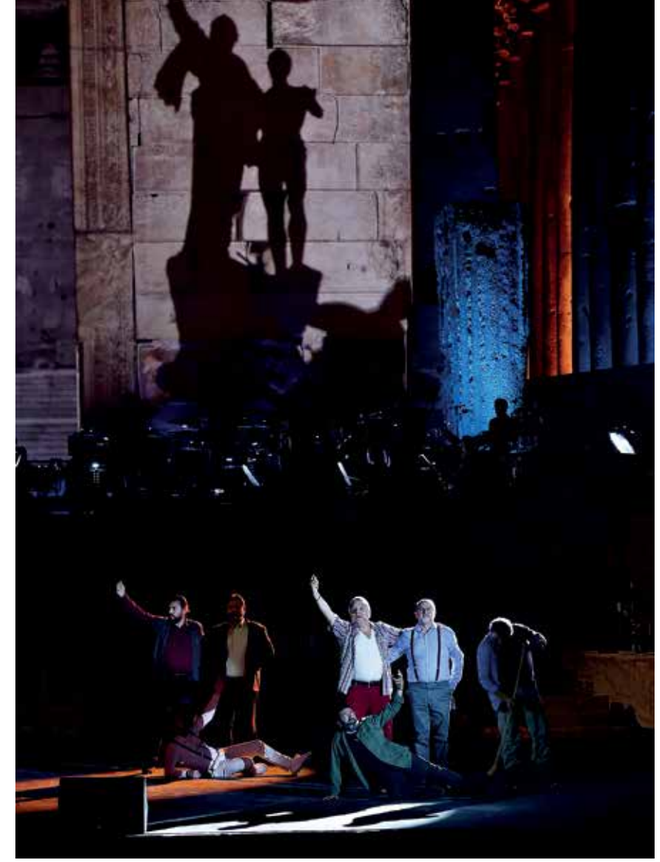
des compositeurs libanais de musique savante occidentale et de musique arabo-orientale. La petite formation du spectacle a été présentée au Théâtre du Jeu de Paume et à l'Institut du Monde Arabe à Paris, ainsi qu'au Festival d'Aix-en-Provence.

Souhaitons le même destin au spectacle 'Du Tarab au Jazz', concert où le compositeur Elie Maalouf est accompagné par la diva Jahida Wehbé, en 2018.

Cette nouvelle création pour le FIB donne à Elie Maalouf l'occasion de revenir au Liban. Ce pianiste compositeur est en effet très connu en Europe. Il propose un mariage entre tarab et jazz avec la sublime voix de Jahida Wehbé. La réussite du concert entrainera, nous l'espérons, la tournée que mérite ce projet.

Le FIB rend aussi hommage à Oum Kalthoum dans un concert avec le chef d'orchestre égyptien Hisham Gabr et les chanteuses égyptiennes Maï Farouk et Marwa Nagy.

Oui, l'orchestre philarmonique libanais est ici accompagné d'instruments orientaux, avec la collaboration d'André Hajj. Le bilan de notre saison est à l'image de ce spectacle : la richesse vient de



Georges Khabbaz

la combinaison des talents libanais avec les artistes occidentaux ! Ceci s'applique également au concert donné par Khaled Mouzannar, lors de l'événement de levée de fonds. Les musiciens et la cheffe d'orchestre étaient étrangers. Le Stabat Mater de Rossini a été joué par l'orchestre roumain de Radio Bucarest, le chef de chœur et d'orchestre était le Père Toufic Maatouk, le chœur était principalement issu de la chorale des Antonines, avec une participation de la NDU. Parmi les quatre solistes, Joyce El Khoury incarnait le talent libanais. La comédie théâtrale de Georges Khabbaz était entièrement libanaise. Ni opérette ni concert, la pièce de théâtre avec chant et musique était accompagnée par un orchestre sous la direction de Lubnan Baalbaki. Le concert de Matthieu Chedid, petit-fils de l'écrivaine Andrée Chedid à qui il a rendu hommage, s'inscrit toujours dans la recherche de création voulue par le FIB.

Ces rencontres humaines, artistiques, et internationales sont le propre d'un grand festival tel que le FIB qui met un point d'honneur à ce que ses commandes donnent toujours la part belle à l'expression libanaise.

NIDAA
ABOU MRAD

La pratique musicale orientale au souffle divin et à la modélisation scientifique

Docteur en médecine, docteur en musicologie et musicien, d'abord violoniste, chef de chœur baroque et violiste médiéval, puis violoniste et compositeur consacré à la tradition musicale artistique arabe du Mashreq qu'il a étudiée à Paris auprès de Fawzi Sayeb, Nidaa Abou Mrad rentre au Liban en 1993 pour relancer la pratique de cette tradition.

Il réalise alors une importante carrière musicale dans de prestigieux festivals, en Europe et dans le monde arabe. Depuis 2002, Nidaa Abou Mrad se consacre à l'enseignement et à la recherche à l'Université Antonine (UA), où il détient le grade de professeur de musicologie : il y a fondé la Faculté de Musique et Musicologie (dont il est doyen), le Centre de Recherche sur les Traditions Musicales, la Revue des Traditions Musicales et l'Ensemble de Musique Classique Arabe de l'UA ; il y exerce aussi les fonctions de vice-recteur aux affaires académiques et à la recherche. Son actif musical réside dans une vingtaine de CD, tandis que son actif musicologique s'identifie à la théorie à laquelle il a consacré des articles scientifiques et un ouvrage intitulé « Éléments de sémiotique modale : Essai d'une grammaire musicale pour les traditions monodiques » (2016, Geuthner et Éditions de l'Université Antonine) qui a été couronné par le Prix d'Excellence Scientifique 2017 du CNRS-Liban. Décryptage de nos traditions musicales avec un homme pour qui la musique est à la fois une pratique liée à une quête spirituelle et un objet de modélisation scientifique.

Arabe orientale, proche orientale, traditionnelle classique, musique du Mashreq, comment définir le patrimoine musical libanais en la matière ?

Il s'agit d'une notion sujette à des imbroglios idéologiques. Je préfère parler des traditions musicales plurielles du Mashreq (Levant et Egypte) et évoquer de surcroît des expressions musicales qui en dérivent par des processus de développement endogène versus exogène.

La musique est un langage, en tant que compétence universelle permettant aux humains de communiquer à travers des systèmes de sons. Ce langage se décline en langues musicales, ou systèmes culturels, et en énonciations musicales personnalisées. Trois langues musicales se partagent cette planète : la langue monodique modale orientale, la langue pentatonique (chinoise, africaine…) et la langue harmonique tonale occidentale. Les traditions musicales qui concernent le Levant constituent des dialectes de la langue monodique modale.

Ces dialectes sont inhérents à des territoires géographiques, à des périodes historiques et/ou à des contextes socioculturels profanes (musique d'art versus musique populaire) ou religieux. Friedrich Nietzsche et Jacques Chailley ont ségrégué esthétiquement ces cultures en évoquant les polarités dionysiaques —rituel lié à une culture agraire—, et apolliniennes —rituel lié à une culture pastorale. A ces deux schèmes esthétiques, je propose d'adjoindre un schème abrahamique au Dieu transcendant. Ainsi est-il possible de considérer une sorte d'anthropologie trinitaire de la musique, avec le schème transcendant du Père, axé sur la cantillation de versets sacrés, le schème mystérique du Fils, axé sur l'alternance responsoriale entre une ritournelle fixe et des incises variables, et le schème mystique du Saint-Esprit, axé sur les hymnes strophiques.

Au début du XXe siècle, quatre grandes traditions musicales artistiques se partagent le monde arabe : celle du Mashreq, le maqām iraquien (proche de la musique iranienne), la musique arabo-andalouse du Maghreb et les traditions de la péninsule arabique.

La tradition artistique du Mashreq s'est déployée à l'époque de la Nahda (Renaissance culturelle arabe), et a réalisé une synthèse entre traditions musicales locales et régionales, dont le berceau se trouvait au Caire, avec l'école de 'Abduh al-Hamūlī (1843-1901). Cette tradition repose sur une amplification de la compétence improvisatrice, basée sur une grammaire musicale

générative rigoureuse, qui permet à une très grande palette de significations et d'émotions raffinées de s'exprimer et d'être communiquées à l'auditeur, jusqu'à atteindre l'extase presque mystique de la saltana (pour le musicien) et du tarab (pour l'auditeur). Plusieurs chanteurs libanais s'y sont successivement distingués : Muhyī-d-Dīn Baʿyūn (également bouzouqiste), Yūsuf Tāj, Marie Gebrān, Eliyyā Baydā, Salībā al-Qatrīb (également oudiste), Nūr al-Hudā, Suʿād Muhammad et Wadīʿ a-s-Sāfī.

La chute de l'Empire Ottoman devant l'alliance franco-britannique déboussole en 1918 la région qui vit alors un courant de modernisation exogène, recourant à une acculturation occidentaliste. Plusieurs musiciens autochtones considèrent alors le système harmonique tonal comme le système universel vers lequel toutes les musiques du monde «doivent» tendre, et y inclure les traditions monodiques modales de l'Orient, alors qu'il s'agit de grammaires musicales radicalement différentes. Plutôt que de compter sur une évolution endogène, ces compositeurs préfèrent mélanger des bribes des deux systèmes et plaquer des accords simplistes sur la ligne mélodique modale des musiques orientales (en la mutilant et la privant de ses spécificités, notamment les intervalles de seconde moyenne), en guise de « modernisation », quitte à emprunter des schémas surannés pour nourrir « l'avant-garde » orientale, à une époque où la modernité occidentale (incarnée par la seconde école de Vienne) considère le système harmonique tonal comme archaïque ! Avec le recul, ces créolisations en patchwork se sont avérées être anecdotiques. Le résultat aura été la marginalisation des pratiques musicales traditionnelles —qui auraient pu tenir lieu de musique d'art pour ces nations (à l'instar du raga indien et du radif iranien)- ainsi que leur remplacement par une musique de variété occidentalisée pour la consommation populaire et par des musiques expérimentales également métissées (et généralement édulcorées) pour les conservatoires.

Certes, des musiciens libanais brillent dans leur pratique de la musique savante européenne, mais le drame réside dans l'occultation du potentiel créatif et attractif des monodies traditionnelles modales et leur marginalisation systématique.
Par contraste, l'Europe actuelle, où la postmodernité a remplacé la fièvre moderniste, cultive ses propres traditions musicales anciennes. C'est lorsque j'ai vécu cette quête d'authenticité auprès de musiciens spécialistes de musique baroque et de musique médiévale que je me suis rendu compte de la nécessité de réaliser un cheminement analogue en Orient. C'est ce que j'ai fait en étudiant cette tradition auprès de Fawzi Sayeb (1929-2010), puis en la faisant connaître par les concerts publics, les CD et la transmission à des disciples devenus confrères (comme Hayaf Yassine) et en la soumettant à une modélisation musicologique.
C'est dans ce même souci de diversité et d'authenticité que la Faculté de Musique et Musicologie de l'Université Antonine, qui représente l'avant-garde musicologique du monde arabe, dispense des formations qui présentent la musique d'art de l'Orient (aux côtés de celle de l'Occident), en tant que trésor musical de l'humanité. Il convient de noter que c'est à partir de cette assise musicale et musicologique que nous avons établi le programme de concert et de CD intitulé « 4000 ans de musique dans le Mashreq », avec la revivification de séquences musicales d'Ougarit (1500 av. J.-C., première notation musicale de l'histoire de l'humanité, en écriture cunéiforme, décryptée par Richard Dumbrill), de l'époque Abbasside (à partir d'une notation alphabétique que j'ai décryptée) et de l'époque de la Nahda.

Parlons de votre relation au violon, votre instrument de prédilection. C'est d'autant plus intéressant que vous avez été formé à l'art du taqsīm auprès du grand oudiste Fawzi Sayeb.

J'ai été initié au violon occidental par Gisèle Saba (au Liban) et à la musique d'art arabe par Fawzi Sayeb et l'écoute d'enregistrements du début du XXe siècle, notamment ceux du violoniste syro-égyptien Sami Chawa (1885-1965). A l'instar de ce maître, j'emploie le violon (arrière-petit-fils du kemantche et les rabāb-s de l'Orient) selon un accordage et une technique qui sont propres à la tradition de l'Orient musical.

La préservation des traditions musicales du Levant est-elle compatible avec la technologie, par exemple la composition assistée par ordinateur utilisée par certains chercheurs ?

En 2018, l'Université Antonine a décroché huit projets de recherche avec le CNRS libanais. Deux d'entre eux sont axés sur les traditions monodiques modales. Le premier propose la programmation informatique d'une analyse grammaticale modale automatisée (en termes d'intelligence artificielle) des monodies traditionnelles, susceptible de conduire à une composition automatisée de nouvelles monodies traditionnelles. Le second traite de perception neurocognitive des monodies modales, avec des applications musicothérapeutiques (en écho à la médecine de ma jeunesse…).

Que vous composiez de la musique vocale ou de la musique pour un instrument, le processus de création est-il le même ?

Interpréter de la musique monodique modale d'art est un acte de création en direct. Il contraint l'interprète à exercer une herméneutique du répertoire modèle de la tradition, puis à proposer de nouvelles variantes improvisées des compositions préexistantes, mais surtout à (laisser s')improviser des taqsīm-s (cantillations instrumentales). J'ai certes « composé » de nombreuses séquences musicales de facture traditionnelle, certaines vocales (à partir de versets évangéliques et de poèmes soufis arabes), d'autres instrumentales. Mais personne n'en est propriétaire. Dans le sens profond de nos traditions, le Saint-Esprit compose cette musique en nous recomposant. Le principe d'humilité est crucial dans la tradition. L'acte musical fait sens lorsque l'intellect plonge dans le cœur pour s'ouvrir aux flammes du Saint-Esprit.

LA MÉMOIRE
MUSICALE DU LIBAN

Jusqu'au début du XXème siècle, la musique au Liban est surtout traditionnelle ou folklorique et de transmission orale. Mais avec le retour de Wadia Sabra (1876-1952) qui a passé 15 ans en France et fondé en 1910 à Beyrouth la première école de musique, Dar Al Musiqa, l'écriture musicale devient la norme. Les compositeurs qui vont alors s'y essayer constituent la matrice même de la musique libanaise, son fondement et sa mémoire.

Zeina Saleh Kayali

ALEXANDRE (ISKANDAR) CHALFOUN

(1881-1934)

Issu d'une famille de mélomanes et de musiciens où chacun pratique la musique avec talent, le jeune Alexandre forme un orchestre avec ses parents et ses frères et, très jeune, maîtrise déjà plusieurs instruments. En 1890, la famille Chalfoun déménage du Caire à Beyrouth où Alexandre poursuit sa scolarité. Extrêmement turbulent, il est en conflit permanent avec ses parents, ce qui conduit son père à le chasser du domicile familial en 1904. En 1909 il repart pour l'Egypte où il fonde, en 1920, un institut musical Raoudat el Balabel (Le jardin des rossignols), nom qu'il donne également à la revue musicale et littéraire dont il est le fondateur et le rédacteur en chef. L'institut musical de Chalfoun donne aux autorités égyptiennes l'idée de fonder le Conservatoire du Caire (également connu sous le nom de Conservatoire Fouad 1er) dont sortiront de grands compositeurs. Il fera partie du comité directeur de cette institution et y enseignera jusqu'à la fin de sa vie. En 1928 Alexandre Chalfoun se rend à Tunis où il fonde l'Institut Musical de la ville et, en 1929, part pour Paris où il donne une conférence sur la musique orientale en présence de personnalités telles que le compositeur Camille Saint-Saëns. Durant ses dernières années, il mène une vie itinérante entre le Liban et l'Egypte, y donnant de nombreux concerts avec son ensemble instrumental. Il décède dans un hôtel de Beyrouth, enseveli sous des décombres, alors qu'il se produit en concert. Son apport à la musique est considérable, car à l'instar de Wadia Sabra, il fait partie des premiers musiciens qui ont utilisé les outils occidentaux au service de l'âme orientale. Il a écrit un grand nombre de pièces vocales, opérettes et opéras, qui ont été éparpillées entre l'Egypte et le Liban et dont on n'a hélas retrouvé aucune trace si bien qu'une grande partie de son œuvre a été usurpée.

SELIM HELOU

(1889- date incertaine)

A l'âge de 14 ans, Selim Helou commence l'apprentissage de l'oud et, très vite, mémorise un grand nombre de mouachahat. En 1910 il part pour l'Egypte, haut lieu de la création musicale et y poursuit sa formation pendant 4 ans. En 1914, il gagne Haïfa en Palestine où il approfondira sa connaissance de la musique orientale et occidentale, puis en 1921, il part pour Naples où, à l'Académie Sainte Cécile, il parachèvera ses études musicales, obtenant un diplôme de musicologie et de composition. A son retour à Haïfa en 1925, Selim Helou fonde le « Club de la musique orientale » qu'il dirige pendant plus de 10 ans. C'est là que son activité de compositeur est très fructueuse. En 1938, la radio du Proche-Orient basée à Beyrouth fait appel à lui comme directeur artistique et chef d'orchestre. Il met en place un grand nombre d'émissions musicales, dont une émission hebdomadaire exclusivement consacrée aux mouachahat arabo-andalous. A partir de 1943, il enseigne l'oud et les disciplines théoriques au Conservatoire national de musique ainsi que la musique orientale à l'Université américaine de Beyrouth. L'un de ses élèves est Georges Farah qui sera le fondateur de la section orientale du Conservatoire.

MOHAMMAD ET AHMAD FLEIFEL

(1899-1985) (1902-1998)

La musique des frères Fleifel a semé la graine patriotique chez la jeunesse libanaise. Comment ? Reprenons dès le début. Le père de Mohammad et d'Ahmad Fleifel est l'un des plus grands muezzins de son époque. Leur grand-père maternel, le Cheikh Dib, dont la voix est célèbre pour sa beauté, emmène souvent les deux petits garçons dans les célébrations religieuses où il officie. Ils sont donc, dès leur plus petite enfance, plongés dans une atmosphère musicale. En ce début du 20ème siècle, Beyrouth est encore une ville ottomane : des fanfares défilent souvent à travers la ville en jouant des marches militaires ou même des airs occidentaux à la mode. Les deux enfants attendent avec impatience ces moments et, dès qu'une fanfare apparaît au bout de leur rue, ils se précipitent à sa suite et l'accompagnent jusqu'aux jardins publics où se donnent régulièrement des concerts. Tout cela est bien beau mais il faut suivre des études musicales ! Les jeunes gens reçoivent une éducation fort soignée. Ils auront comme professeurs le père Maroun Ghosn (chant), Bechara Ferzane (instruments à vent), Rima Chelala (piano) et Wadia Sabra (matières théoriques). En 1915, l'aîné, Mohammad, est appelé comme réserviste à Istanbul, où il met son séjour à profit pour travailler avec de grands maîtres de la musique turque, tel Youssef Efendi. A la fin de la première guerre mondiale, il est affecté comme officier à la gendarmerie de Beyrouth, mais il en démissionne rapidement afin de se consacrer entièrement à la musique avec son frère. En 1922, les frères Fleifel fondent une fanfare sur le modèle des ensembles ottomans qu'ils suivaient dans les rues quand ils étaient enfants et l'appellent Al Afrah al Wattaniya (Les joies patriotiques). Pendant les années 1940, cet ensemble deviendra la fanfare de la gendarmerie nationale. Les frères Fleifel sont les pères fondateurs d'un genre musical tout à fait nouveau dans le Liban des années 1920 et dans les pays arabes avoisinants : l'hymne patriotique.

Au moment où les nations se forment en tentant de se libérer du joug ottoman, puis, plus tard, de celui des puissances mandataires, la musique des Frères Fleifel joue un rôle essentiel dans la construction des identités. Les deux frères ont composé plusieurs centaines de chants patriotiques. On leur doit en outre les hymnes nationaux égyptien, irakien, yéménite et syrien.

EMILE IRANI

(1906-1973)

Le premier professeur de musique du jeune Emile Irani est son père qui lui donne des leçons de oud. A l'adolescence, il intègre le Conservatoire national de musique qui est encore dirigé par son fondateur, Wadia Sabra. Il y apprend le violon, s'y perfectionne en oud, et obtient un diplôme en matières théoriques orientales. Dans les années 1930, Emile Irani fonde un ensemble instrumental avec lequel il se produit surtout dans le cadre de l'Association Saint Vincent de Paul dont il est membre. Au début des années 1940, alors qu'ils sont encore tous jeunes, les frères Rahbani assistent régulièrement aux répétitions et au concert de cet ensemble. En 1945, Emile Irani commence à composer des musiques sur de grands textes poétiques où il fait toujours la part belle au violon et s'illustre par des improvisations qui deviennent célèbres. Il en subsiste quelques archives à Radio-Liban. Pour Emile Irani, il est important que la musique orientale n'en reste pas au stade de mélodie, mais soit orchestrée comme l'occidentale. On retrouve ici l'influence de Wadia Sabra. Emile Irani va composer tout au long de sa carrière un grand nombre d'œuvres dans le style symphonique, dont certaines seront reprises par le grand Mohammad Abdel Wahab.

ZAKI NASSIF

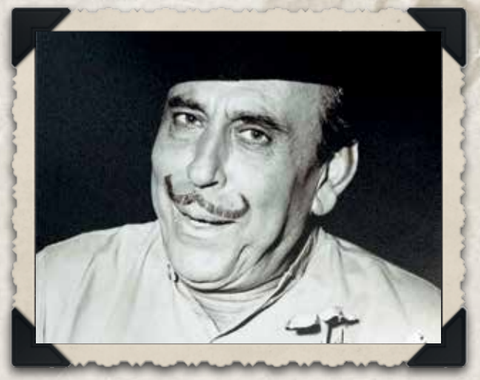
(1916-2003)

Dans son enfance, Zaki Nassif est bercé par les mélodies que lui chante sa mère. L'enfant aime beaucoup écouter le Coran psalmodié par le grand cheikh égyptien Salam Hijazi ainsi que la liturgie grecque orthodoxe à l'église. Il est également très tôt initié à la dabké couramment pratiquée dans la Békaa où il a grandi, dans le village de Machghara. En 1920 il quitte son village pour Beyrouth où il apprend en autodidacte le maniement des instruments traditionnels libanais. Ce n'est qu'en 1936 qu'il commence un apprentissage académique de la musique à l'Université américaine de Beyrouth où il suit l'enseignement des frère Kouguell, musiciens russes blancs réfugiés au Liban à la suite de la Révolution bolchevique. C'est également là-bas qu'il rencontre celui qui va devenir son collègue et ami, Toufic El-Bacha. Il apprend les matières théoriques de la musique avec Bertrand Robilliard qui a formé toute une génération de compositeurs libanais. Jusqu'au début des années 1950, la musique n'est pas encore le métier de Zaki Nassif qui exerce le commerce avec ses frères. Toutefois, après un revers de fortune survenu en 1953, il s'oriente définitivement vers la musique pour en faire sa profession. Son mentor est Khalil Maknieh, l'oncle maternel de son camarade Toufic El-Bacha, qui le présente aux frères Rahbani et à leur producteur. C'est pour Zaki Nassif le début d'une très longue carrière de compositeur et de chef d'orchestre, notamment au sein du Groupe des Cinq qu'il forme avec Philémon Wehbé, Toufic El-Bacha et les frères Rahbani. La musique de Zaki Nassif régénère le folklore libanais, notamment grâce aux nombreuses musiques de scène qu'il compose pour le Festival International de Baalbeck. Tout au long de sa vie il poursuit une riche activité de pédagogue et, pendant la guerre du Liban, compose un hymne intitulé Rajeh Yetaamar (Il se reconstruira), qui a failli détrôner l'hymne national libanais.

PHILÉMON WEHBÉ

(1916-1985)

Au moment de son décès Feyrouz dira : « Tu vas manquer à tous ceux que tu quittes ». Car malgré l'omniprésence des frères Rahbani auprès de la diva, Philémon Wehbé, au cours de sa vie, lui a quand même composé 25 chansons dont Aala Jisr el Laouzziyé et Tiri ya Tiyyara. Il débute sa carrière de chanteur et de compositeur à Radio Jérusalem. Il est ensuite recruté par la radio du Proche-Orient où il rencontre les frères Rahbani et Feyrouz. Il est l'un des cinq du groupe du même nom, qui compte également Zaki Nassif, Toufic El-Bacha et les frères Rahbani et qui feront les beaux jours du Festival International de Baalbeck ; il sera pendant de longues années le compositeur attitré de vedettes de la chanson telles Sabah, Najah Salam ou Wadih El Safi. Parallèlement à sa carrière de musicien, il mène de front celle d'acteur comique et apparaît dans de nombreux films et séries télévisées. Il composera d'ailleurs un grand nombre



de musiques pour le cinéma. Cet aspect comique de la personnalité de Philémon Wehbé est intéressant, car elle tranche avec la mélancolie du personnage et la tristesse de ses chansons.

LAURE DACCACHE

(1918-2005)

La famille de Laure Daccache fait partie de la vague de Libanais qui ont rejoint l'Egypte à la fin du 19e siècle et qui ont contribué à son essor culturel et artistique. Lorsque la petite fille n'a que six ans, son père la surprend un jour, la tête plongée dans le pavillon d'un gramophone, en train de chanter à tue-tête (et juste !) un air de Oum Kalthoum. Il décide alors de lui faire donner des leçons d'oud et de chant. L'enfant se montre très douée et travailleuse et à l'âge de 8 ans, sort un premier disque consacré à ses compositions. La presse de l'époque titre : « Le Moyen-Orient a son Mozart » ! Sa carrière musicale va se développer, tant comme chanteuse que comme instrumentiste et compositrice. Dès le début des années 1940 et pendant plusieurs années, Laure Daccache est invitée à se produire deux fois par mois en direct à la radio égyptienne. A chaque émission, elle crée de nouvelles pièces de sa composition en s'accompagnant au oud et en dirigeant l'orchestre. C'est une première absolue pour une femme. Dans les années 1960, une nouvelle génération de chanteuses apparaît sur la scène musicale égyptienne et Laure Daccache est éclipsée par des rivales plus jeunes. Elle connaît alors une traversée du désert, sauf en Tunisie où elle continue à être adulée et où le gouvernement lui octroie une importante décoration nationale. On doit à Laure Daccache plus de 120 compositions, dont des mises en musique de textes de grands poètes arabes.

HALIM EL ROUMI

(1919-1983)

En 1922, les parents de Halim El Roumi quittent la ville de Tyr dont ils sont originaires, pour Haïfa en Palestine. C'est là que l'enfant fera ses études musicales et ses débuts comme chanteur en 1935. Dès 1936, il se produit aux côtés de célébrités tels Wadih El Safi et Laure Daccache, ce qui lui donne la possibilité de se perfectionner au Conservatoire du Caire, haut lieu de la musique arabe à cette époque. Après avoir décroché son diplôme en deux ans au lieu de six en moyenne, Halim El Roumi commence une carrière de chanteur et de compositeur en Egypte où il est surnommé « le successeur d'Oum Kalthoum ». De 1941 à 1950, il se partage entre l'Egypte et la Palestine, composant et jouant pour la radio palestinienne et établissant l'hymne national jordanien. En 1950, alors qu'il est en voyage de noces au Liban, Halim El Roumi se voit proposer un contrat de trois mois à la Radio libanaise. Il y restera trente ans, imprimera sa marque de façon indélébile et découvrira une jeune choriste pour qui il composera ses premières chansons et à qui il donnera le nom de Feyrouz. La production de Halim El-Roumi compte plus de deux mille œuvres, surtout vocales. Sa fille Magida El Roumi, est l'une des grandes divas du Liban.

ASSI ET MANSOUR RAHBANI

(1923-1986) (1925-2009)

« Leurs œuvres sont en route vers l'éternité » disait Halim El-Roumi : il est vrai que l'on ne peut leur rendre justice en quelques lignes, ni même en quelques pages. Quoi qu'il en soit, disons quand même quelques mots de la mythique fratrie qui réussit à transférer le centre de la musique arabe du Caire vers Beyrouth. Leur père, Hanna, est propriétaire d'un café à Antélias lequel est un important lieu de rendez-vous artistique et culturel. Hanna est lui-même bon musicien, il joue du bouzouk pour ses clients et leur passe, sur un phonographe, les chansons d'Oum Kalthoum et de Mohammad Abdel Wahab. La grand-mère maternelle de Assi et Mansour, bien qu'analphabète, leur récite toutes sortes de poèmes et leur raconte des histoires fantastiques. Ils grandissent donc dans une atmosphère propice à l'épanouissement artistique. En 1938, les deux enfants intègrent la chorale du père Boulos El-Achkar, celui qui a régénéré la musique sacrée maronite par la polyphonie, et, ne disposant pas d'instruments de musique à domicile, passent des nuits entières à s'exercer sur le piano et l'orgue de l'église d'Antélias. Par la suite, ils suivront un enseignement musical académique au Conservatoire de Beyrouth et aussi avec Bertrand Robilliard. Ils fondent avec quelques amis le club culturel d'Antélias et commencent à monter des pièces de théâtre. Parallèlement à ces activités, les deux frères sont contraints de prendre des emplois de policiers, car leur père est décédé et ils doivent subvenir aux besoins

de la famille. Dans le cadre de leur club culturel, les deux frères composent leurs premières chansons. Contrairement à ce qui est l'usage à l'époque, elles sont courtes et attirent l'attention des programmateurs de la radio libanaise. Ils sont engagés comme compositeurs : c'est le début d'un parcours fulgurant qu'il serait presque inutile de rappeler tant il est connu et incontournable ! Disons simplement qu'à la radio, grâce à Halim El Roumi, ils rencontrent la jeune Nouhad Haddad qui va devenir Feyrouz et que, avec elle, ils révolutionneront le paysage musical libanais. Ils poseront les fondements, notamment avec le Groupe des cinq et le Festival international de Baalbeck, d'une véritable musique libanaise, totalement originale et inventeront un genre qui n'existait pas avant eux, l'opérette libanaise.

HASSAN GHANDOUR

(1925-1978)

Très injustement tombé dans l'oubli, Hassan Ghandour fait partie des éléments essentiels de l'édifice de la musique classique libanaise orientale. Halim El Roumi l'admirait beaucoup et disait de lui « Bien qu'il soit mort jeune, il a laissé une trace profonde dans la vie musicale libanaise ». Les parents d'Hassan Ghandour chantent tous les deux. Il grandit donc dans une atmosphère propice à l'éclosion de son talent et, dès son plus jeune âge, s'amuse à fabriquer des instruments de musique avec des morceaux de bois. En 1946 il intègre la fanfare des frères Fleifel et, en 1948, suit l'enseignement d'Abdel Ghani Chaaban en écriture, composition et harmonie. Au début des années 1950, il est engagé par la radio syrienne comme responsable de la programmation musicale et c'est pendant ces années que commence sa carrière de compositeur et d'orchestrateur. Il met en musique des grands textes poétiques pour des chanteurs tels qu'Oum Kalthoum ou Mohammad Abdel Wahab. A la fin des années 1950, il est appelé comme consultant à la BBC à Londres, pour tout ce qui concerne la musique arabe. En 1960 et jusqu'à sa disparition, il est le responsable du montage musical des émissions de la radio libanaise.

ABDEL GHANI CHAABAN

(1927-1977)

Il commence l'apprentissage de l'oud et de la clarinette dès son plus jeune âge et, en 1942, intègre le Conservatoire national où il suit l'enseignement de Wadia Sabra en matières théoriques. En 1944 il devient l'assistant du directeur musical de la Radio du Proche Orient puis, en 1947, il gagne le Caire et Damas où il devient directeur adjoint du Conservatoire et chef de l'orchestre de la radio syrienne. C'est là qu'il entreprend son travail approfondi sur les mouachahat andalous. A son retour au Liban au début des années 1950, Abdel Ghani Chaaban est chargé par le Ministère de l'Education et des Beaux-Arts d'élaborer des manuels d'apprentissage pour l'harmonie et le solfège, matières qu'il enseignera au Conservatoire national. En 1956, il présente ses travaux musicologiques au Congrès sur le quart de ton qui se tient à Beyrouth. Ceux-ci deviendront rapidement incontournables, mais ils sont aujourd'hui, hélas, tombés dans l'oubli. A la fin des années 1950, il fait partie des membres fondateurs de la section musicale de la Radio Saoudienne. Il dirige l'orchestre de Radio Liban ; en 1961, il fonde et dirige le chœur du Festival International de Baalbeck. En 1971, il représente le Liban à un congrès international de musique qui se tient au siège de l'UNESCO à Paris. Son principal apport au patrimoine musical libanais est d'avoir renouvelé la musique pour oud en y introduisant la polyphonie.

WALID GHOLMIÉ

(1938-2011)

Il est surtout connu pour avoir régénéré le Conservatoire national qui s'étiolait en pleine guerre civile libanaise et pour avoir fondé l'Orchestre Symphonique Libanais en 1998, qui est devenu « Philharmonique » quelques années plus tard. Né à Jdeydet Marjeyoun au Liban-Sud, il s'initie au violon et à la mandoline dès son plus jeune âge et poursuit ses études musicales à Saida, puis au Conservatoire national à Beyrouth. Après des études supérieures à l'Université américaine de Beyrouth puis aux Etats-Unis, il revient s'installer au Liban comme chef d'orchestre et compositeur. Il se produit dans les nombreux festivals que compte le pays et compose l'hymne national irakien, en vigueur de 1981 à 2003. Jusqu'à son décès, Walid Gholmié sera le directeur du Conservatoire national et le directeur artistique de l'Orchestre Philharmonique du Liban. Son catalogue compte des œuvres pour orchestre et de nombreuses musiques de scène.

EMILE GHOSN

(dates incertaines)

Ce musicien est connu comme violoniste oriental, mais surtout comme pionnier de l'enseignement de cet instrument. On ne sait pas grand-chose de son parcours ; nous savons qu'il faisait partie des premiers professeurs du Conservatoire national de musique, ceux qui ont été recrutés par son fondateur, Wadia Sabra. Ce que l'on sait surtout, c'est qu'il a laissé une œuvre pédagogique importante car il est l'auteur du premier manuel en langue arabe d'enseignement du violon oriental. Durant ses années au Conservatoire de Beyrouth, Emile Ghosn a côtoyé les meilleurs musiciens de sa génération tels que Toufic El-Bacha, Zaki Nassif, Georges Farah et Abdel Ghani Chaaban.

L'iconique

ZIAD RAHBANI

génie des gammes

Avec pour mère la diva Feyrouz et pour père Assi Rahbani, précurseur de l'opérette au Liban, le jeune Ziad se lance évidemment tôt dans la pratique scénique pluridisciplinaire.

Depuis toujours, il partage ses idées, sans mensonge ni artifice. Il paye aujourd'hui encore le prix de son anticonformisme. Auteur de sept pièces de théâtre dont une comédie musicale, il se consacre depuis 1994 à la musique. Il revient pour nous sur sa carrière et son statut marginal assumé avec le regard irrévérencieux et franc qui le caractérise et le rend si attachant.

Comment allez-vous ?

Je vais bien, je me produis à nouveau régulièrement à Beyrouth, je compose et je joue. Je dors toujours aussi peu mais je ne bois pratiquement plus d'alcool (ou si peu !). J'ai des projets parmi lesquels un site web sur lequel nous travaillons. Il regroupera mes apparitions, mes compositions et mes collaborations.

Compositeur, dramaturge arabophone, acteur, virtuose du piano, laquelle de ces casquettes vous correspond davantage ?

Je préfère le piano à tout, en jouer même plutôt que composer. C'est pourquoi nous jouons aussi souvent et partout parfois sans être payés ! J'aime le théâtre mais je ne sais pas comment les choses vont tourner, écrire une pièce est un calvaire, y doser cet humour sur lequel je suis tant attendu…

Vous vous faites un prénom à l'âge de 17 ans, grâce à votre comédie musicale « Sahriyé ». Revenons sur ce paradoxe qui vous démarque de la dynastie Rahbani : un art politique et une indépendance qui vous légitimisent dans de multiples disciplines artistiques.

Je n'aime pas cette vie, j'aurais voulu me spécialiser au piano mais je n'ai malheureusement pas eu le temps de le faire. Au Liban, être pianiste ne suffit pas. Il faut composer, faire des arrangements et accepter d'être accompagné par ces vagues de chanteurs et chanteuses que nous connaissons bien. Le musicien qui ne joue pas ce jeu ne travaille pas. J'ai donc appliqué cette formule auprès de Feyrouz, mais elle ne travaillait qu'une fois tous les deux ou trois ans : je me suis donc assez vite transformé en ingénieur du son.

Ma maison est devenue un studio d'enregistrement sommaire. Pour tout vous dire, ma vie ressemblait à cette époque au film « La zizanie » avec Louis de Funès et j'ai divorcé deux fois en raison de l'aménagement de cet appartement !
Pour en revenir au commencement, lorsque la guerre a commencé, j'avais 16 ans et j'ai décidé de rester au Liban, où je me sentais plus utile. L'idéal aurait été pour moi de me consacrer au piano classique, comme Walid Hourani. Entre mon éducation à Jamhour et l'ambiance artistique prolifique dans laquelle était plongée ma famille, je ne savais plus où donner de la tête et devais aussi être juge des disputes de mes parents. Assi était jaloux et confondait sa vie de couple avec sa vie artistique. J'ai grandi dans un environnement dysfonctionnel qui laissera ses traces sur ma vie de couple. Je rêvais de devenir avocat, mon père en composant à la maison alors que j'étudiais me mettait souvent à contribution et j'adorais cela. Je l'accompagnais souvent au studio sans demander mon reste !
J'ai quitté assez tôt la maison pour tenter de me construire et j'ai cohabité un temps avec Joseph Sakr qui était à la chorale libanaise.
Aujourd'hui, je cultive mon indépendance et mes textes me conduisent à être interdit de séjour dans de nombreux pays arabes, en particulier aux Emirats et en Arabie Saoudite. Lorsque la pièce de Lina Khoury « Majnoon Yehki » a eu l'opportunité d'être jouée à Dubaï et Abu Dhabi, ma participation au casting a conduit à l'annulation des représentations ! Marx a dit : « Les prolétaires n'ont rien à perdre que leurs chaînes ». J'ai vécu cette situation à de nombreuses reprises dans ma vie. Je suis mal aimé à cause de mon engagement qui est pris au sérieux davantage qu'il ne devrait l'être. Je suis un solitaire. Je communique avec mes cousins et j'entretiens de bonnes relations avec tous. Au quotidien, je suis entouré par mon équipe qui est ma famille de cœur. Au studio pendant la journée, nous nous réunissions à la maison plus tard dans la nuit. S'ils ont d'autres engagements, je reste seul. Depuis ma tendre enfance, je n'ai jamais été habitué à la maison, sauf si on avait besoin de moi.

Vous aviez fait de Joseph Sakr un Charles Trenet local. Quelles sont les voix qui vous touchent le plus ?

On me compare souvent à Serge Gainsbourg pour la composition et pour les nombreuses voix qu'il a lancées. J'ai découvert la largeur de ses horizons, du classique au rock et j'apprécie certaines de ses chansons.
J'écoute beaucoup, tout le temps, partout, même une personne passant à la maison me fait tendre l'oreille. Je fonctionne de manière audio et suis très sensible à la musicalité naturelle qui se manifeste spontanément. Salma Mousfi, avec qui j'ai signé l'album « Monodose », faisait des répétitions avec un groupe de rock durant la guerre lorsque je l'ai repérée. Il y avait dans sa voix une certaine nonchalance à l'image d'une Astrud Gilberto que j'adore.

Revenons sur les caractéristiques de la musique orientale selon vous.

En plus de l'héritage familial, et mes parents voyageant beaucoup, l'influence kurde, arménienne et égyptienne de ma musique s'explique par la nounou kurde qui m'a élevé et avec qui j'écoutais ces chansons. La fusion dans mon esprit est claire : une phrase musicale dont je ne connais pas l'origine mais dont j'identifie les racines. A force de travail et de persévérance, j'obtiens ce que je veux. L'instrument ne donne pas l'identité de la musique, la phrase indique l'origine de la mélodie.

Vous disiez faire du jazz oriental, puis vous êtes revenu sur cette définition.

En 85, j'ai joué un répertoire de jazz classique Parker Davis, et j'ai été jusqu'à la pratique du free jazz où la main précède l'esprit sans règle ni interdit. Finalement, je préfère encore le rock avec ses trois accords clairs. J'aime ce que je comprends, comme c'est le cas en peinture où ma préférence va vers la modernité figurative plutôt que l'abstraction. Qu'il y a-t-il de plus inspirant qu'une aquarelle d'Ounsi ou une photographie de Newton ? Ma musique est un mélange de sonorités classiques, jazz, latines, orientales et de funk.

Le chant l'emporte sur la musique en Orient. L'éloquence, les jeux de mots, et l'humour, toujours…

Oui, écrire pour Feyrouz implique d'avoir une pression quant aux mots. Le registre lexical et l'emploi de termes sont étudiés à la loupe avec moins de liberté par exemple que lorsque ce texte est destiné à être joué sur scène dans une pièce. Quand j'écris pour d'autres chanteuses, je suis plus libre mais je reste de toute façon moins prolifique qu'en matière de composition musicale. La meilleure chanson est celle que l'on fredonne spontanément le matin. La meilleure musique est celle qui se joue toujours. Étonnamment la musique n'est pas le plus important pour le public libanais. Lors d'une performance, l'essentiel est de préciser concert, chansons et textes. Les spectateurs aiment les mots par-dessus tout. Nous sommes un peuple de parole.

Il est déjà temps de mettre fin à cet entretien…

Retrouvez-moi sans tarder à Hamra où je joue souvent. En 2019, je n'exclus pas de m'installer à Berlin et de rentrer au Liban pour quelques concerts. Plus de stabilité serait (enfin) la bienvenue !

MARWAN RAHBANI

La magie de la scène en héritage

Compositeur, scénariste, metteur en scène et producteur, Marwan est le fils du légendaire compositeur Mansour Rahbani et l'aîné de sa fratrie.

Il étudie le piano à Beyrouth avec Raymonde Gélalian et la composition musicale avec Hagop Arslanian. Ses cadets Ghadi et Oussama recevront le même enseignement. Marwan suit des cours de mise en scène et d'esthétique dramatique avec André Gédéon. Il s'installe plus tard à Paris, puis à Los Angeles où il étudie la réalisation de films. Il s'immerge très tôt dans la direction théâtrale et collabore avec son oncle Assi et son père Mansour Rahbani pour leurs comédies musicales jouées au Liban, en Syrie, en Jordanie, en France et en Angleterre. Plein d'entrain, le jeune homme fonde Rahbani Productions au Liban en 1977 avec son oncle Elias Rahbani. Marwan emménage à Dubaï en 1989. L'entreprise se spécialise dans la production de publicités, d'émissions diverses, de documentaires et fournit des divertissements à de grandes compagnies aériennes. L'œuvre de Marwan Rahbani comprend la réalisation de films pour le cinéma et la télévision, une vingtaine d'albums composés avec son frère Ghadi, ainsi que la composition et la direction de nombreuses comédies musicales avec ses deux cadets. Marwan Rahbani marque son tempo en nous proposant une immersion dans l'envers du décor, où danse, chant et théâtre se mêlent dans un registre dont sa famille est pionnière dans la région.

Marwan Rahbani avec Balqees Fathi

Marwan Rahbani avec Hiba Tawaji

Vous êtes le seul de la fratrie à avoir travaillé avec Assi et Mansour. Quels souvenirs en gardez-vous ?

J'ai effectivement travaillé avec les deux en même temps, j'étais si jeune ! Je jouais des percussions dans l'orchestre à Damas pour la pièce « Sahh ennom » en 1969, j'avais onze ans. Mon cousin Ziad et moi accompagnions mon oncle et mon père, du studio à la scène. J'ai ensuite joué du piano et de l'accordéon. J'ai bientôt été assistant metteur en scène auprès d'Assi, en 1975, pour « Maïs el rim », et « Loulou » pour la télévision, et « Petra » au théâtre. Je participais aux tournées à l'Olympia à Paris et au Palladium à Londres. Travailler avec Assi durant cette période signifiait donc vivre auprès des frères Rahbani. Aucun des deux ne revendiquait l'attribution d'une musique ou d'un texte, mieux ils s'amusaient de l'engouement que leur sincère désintérêt individualiste sus-

Marwan Rahbani avec Antoine Kerbaje, Zenobia 2007

citait. Cet esprit de partage poussé à son paroxysme est unique dans l'histoire ! Ils étaient par ailleurs très cultivés, ils se sont instruits par eux-mêmes. Ils nous invitaient à nous nourrir de toutes les formes d'art pour créer : Assi et Mansour étaient les premiers à croire au dialogue interdisciplinaire.

De cette époque, je retiens essentiellement la discipline et la hiérarchie. Nous n'avions de libertés décisionnelles que dans le cadre précis de notre action, sans traitement de faveur. Assi et Mansour déléguaient, tout en gardant un œil sur notre travail. La noblesse et la générosité caractérisent l'école des Rahbani. Ils ne détruisaient jamais l'aura des grands

Marwan Rahbani et Mansour Rahbani Jr

personnages dont ils traitaient l'histoire. Ils n'alimentaient pas les scandales et ne s'attaquaient jamais aux personnes. Ils œuvraient au contraire pour le respect de leur mémoire ! Notre travail se mêlait à notre vie personnelle et familiale. Aujourd'hui encore, la musique, le théâtre et la philosophie dominent nos échanges. L'une des lignes de notre création, héritée des frères Rahbani, que mes frères et moi perpétuons, est l'absence de fin heureuse dans toutes nos pièces, tout en usant d'humour. Dès alors, Assi et Mansour interrogeaient l'environnement malsain dans lequel le Liban était déjà plongé, à travers des personnages forts, posant des questions et ouvrant de nouveaux horizons au public.

Pourquoi avez-vous choisi une formation de réalisation de films, puis une carrière dans le théâtre ?

La musique a été et demeure la base de tout. J'ai souhaité compléter mon instruction. La mise en scène est l'une de mes passions, initiée par mon ami et professeur, le très regretté André Gédéon qui était aussi acteur dans notre troupe. Tout l'enjeu d'une mise en scène réussie est précisément l'orchestration adéquate des différents corps de métier sur scène. J'ai ensuite résidé quelques mois à Paris où j'assistais chaque soir à des concerts avec mon cousin compositeur Bechara El Khoury. J'ai également suivi des cours à l'International School of Cinematography. Je me suis ensuite rendu en Californie pour la postproduction d'un film de variétés produit par Ghadi et moi. J'en ai profité pour suivre plusieurs ateliers de cinéma. Je suis aussi scénariste. L'ensemble de ces compétences me permet d'aborder autrement la scène.

Votre spécificité est-elle justement la scénographie, comme l'est la plume pour Ghadi ou la production pour Oussama ?

Après le décès d'Assi, mon père disait qu'une partie de lui était partie avec son frère et qu'il était lui-même habité pour moitié par son souvenir. Il a cassé les codes, et le personnage principal (qui était jusqu'alors interprété par la formidable Feyrouz) pouvait désormais avoir des vices voire être incarné par plusieurs

On the Land of the Gypsies

acteurs. La passion de la mise en scène m'a conduit à m'investir particulièrement dans la dramatisation et le visuel. J'ai stylisé l'image, et cette technique a abouti à livrer un théâtre –cinéma. Mes frères et moi avons effectivement chacun nos passions mais la musique nous réunit toujours. Elle est la première forme d'art. Elle a précédé le langage. Le bruit d'un ruisseau, des vagues ou des feuilles d'arbres, sont les premières mélodies. Pour un metteur en scène, être compositeur permet de comprendre le rythme dans le sillon de la loi du contraste qui tenait particulièrement au cœur de Mansour. Il faut employer le noir et blanc, cette règle marque le développement thématique du sujet. Elle détermine la puissance de l'œuvre.

Vous développez aussi Rahbani Productions…

En 1977, j'ai ouvert l'entreprise à Beyrouth. Mon associé était mon oncle Elias Rahbani et mon ami André Gédéon travaillait avec nous. Nous faisions de la publicité et commencions à produire nos spectacles. Nous nous sommes installés à Dubaï en 1989 où nous avons fait figure de pionniers. Nous produisions des superproductions telles que «Le prophète» ou «Zenobia» écrites par Mansour Rahbani. L'exubérance de Dubaï se prête parfaitement à ces pièces. Nous avons également internationalisé notre nom et avons eu accès à de nouveaux marchés. Nous travaillons avec Bollywood. Nous avons aussi notre place à Hollywood où nous sommes des acheteurs importants et coproduisons plusieurs projets. Face aux géants asiatiques ou à l'immensité américaine, les rapports de proportionnalité nous rappellent que nous sommes originaires d'un petit pays. Cette prise de conscience nous oblige à cultiver une humilité à toute épreuve !

Si vous deviez partager avec nous l'un de vos rêves en musique, quel serait-il ?

Produire un nouvel album présentant mes compositions et mes textes portés par des interprètes incarnant avec force ce propos, dans le respect de mon héritage.

La plume de

GHADI RAHBANI

magnifie une identité musicale libanaise

Auteur, compositeur et producteur, Ghadi Rahbani est le frère de Marwan et Oussama, et le fils du célèbre compositeur Mansour Rahbani auprès duquel il fait ses armes.

Au plus fort de la guerre civile au Liban, il fonde Rahbani Productions à Dubaï avec son frère Marwan. Lançant de jeunes talents, Ghadi Rahbani crée le groupe « Al Foursan al Arba'a ». Au cours des années 2000, Oussama et lui retravaillent l'orchestration de certains passages des comédies musicales des frères Rahbani et des pièces d'autres compositeurs libanais. Ghadi Rahbani signe de nombreuses comédies musicales et collabore régulièrement avec ses frères. Avec eux, il compose, orchestre et coproduit plusieurs spectacles. Retour sur l'épopée musicale de la deuxième génération des Rahbani, et d'un homme qui a la passion du mot et le sens de la formule.

Formez-vous le même genre de groupe avec votre fratrie que celui que formait votre père avec son frère ?

Les frères Rahbani, Assi et Mansour, n'étaient pas seulement auteurs, poètes, compositeurs et orchestrateurs, ils ont créé un profond renouveau dans notre musique. Ils signaient toutes leurs productions « Frères Rahbani » ; bien que souvent l'un d'eux les ait écrites, l'autre composées, ils ne distinguaient pas leurs compétences. Elias, leur cadet de quinze ans, s'est plus tard joint à eux. Ils se sont plongés dans l'histoire, la liturgie maronite, orthodoxe, arménienne et même islamique. Mansour n'a signé de son nom qu'après le décès d'Assi. Mes frères et moi avons chacun notre style et par conséquent notre identité, influencée par l'école «Rahbaniote». Depuis le début, nous signons par nos noms et prénoms, même lorsque nous travaillons ensemble.

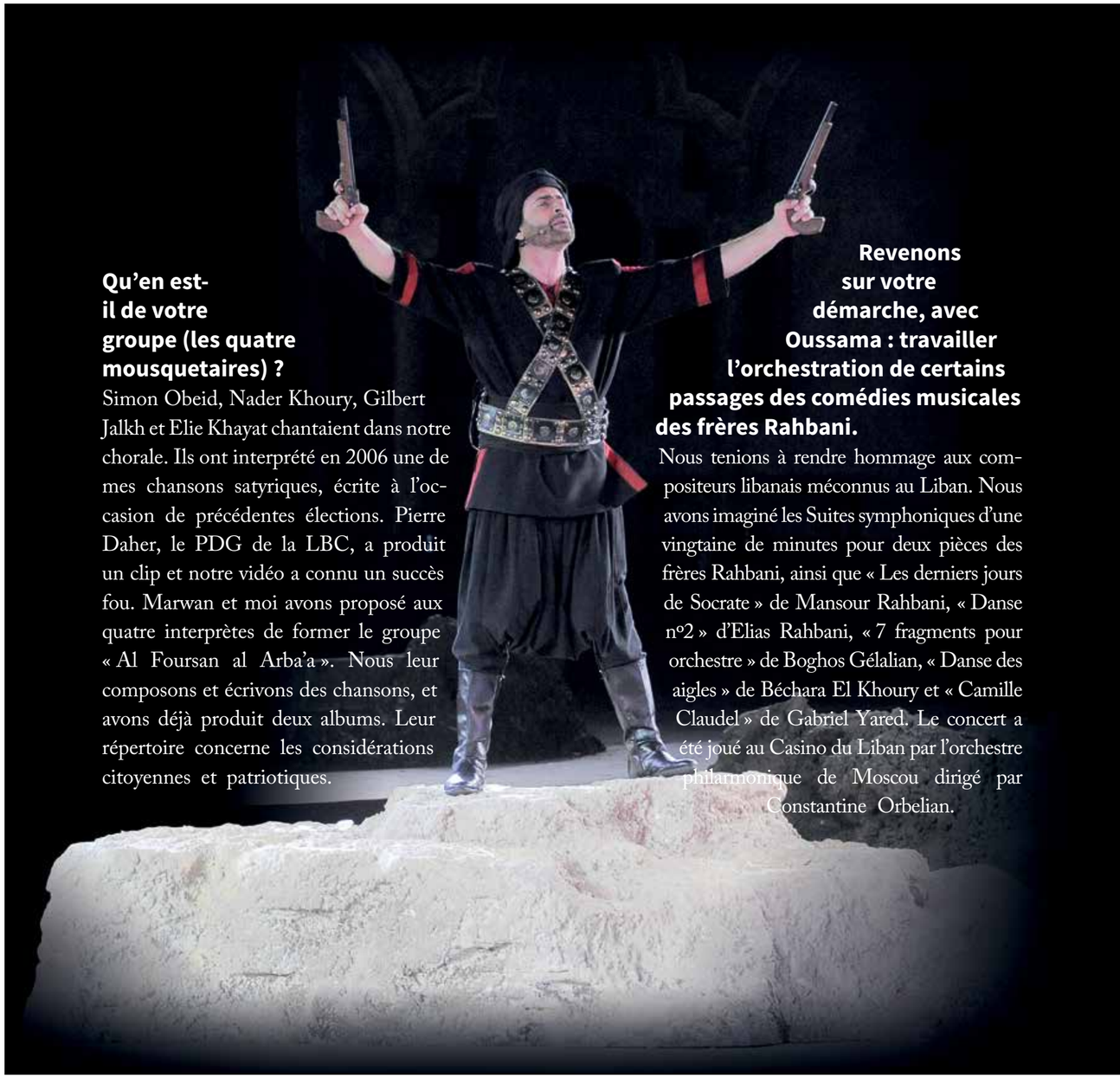
Quelles sont les valeurs que vous a transmises votre père?

Ne pas compter sur notre nom mais au contraire sur le travail. Aimer et respecter le public : les frères Rahbani ont été les premiers à exprimer ouvertement les problèmes des gens. Mansour et Assi sont sortis de la pauvreté à la sueur du front et le culte de l'effort était, pour eux, une valeur d'excellence. L'éducation musicale était obligatoire pour chaque enfant. La leur a été faite auprès de Bertrand Robillard et du Père Antonin Boulos El Achkar. La seconde génération a étudié chez les jésuites. Les Rahbani ont toujours été fiers de leur identité chrétienne, sans fanatisme. Nous offrons le Requiem de la messe du Vendredi Saint à Antelias chaque année depuis 1944. Nous cultivons la neutralité politique. Raymonde Gélalian m'a appris le piano. Nous avons ensuite tous étudié la composition, l'harmonie, le piano et l'analyse sous la direction

de Hagop Arslanian. J'ai adoré ses classes et lorsque j'ai annoncé à mon père que je souhaitais suivre sa voie, il était inquiet en raison de la précarité de notre profession. J'ai tenu bon ! Travailler avec lui était un bonheur car il était simple et très moderne. J'ai travaillé l'orchestration, soumis à ses conditions, tout en apportant ma touche personnelle. Mon frère Marwan était le metteur en scène de ses spectacles, tous les trois nous disputions beaucoup, mais finissions toujours par tomber d'accord. Nous avons travaillé aux côtés de Mansour jusqu'à son décès, en 2009. C'était la plus belle école de vie, riche et exigeante.

Revenons à la création de Rahbani Productions à Dubaï.

Rahbani Productions à Dubaï était l'équivalent de Rahbani Group au Liban, initialement crée par mon frère Marwan et mon oncle Elias pour les spots publicitaires. Le premier imaginait le concept et le second la musique. Les affaires étaient excellentes jusqu'à la guerre inter-chrétienne en 1989. Nos clients à Dubaï nous ont alors sollicités. Marwan et moi y avons installé Rahbani Productions avec feu Antoine Choueiri. Nous avons vendu des feuilletons, des reportages, des émissions de cuisine et des programmes pour enfants. Nous fournissons toujours les programmes de variétés arabes sur les chaines des compagnies aériennes. Enfin, nous produisons des événements tels que nos concerts et spectacles.



Qu'en est-il de votre groupe (les quatre mousquetaires) ?

Simon Obeid, Nader Khoury, Gilbert Jalkh et Elie Khayat chantaient dans notre chorale. Ils ont interprété en 2006 une de mes chansons satyriques, écrite à l'occasion de précédentes élections. Pierre Daher, le PDG de la LBC, a produit un clip et notre vidéo a connu un succès fou. Marwan et moi avons proposé aux quatre interprètes de former le groupe « Al Foursan al Arba'a ». Nous leur composons et écrivons des chansons, et avons déjà produit deux albums. Leur répertoire concerne les considérations citoyennes et patriotiques.

Revenons sur votre démarche, avec Oussama : travailler l'orchestration de certains passages des comédies musicales des frères Rahbani.

Nous tenions à rendre hommage aux compositeurs libanais méconnus au Liban. Nous avons imaginé les Suites symphoniques d'une vingtaine de minutes pour deux pièces des frères Rahbani, ainsi que « Les derniers jours de Socrate » de Mansour Rahbani, « Danse n°2 » d'Elias Rahbani, « 7 fragments pour orchestre » de Boghos Gélalian, « Danse des aigles » de Béchara El Khoury et « Camille Claudel » de Gabriel Yared. Le concert a été joué au Casino du Liban par l'orchestre philarmonique de Moscou dirigé par Constantine Orbelian.

Sayf 840

Comment définirez-vous l'héritage « Rahbaniote » ?

Il est humaniste, libanais, oriental, teinté d'une influence occidentale qui a aussi nourri Assi et Mansour. Il est révolutionné par l'introduction de la chorale. Finalement, nos productions mettent en avant la trinité suivante : Dieu, le patriotisme et la terre.

Quelle place donnez-vous aux «taqasims» dans votre composition ?

Elles émanent de notre terre. Elles sont par ailleurs l'essence même du jazz et, en musique classique, leur équivalent est la cadence. Chez nous, l'improvisation est réduite en durée car la musique est d'abord mise au service du texte. Mais Assi jouait du bouzouk et improvisait. Il a été le premier à introduire cet instrument sur scène. Dans ce cas, les «taqasims» sont des éléments majeurs.

La relève du clan est assurée avec vos fils, eux aussi artistes !

Omar est effectivement musicien et compositeur, et Karim cinéaste et acteur. Je suis très fier qu'ils marchent sur les pas de leur grand-père.

L'humour de

GHASSAN RAHBANI

sert son talent pluridisciplinaire

Producteur, compositeur, pianiste, chanteur, homme de télévision, faut-il présenter Ghassan Rahbani ?

Fils du célèbre parolier et compositeur Elias Rahbani, lui-même membre d'une fratrie qui a révolutionné la musique libanaise, Ghassan est l'auteur d'une centaine de chansons en arabe et en anglais et de plusieurs comédies musicales. Dépositaire d'un legs qu'il valorise en créant et gérant l'établissement Elias Rahbani Music Academy, le compositeur n'en fait pas moins ce qui lui chante, pratiquant le rock et dénonçant à corps et à cris les travers d'une société qu'il chérit. Il revient sur l'œuvre de son père que nous n'avons pas pu rencontrer avant de mettre sous presse. La répartie de Ghassan Rahbani fait de lui un personnage haut en couleurs !

Votre père, Élias Rahbani, cadet d'Assi et Mansour Rahbani, conserve à son actif des milliers œuvres. Quelles sont les valeurs qu'il vous a transmises ?

La bonté dans l'interaction avec les tiers, quel défi ! En effet au Liban, les gens sont croyants mais traduisent malheureusement leur foi par des mensonges. En Europe, même si la foi est moins courante, la sincérité de l'esprit chrétien est plus répandue. Il est impossible d'adopter la même posture candide avec tous. J'agis donc en requin lorsque je fais face aux travers libanais, et en ange avec les personnes chères à mon cœur. La religion est une des valeurs transmises par mon père. Lire l'Évangile est une philosophie de vie. Enfin, le besoin artistique de créer est héréditaire, dans la lignée de mon père, immense compositeur, et de ma mère Nina, dramaturge qui a écrit des scénarios pour l'industrie égyptienne dans les années 60. Fort de cet héritage, je compose les mélodies et j'écris les textes de mes chansons.

Définiriez-vous le répertoire d'Elias Rahbani comme arabe oriental, proche-oriental, traditionnel, folklorique, ou simplement libanais?

Tout cela à la fois ! Il a composé des musiques et leurs paroles en arabe littéraire, en dialecte libanais, en français, en anglais et en italien. Mon frère Jad et moi avons grandi avec le sentiment que toutes les musiques du monde étaient nôtres.

C'est dans cet esprit que vous êtes à l'origine de la création en 2015 de l'établissement Elias Rahbani Music Academy …

Oui, pour faire vivre l'héritage de mon père à la hauteur de la confiance que les gens accordent à notre nom. La branche de Dbayé accueille plus de 400 élèves, celle de Sodeco plus de 200 et celle de Tripoli tout autant. Je divise mon temps entre les trois. En juillet 2018, les élèves se sont produits devant leurs parents sur la scène du Casino du Liban que j'avais réservée pour l'occasion. Le certificat délivré aux élèves à la fin de leur apprentissage est signé Rahbani et octroyé par le ministère de l'Education National, une double reconnaissance qui sera un sésame dans leur carrière.

Vos premières interprétations étaient des comptines composées par votre père. Quels ont été les apports de cette expérience ?

A 11 ans, je n'avais pas conscience de faire un enregistrement professionnel. Dire que ces comptines sont des classiques toujours enseignés à l'école ! Mes enfants les chantent aussi. Mon père est heureux que plusieurs générations s'approprient ses chansons.

De votre formation pianistique à la pratique du rock et du métal, il y a un monde ! Parlez-nous de cette évolution.

J'écoutais chez les disquaires les albums de Deep Purple et Pink Floyd lorsque j'étais adolescent. Le musicien que je suis apprécie qu'un chanteur touche les notes hautes. Rien n'est incompatible avec la musique savante ! J'ai poursuivi mes études d'orchestration et d'analyse musicale jusqu'à l'âge de 35 ans, tout en pratiquant le rock.

Revenons sur le groupe que vous avez formé durant la guerre, Wild Haze.

Ce groupe a été formé en 1981 et s'est dissout trois ans plus tard, nous étions si jeunes. Mon autre groupe « Gassan Rahbani Group "créé en 1984 se produit toujours et interprète mon répertoire.

En 1996, vous signez la comédie musicale « Hannibal ». Cette épopée jouée au Liban et en Tunisie est-elle un retour à votre héritage ?

Ce rock-opéra est un mélange de mes lectures et de mon imagination. J'ai écrit le premier acte dix fois, pensant à mon oncle Assi décédé en 1986, à mon oncle Mansour et à mon père Elias. La barre était haute ! Après avoir consacré un an à l'écriture du scénario, je l'ai lu, tremblant, à mes parents. Mon père, épaté, m'a encouragé à en faire la lecture à mon oncle Mansour et à des dramaturges tels que Roger Assaf. Tous étaient convaincus de la qualité de la ligne dramatique, l'aventure était lancée ! J'ai poursuivi le genre en interprétant Judas en 2000 dans « And He roses on the third day », pièce écrite par mon oncle Mansour et composée par son fils Oussama. En 2003, j'ai signé « Comme sur terre » où je tenais le

4 CATS

rôle principal. En 2009, j'ai mis en scène « Elea », pièce écrite et composée par Elias Rahbani. En 2010, j'ai coécrit avec Melhem Barakat « Too much love kills » pour le FIB, j'en ai assuré la mise en scène et nous étions tous deux héros ! Je prends trois ou quatre années de repos entre chaque pièce, des superproductions passionnantes mais épuisantes !

Vous comptez à votre actif plus de 25 albums…

Jeune, je respectais les groupes que j'aimais, notamment en raison de leur importante discographie. Partager son histoire est primordial. J'aime l'idée qu'une personne puisse se plonger dans mon œuvre, rechercher mes premiers albums comme je le faisais.

Qu'en est-il du groupe « 4 CATS » que vous avez formé en 1997 ?

Au Moyen-Orient, les solos sont privilégiés, ils correspondent à des egos démesurés ! Les 4 CATS révolutionnaient la scène musicale en partageant la lumière entre les quatre chanteuses interprétant le répertoire d'Elias Rahbani et mes nouvelles chansons. Le groupe connut un succès fou jusqu'en 2013, date de sa dissolution.

Comment passez-vous de la musique orientale à la composition de musique savante occidentale ou de rock ?

Spontanément. Le génie des frères Rahbani a été de rendre la musique orientale monodique harmonique. Cet ajout de l'harmonie en a révolutionné la pratique. D'ailleurs à leurs débuts, les critiques fusaient !

Aujourd'hui de nombreux compositeurs libanais s'en inspirent. Finalement, lorsque nous composons, nous le faisons pour répondre à l'impérieux besoin de créer et non pas au regard tiers. Lorsque j'écris des chansons politiques, mon devoir est de dénoncer les abus des criminels qui ravagent notre pays.

Etes-vous toujours engagé politiquement ?

Non c'était une erreur et une perte de temps, je suis neutre et engagé aux côtés de tous les libanais contre la corruption ou la pollution.

Quel est le but de votre participation à des émissions télévisées ?

Michel et Jihad Murr, propriétaires de la MTV, sont pratiquement des membres de ma famille. Je participe à la version libanaise de l'émission « Touche pas à mon poste » car Pierre Rabat me l'a proposé lorsque nous sous sommes croisés. Je le fais par plaisir. Ma précédente émission « Chante avec Ghassan » m'a aussi beaucoup amusé, j'étais présentateur, je jouais du synthé, et cela durant sept saisons !

Quels sont vos projets ?

La promotion de ma dernière chanson qui dénonce les défauts de notre société sur un registre comique et une mélodie entrainante. Pourquoi critiquer tristement ? Notre pays a toujours été en proie aux problèmes, autant les dénoncer en s'amusant !

OUSSAMA RAHBANI

La musique est une expérience intellectualisée

Comme ses frères Ghadi et Marwan, Oussama Rahbani, cadet de la fratrie, commence le piano avec Hagop Arslanian.

Il parfait sa formation au Collège de Musique de Berklee, à Boston. Ses premières compositions musicales seront entendues dans les pièces 'La Volonté', écrite par son père Mansour Rahbani et 'Coup d'Etat', écrite par ses frères. Auteur, compositeur de musique symphonique, de comédies musicales et chef d'orchestre, Oussama Rahbani produit de nombreux concerts et spectacles. En 2006, il enregistre son album « Synergy » avec l'orchestre philarmonique de Londres. On célèbre avec sa musique l'inauguration de la galerie d'art islamique « Jameel » au musée Victoria & Albert à Londres. Depuis 2007, Oussama Rahbani collabore avec Hiba Tawaji qu'il a découverte et pour qui il a composé, produit et orchestré deux albums. Rencontre avec le cosmopolite Oussama Rahbani.

The Return of the Phenix

Don Quixote

Avoir pour père Mansour Rahbani n'est pas ordinaire, racontez-nous votre enfance.

Nous baignions dans une ambiance culturelle où la musique classique était reine pour l'éducation qu'elle offrait, bien que mon père ne souhaitât pas que nous en fissions notre profession. En travaillant à ses côtés, j'ai appris le professionnalisme, l'authenticité, la rigueur et l'importance de se donner entièrement à son art dans un esprit chrétien qui offre une liberté de choix s'inscrivant dans la richesse intellectuelle héritée de l'empire gréco-romain. Mansour n'était pas dictatorial dans sa façon de diriger une pièce. Du temps de la collaboration avec son frère Assi, tous deux se disputaient régulièrement, portés par l'exigence de faire toujours mieux. Donner le meilleur était leur règle d'or. Lorsque mes frères et moi avons commencé à travailler auprès de notre père, il se montrait conciliant, acceptant nos argumentations en considérant qu'elles le tireraient vers le haut. J'ai produit de nombreuses comédies musicales qu'il a écrites. Nous collaborions sur un pied d'égalité, lui se mettant à mon niveau et moi élevant en conséquence le mien. La force de mon père a été de savoir se remettre en question et se réinventer, tel un Picasso qui refuse de se reposer sur ses acquis.

En quoi votre collaboration avec vos deux frères diffère-t-elle des productions de la fratrie Assi et Mansour Rahbani?

Assi et Mansour ont formé un tandem unique dans l'histoire. Aucun des deux ne souhaitait souligner sa propre compétence et la grandeur de leurs idées leur permettait de signer par leur unique nom de famille. Mes frères et moi précisons nos titres respectifs lorsque nous signons des œuvres communes. Je produis mes spectacles à l'américaine, l'exigence de cette construction me dicte l'histoire et la musique avant que ne s'impose la mise en scène. Cette vision globale est la base à partir de laquelle je travaille avec Ghadi et Marwan. Produire ne consiste pas simplement à assurer les fonds : ma mission est de créer de toutes pièces un spectacle traduisant une ambition artistique et un propos auquel je souhaite donner vie.

Vous étiez l'un des pionniers du jazz au Liban, revenons sur cette passion.

Les improvisations, l'ouverture, l'expression des douleurs profondes des hommes, l'aspect culturel, historique et scientifique font que j'aime le jazz et sa profondeur. Le début du XXe siècle était le sommet de tous les arts. En peinture, Picasso et Dali ont opéré un tournant majeur dans l'histoire. Après cette rupture radicale, le postmodernisme s'est cherché sans savoir se réinventer. Stravinsky, avec son «Sacre du Printemps», et Schoenberg, par sa science, ont fait de même pour la musique. La musique expérimentale et l'avant-garde sont insupportables. Pour autant, le retour vers le néoclassique donne l'impression d'avoir tout découvert, sans qu'aucun mystère ne subsiste. Le jazz a tout à voir avec le rythme, il crée des émotions inspirantes pour tout artiste.

Vous avez voulu promouvoir les compositeurs libanais en retravaillant l'orchestration de certains passages des comédies musicales des frères Rahbani avec votre frère Ghadi. Pourquoi ?

J'ai produit ce concert dans l'idée de rendre hommage aux frères Rahbani qui ont été les premiers à réaliser des orchestrations dans la musique libanaise. Elles font partie intégrante de la composition et incluent des harmonies, des contrepoints, des couleurs ainsi que de nouvelles sonorités. Cette révolution opérée par Assi et Mansour dépassait les simples arrangements, comme le pensent à tort certains profanes. Faire redécouvrir ce patrimoine sans chants, dans un ensemble de suites symphoniques rend justice au génie de ces deux compositeurs.

Quels sont les enjeux quand il s'agit de découvrir, promouvoir et soutenir de jeunes talents ?

Assi et Mansour ont exploré d'autres chemins que le lyrisme arabe stagnant d'alto ou de mezzo-soprano, qui était alors l'unique modèle d'interprétation. La force et l'amplitude de la voix de Feyrouz ont surpris l'audience. J'ai poursuivi sur cette voie, le public était déjà familiarisé aux interprétations fortes d'Aretha Franklin. Carole Samaha ou Hiba Tawaji, issues de l'école Rahbaniote, sont des interprètes cultivées et intelligentes, des porte-paroles de mes idées. Elles livrent un mélange de musique scénique et dramatique à travers mes chansons à texte. Je suis heureux de favoriser l'émergence des sopranos dans le monde arabe.

CHARBEL ROUHANA

promeut l'héritage de l'oud

Diplômé de la Faculté de musique de l'Université Saint-Esprit de Kaslik (USEK) au Liban en oud et en musicologie, Charbel Rouhana crée dans les années 90 une méthode pour jouer de l'oud.

Il la revisite il y a deux ans. Son approche a été adoptée par le Conservatoire National de Musique et l'USEK, où il enseigne depuis 1986. Il a été membre de l'ensemble Al-Mayadine, jouant aux côtés de son cousin, Marcel Khalifé. Charbel Rouhana écrit des musiques vocales, pour oud, pour orchestre oriental, des pièces orchestrales mais aussi des musiques de scène, notamment pour les spectacles du chorégraphe Abdel Halim Caracalla. Lauréat de nombreux trophées au Liban, il a notamment remporté le premier prix de la meilleure composition intitulée «Hymne de la Paix» au Concours Hirayama au Japon. Entre 1997 et 2014, il ne livre pas moins de 13 albums.
Il nous reçoit dans l'intimité de son studio et s'exprime avec bonheur sur l'objet de sa passion : l'oud qu'il pratique, pour lequel il compose et autour duquel il enseigne avec fidélité depuis plus de 30 ans.

L'oud est essentiellement joué dans les pays arabes, alors que le luth est plus rare. Il est joué par les musiciens de musique ancienne. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?
L'oud est l'ancêtre du luth mais, à cause de la popularité croissante du clavecin puis du piano, le luth tombe progressivement en disgrâce en Occident. L'oud reste en Orient l'instrument par excellence, il accompagne les voix et joue les improvisations à merveille. Il illustre le travail des théoriciens qui se basent sur cet instrument pour exposer leur problématique.

L'oud parle toutes les langues régionales, grâce à des modes issues de toutes les civilisations et ethnies d'Orient. Qu'est-ce que cela vous inspire ?
Jouer de l'oud, lui consacrer une méthode et l'enseigner atteste ma mission : faire comprendre l'essence de la musique arabe à travers cet instrument. Bien que compositeur et soliste, me produire en tournée n'est qu'une partie de ma vocation. L'aspect pédagogique est aussi majeur. Il complète ma démarche depuis plusieurs décennies. Plutôt que de plier sous le poids symbolique de l'instrument et de ce qu'il représente, j'œuvre chaque jour à la préservation et à la compréhension de notre patrimoine, en respect avec notre héritage. Dans le feu de l'action, je ne réalise pas forcément que j'agis pour la défense de notre langue et nos arts. En prenant du recul, je constate effectivement que mon action sur le terrain plaide en faveur d'une réconciliation avec notre identité multiple, complexe, plurielle.

Vous avez introduit la polyphonie en écrivant des pièces pour plusieurs instruments, dont l'oud. Revenons sur ce rôle de compositeur.
Ayant étudié l'oud et la musicologie, je reconnais ne pas avoir suivi de formation en composition. Ma passion et mon expérience m'ont conduit à écrire, donc à créer et à faire des arrangements, ce qui correspond à la polyphonie dans notre musique. Elle ne répond pas aux mêmes règles qu'en Occident. Ses spécificités, telles que le quart de ton et la rythmique, doivent toujours être prises en considération.

Vous jouez de l'oud, vous écrivez pour lui et vous l'enseignez à l'USEK...
L'oud fait partie de mes amours profondes et spirituelles. Je m'oublie pendant des heures en jouant, comme lorsque je compose ou lorsque j'enseigne. Il faut respecter et comprendre son instrument pour s'adapter à ses capacités, mais surtout à ses limites.

Quelle est la spécificité de l'improvisation (taqasîm) interprétée sur l'oud ?
Ce type d'improvisation convient parfaitement aux instruments orientaux. Les « taqasîm » sont aujourd'hui admis au Conservatoire de musique de Beyrouth. Deux générations de musiciens formées par Walid Gholmieh sont malheureusement passées à côté de cet art. Heureusement, on y revient peu à peu. Ces improvisations reflètent l'histoire de notre région ainsi que la technique de l'interprète. Le nouveau directeur du Conservatoire, Bassam Saba, est un musicien exceptionnel. Il joue du violon, du nay, de l'oud et de la flûte. Il défend les « taqasîm » dans notre musique, une nouvelle ère s'ouvre donc !

En quoi est-il important pour un compositeur d'être prolifique en matière d'albums ?

Il s'agit de notre carte d'identité artistique. Cela répond aussi au besoin personnel de créer. Traduire mes rêves en écrivant, puis en jouant ma musique est exigeant et coûteux. Je prévois toutefois la sortie prochaine de deux albums. « Tarrab Safar », ou mélodie de voyage, est un appel à s'évader : il s'agit d'un duo d'oud et bouzouq avec Elie Khoury. Le second CD sera l'enregistrement d'un concert live qui s'est tenu il y a deux ans au théâtre Monnot, autour de l'œuvre du poète du XIIème siècle Ibn Hamdis.

La méthode pour composer est-elle la même, quel que soit son support de diffusion ?

J'ai joué avec Lubnan Baalbaki dirigeant l'orchestre philharmonique libanais. J'ai composé et me suis produit avec différentes formations philarmoniques. Le plaisir est le même, quelle que soit la dimension de l'ensemble. Écrire pour un orchestre constitue néanmoins un défi, faire sonner l'oud est difficile car sa sonorité intimiste est sublimée avec le qanun, le nay, le violon et le rif : il s'agit de la formation orientale classique, aussi appelée estrade oriental.

Être sincère et inspiré est indispensable. Il faut également s'imprégner du commanditaire et du cadre ; ils marqueront l'esprit et les instruments qui guideront la création du compositeur. Il m'importe toujours d'être en lien étroit avec l'histoire et le patrimoine : ainsi en juillet 2018 au festival Byblos, lorsque je me suis produit autour de l'œuvre de Sayed Darwish, il s'agissait pour moi d'explorer le passé pour le restituer et mieux le partager.

MAESTRO ANDRÉ HAJJ

capitalise la transmission orale de la musique

André Hajj obtient une licence en oud de l'Université Saint-Esprit de Kaslik, avant d'y enseigner durant près de vingt ans. Il y fonde le premier orchestre composé d'élèves.

Il enseigne également au Conservatoire National de Musique du Liban depuis 1995. Il devient le premier oudiste de l'orchestre libanais de musique arabo-orientale du Conservatoire, depuis la création de cette formation en 2000. En 2003, André Hajj fonde le groupe Amaken, ensemble instrumental traditionnel, et donne des concerts réguliers jusqu'en 2011, date à laquelle il se consacre à la direction de l'orchestre libanais de musique arabo-orientale après un an de formation en orchestration auprès de Walid Gholmieh, son Pygmalion. Les trente années qui les séparent donneront pourtant au jeune homme l'occasion d'imprimer sa marque. André Hajj consacre en effet son mandat à la valorisation d'une culture musicale libanaise à partir de la promotion de son folklore.

Le musicien et compositeur André Hajj compte à son actif deux CD : « Amaken » et « Simply Music ». Il est membre de la Sacem, l'Association des musiciens professionnels. De son propre aveu, il existe deux André Hajj, celui d'avant 2011, et celui qui a pris les rênes de l'orchestre arabo-oriental du Conservatoire. Il se compare volontiers aux dictateurs qui n'aiment pas quitter leur terre : ayant une haute idée de sa fonction, il ne se prend jamais au sérieux. Son humour sert son idéal : la pédagogie du partage !

La direction de l'orchestre libanais de musique arabo-orientale du Conservatoire : héritage et révolution

Les confessions religieuses et les convictions politiques des musiciens de l'orchestre restent à la porte du Conservatoire. Cette neutralité imposée par André Hajj renforce l'esprit de cohésion de ses 55 membres exclusivement libanais. La politique musicale et civique du maestro promeut la ponctualité ; les répétitions débutent chaque jour à 13h25, un rituel en hommage au créateur de la formation Walid Gholmieh.
La spécificité de l'audience d'André Hajj est un public qui chérit le mot bien plus que la mélodie. Il amorce donc une tradition célébrant les personnalités artistiques libanaises, en intégrant au programme de chaque concert quelques pièces du répertoire de l'orchestre libanais. Les premières festivités sont consacrées à Wadih Safi, Mansour Rahbani ou Farid Atrache. Des interprètes épousant les caractéristiques de l'orchestre l'accompagnent souvent ; Soumayya Baalbacki, Oumayma Al-Khalil ou Jahida Wehbé. Signe d'excellence, le concertiste Abdel Rahman El Bacha joue avec l'orchestre lors du concert célébrant son père, le compositeur Toufic El Bacha.

La saison musicale : organisation occidentale et âme orientale

La programmation s'étend chaque année de septembre à juin. Contrairement à une formation occidentale où les pièces des compositeurs sont déjà écrites, André Hajj se heurte à un répertoire restreint. Il rédige les paroles de la chanson -puisqu'il s'agit d'un registre où l'art vocal est très sophistiqué- et les arrangements de la pièce musicale qu'il entend, puis il la travaille avec son orchestre, et pour cause ! Peu de mélodies sont consignées sur papier... Ce format musical de tradition orale explique pourquoi la saison se limite à une douzaine de concerts, soit un toutes les trois semaines, à l'AUB et à l'UNESCO. Les percussions de la formation ne permettent pas de se produire dans une église, à cause de l'insonorisation inadaptée. Aujourd'hui, André Hajj supervise les notations des partitions, à partir d'une écoute à l'oreille assurée par ses collaborateurs.

Les caractéristiques de la musique arabo-orientale

Cette musique est fondée sur la mélodie, expression monodique qui exclut la combinaison de plusieurs mélodies, ou de parties musicales chantées ou jouées en même temps. Elle est dépouillée mais nécessite de nombreux arrangements.
En plus des instruments classiques composant tout orchestre, la formation dirigée par André Hajj compte également dans ses rangs différentes percussions qui l'orientalisent, telles que la daf, le bongo ou le mazhar, mais aussi plusieurs ouds, de la famille des luths, des nays, flûtes orientales, et qanuns ou cithares, et même de deux accordéons !
La spécificité des « taqasims », ou improvisations, est qu'elles constituent une forme de création à part entière. Elles s'inspirent pour l'essentiel de l'environnement religieux de l'artiste. S'il vit près d'une mosquée, le chant du muezzin l'influencera. Le musicien sera plus à même de produire une communion profane avec le spectateur, ou « tarrab ». Concernant l'improvisation, le Liban est d'influence égyptienne, et ce malgré l'occupation ottomane de plus de 400 ans. La connivence historique avec le Caire a conduit Beyrouth à tout apprendre des égyptiens en matière d'art. La différence entre les deux écoles relève d'une émotion esthétique qui n'est plus du ressort des mots, mais du domaine des sensations. Les improvisations de l'orchestre sont permises et encadrées par André Hajj. Il délimite l'espace et la durée de l'envolée, ne laissant aucun interstice au hasard tout en permettant aux interprètes une libre exécution du contenu.

Le grand moment sur scène

La direction par André Hajj de l'orchestre symphonique de l'Opéra House de Mascate à Oman, qui joua un répertoire arabe oriental avec l'interprète Jahida Wehbé, en février 2018 obtint un tel succès que le maestro renouvela l'expérience en septembre 2018 !

Son leitmotiv : faire ses preuves pour susciter l'intérêt

Fort de cette rigueur, le travail d'André Hajj intéresse. Le Ministère de la Culture au Liban parraine ses activités et ses concerts avec enthousiasme. Raymond Araygi, Ministre de la Culture en 2015, invite l'orchestre à l'accompagner en voyage officiel au Qatar, lors du 25ème Salon International du Livre de Doha. Dr. Ghattas Khoury, son successeur, sollicite l'orchestre pour qu'il représente le Liban lors de l'inauguration de la semaine culturelle libanaise au Koweït, en 2018.

Intégrer la programmation des grands festivals libanais

Les membres de l'orchestre avaient pour habitude de s'éparpiller dès le mois de juin, au grand désarroi d'André Hajj. L'absence d'actualité estivale dans les programmations pourtant nombreuses au Liban s'expliquait par la crainte que les concerts gratuits de l'orchestre en hiver à Beyrouth ne découragent le public d'assister à de nouvelles performances en été. A force de travail, le maestro démontre le talent de l'orchestre, les festivals réalisent l'intérêt du public et l'économie qui serait faite en privilégiant cette formation, plutôt que d'inviter un orchestre étranger.
En 2017, au festival international de Zouk Mikaël, le violoniste Jihad Akl et l'orchestre se produisent et rencontrent un franc succès. En 2018, André Hajj est directeur artistique du projet « Baalbeck se souvient d'Oum Kalthoum », soirée inaugurale de la saison du FIB. L'orchestre libanais de musique arabo-orientale, entièrement mobilisé pour ce spectacle, est rejoint par une partie de l'orchestre philarmonique libanais.

L'évolution de la musique classique arabe

André Hajj ose un pari audacieux : les création et arrangements de pièces musicales arabes et orientales au Liban, en Egypte et en Syrie mettront ces trois pays en compétition artistique. Cette émulation provoquera dans le public le désir d'intégrer durablement une audience musicale spécifique à ces formations locales et régionales.

Photo: Lara Nohra

Les inclassables compositions de

ZIAD EL AHMADIEH

L'art de l'exécution spontanée

Chanteur, compositeur, improvisateur et interprète d'oud, la passion que nourrit Ziad El Ahmadie pour la musique n'est pas récente.

Belgique: Photo: Peter. Artistes de gauche à droite: Samer Saghir (Drums), Miles Jay (Bass), Ziad El Ahmadie (Oud), Jeremy Chapman (Flûte).

Diplômé en arts de la communication de l'Université libanaise américaine (LAU), il fonde en 1992 le groupe de jazz oriental Chromatique et livre trois albums. Il se produit toute l'année sur la scène du Métro Madina avec « Hishik Bishik » et « Bar Farouk », deux pièces musicales dont il a fait les arrangements. Habitué des grands festivals libanais, notamment avec l'Opéra « Hishik Bishik » à Byblos en 2015 ou « Political Circus » à Beit Eddine en 2017, il signe également des mélodies pour des feuilletons télévisés et enseigne à l'Université Internationale libanaise (LIU). Il performe au Maghreb, en Europe et aux USA. Ziad Ahmadieh touche notre corde sensible par son dévouement à l'oud qu'il pratique en s'adaptant aux caractéristiques de l'instrument avec respect et humilité.

Genève 2017: Photo: Mohammad Najm. Artistes de gauche à droite: Elie Maalouf, Manal Semaan, Nicola Orioli, Ziad El Ahmadie, Frederic Fölmer, Youssef Hbeich

Paris: Elie Maalouf, Ziad El Ahmadie

L'oud un jour, l'oud toujours… Et en toutes circonstances !

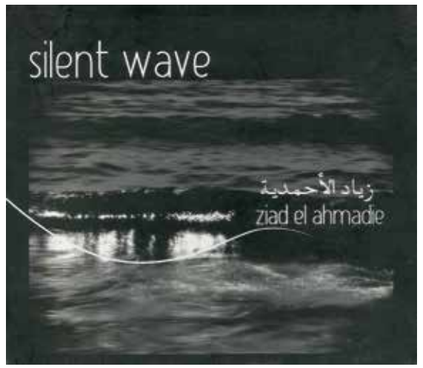
C'est vrai, notamment lorsque j'ai composé des pièces et joué des solos d'oud dans les opéras du compositeur suisse Robert Clerc, en 2007 dans « A l'Ombre du Grand Arbre» à Genève et à Paris, et en 2008 dans «Adon» en Suisse.

Du jazz à la pratique orientale traditionnelle, en passant par la libre improvisation, vous êtes partout sans tambour ni trompette, vos compositions s'inspirent de vos expériences.

Mon bonheur est effectivement le même, que je compose pour le cabaret, l'orchestre philarmonique ou pour ce qu'on appelle en arabe «estrade». Il s'agit de la formation arabe traditionnelle de musique qui comprend l'oud, une kémanche, le nay, le qanun, et des percussions telles que le riq.

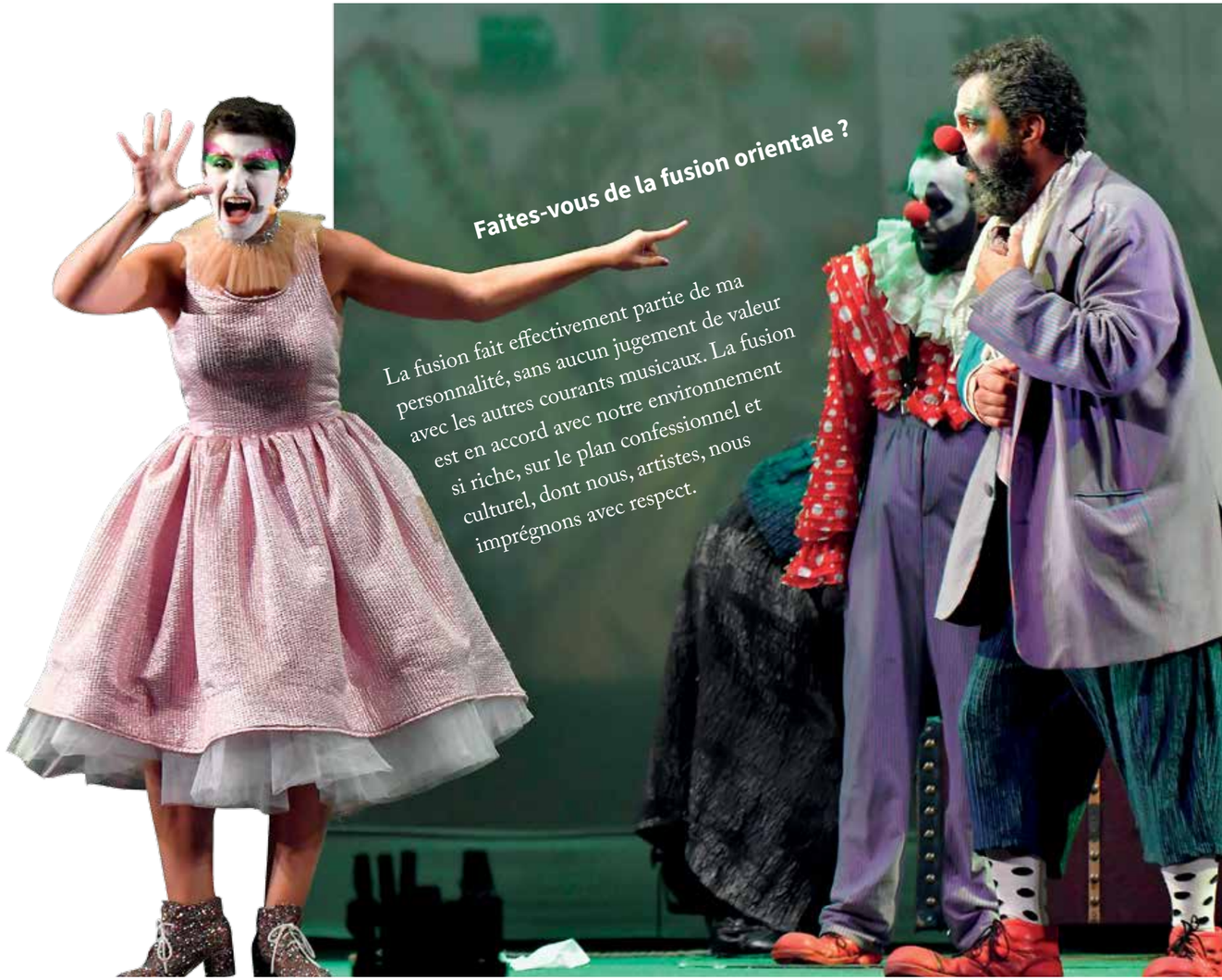
Pourquoi vous êtes-vous concentré sur l'oud ?

Durant ma scolarité au Koweït, les cours de musique étaient imposés par le Ministère de l'Education Nationale. Je jouais de l'accordéon et du mélodica. J'étais donc sensible aux claviers. À 15 ans, j'assiste à un concert de Marcel Khalifé et l'oud me transporte ! Etudiant au Liban en arts de la communication, j'ai pratiqué tous les aspects de notre profession, abordant la scène artistique et ses problématiques. L'oud ne m'a jamais quitté. Entre la connaissance académique des arts et la liberté de la composition nourrie du vécu, j'ai créé un équilibre fécondant mon imaginaire. L'expérimentation sans base ne fonctionne pas. La technique innovante doit respecter l'harmonie.



L'oud, une mode ?

Sans doute dans la musique pop avec Sting, Cheb Khaled ou Paco de Lucia qui démocratisent notre instrument. Les vrais oudistes sont toutefois puristes. En Europe, la fusion est pratiquée puisque le continent a déjà tout essayé. Cette nouvelle pratique inclut l'oud. Il peut tout jouer mais il ne doit pas perdre son identité pour autant. Je privilégie donc le dialogue plutôt qu'une certaine uniformisation. Conservons la spécificité de l'instrument. Son histoire, sa sonorité, son volume limité doivent être pris en considération lorsqu'un musicien compose pour l'oud. L'idée est de servir un patrimoine.



Faites-vous de la fusion orientale ?

La fusion fait effectivement partie de ma personnalité, sans aucun jugement de valeur avec les autres courants musicaux. La fusion est en accord avec notre environnement si riche, sur le plan confessionnel et culturel, dont nous, artistes, nous imprégnons avec respect.

Political Circus. Photo Lara Nohra. Artistes de gauche à droite: Imad Hashisho, Yasmina Fayed, Ahmad Al Khatib, Ziad El Ahmadie

Bar Farouk. Photo: Lara Nohra. Artistes de gauche a droite: Chantal Bitar, Yasmina Fayed, Ziad El Ahmadie.

Qu'en est-il des «taqasims» (ou improvisations)?

Il s'agit d'un mode de composition à part entière dont la particularité est la spontanéité de la création. C'est la base du *jazz*, elle existe aussi dans la musique savante occidentale sous forme de cadence, représentant la marge laissée par le compositeur à l'interprète dans un concerto. Notre musique modale privilégie ces gammes musicales, intrinsèquement liées à ce mode. De sa compréhension profonde de notre culture, de notre histoire, mais aussi de sa maîtrise technique de l'instrument, dépend la qualité de la performance de l'interprète réalisant cette nature particulière d'improvisations capable de toucher son public par un langage initiatique qui transcende nos différences.

Revenons sur l'orchestration pour grand ensemble.

La formation philarmonique reste la meilleure formation de la civilisation occidentale. Elle est capable d'exprimer toutes les pensées du compositeur. Elle est ouverte à toutes les cultures et à tous les instruments. Son équivalent oriental est très riche. Mais écrire pour un seul instrument est tout aussi satisfaisant, c'est une philosophie de vie.

Bar Farouk. Photo: Lara Nohra

Hishik Bishik. Photo Lara Nohra. Ziad El Ahmadie, Bahaa Daou

SABAH

La joie de vivre

En fait, quel âge avait-elle exactement ? Nul ne le sait vraiment et les conjectures vont bon train ! La date officielle de la naissance de Jeannette Feghali est le 10 novembre 1927 à Bdadoun dans la Montagne libanaise à l'Est de Beyrouth.

Dès son plus jeune âge, la petite fille est joyeuse, pétillante, pleine de vie. Elle ne tient pas en place, sa gaité est contagieuse. Toute sa vie durant, Sabah (qui veut dire « le matin ») dégagera un charisme lumineux et, à son décès, le 26 novembre 2014, les Libanais réalisent qu'ils lui devaient leur très rares moments de joie partagée.

Zeina Saleh Kayali

Au début des années 1940, alors qu'elle a à peine 15 ans, Sabah est déjà sur scène, interprétant des airs traditionnels libanais avec le panache qui sera toujours le sien. Sa technique vocale n'est pas impeccable ? Qu'à cela ne tienne ! Sa hardiesse, sa bonne humeur, sa joie de vivre enchantent le public et, bien sûr, les producteurs qui, toute sa carrière durant, s'engraisseront sans scrupules sur son dos.

A partir de la fin des années 1940, des compositeurs la remarquent et commencent à lui écrire des chansons : les frères Rahbani au Liban, mais aussi les Egyptiens Baligh Hamdi et Mohamed Abdel Wahab. Le cinéma n'est pas en reste et, déjà, entre 1944 et 1950, elle tourne 18 films en Egypte, plaque tournante de l'industrie cinématographique arabe. Des productions dont la qualité n'était peut-être pas toujours irréprochable, mais dont le point commun était la fraîcheur de leur jeune interprète. Sa carrière lancée, Sabah, dans les années 1950, est déjà une vedette incontournable du paysage artistique arabe. Elle le restera jusqu'aux années 2000.

Dans les années 1960, l'opérette libanaise, telle qu'inventée au Festival International de Baalbeck par les Frères Rahbani et le Groupe des Cinq (Philémon Wehbé, Toufic El-Bacha et Zaki Nassif), fera la gloire de Sabah. Elle danse, chante et se spécialise dans le mawal (technique qui consiste à tenir très longuement la même note). Sa personnalité légère et piquante se démarque du style solennel et grave de l'autre diva libanaise de la même époque, Feyrouz.

La vie privée de Sabah fut agitée, pour ne pas dire tumultueuse. Au bout de sept mariages, dont la durée moyenne était de cinq ans chacun, l'artiste ne se faisait plus beaucoup d'illusions sur la nature humaine en général et masculine en particulier. Certains de ses conjoints, sous des dehors enamourés, profitèrent froidement de sa célébrité mais surtout de sa légendaire prodigalité.

« L'artiste qui veut se maintenir au sommet ne se repose jamais » avait-elle coutume de dire et, jusqu'aux années 2000, Sabah animera des émissions de télévision et tournera des clips. Sa volonté de rester jeune et fringante à tout prix, était en même temps extrêmement courageuse et un peu pathétique.

Il faut toutefois reconnaître que Sabah n'était pas simplement une Barbie évaporée aux tenues à falbalas et aux boucles blondes tombant en cascade sur ses épaules. Elle était bien plus que cela et, dans une société archaïque et machiste, elle a courageusement

incarné un personnage de femme libre et indépendante, ne craignant ni les opinions venimeuses ni les jalousies qu'elle n'a pas manqué de susciter tout au long de son parcours.

Les 3000 chansons de Sabah, sa centaine de films et son sourire éclatant font désormais partie intégrante du patrimoine musical libanais.

Le fabuleux destin de la diva

FEYROUZ

Le féroce magazine économique américain Forbes, qui distribue les bons et les mauvais points à travers la planète, a décrété que Feyrouz était la plus grande star arabe de tous les temps. Nous voilà rassurés, bien sûr, mais au Liban, nous le savions déjà.

Zeina Saleh Kayali

Comment la jeune choriste à Radio Liban, silencieuse et un peu gauche, est-elle devenue ce monument incontournable, cette icône, cette diva qui porte si haut les couleurs de notre cher pays dans le monde entier ?

Nouhad Haddad n'a pas quinze ans quand, à la fin des années 1940, sa voix chaude et veloutée tranche déjà sur celles de ses voisines de pupitre. Halim El-Roumi, qui est directeur des programmes musicaux de la radio libanaise, l'entend, l'extrait immédiatement du chœur et la surnomme Feyrouz (turquoise). Il commence par lui faire interpréter ses propres chansons, puis la présente à deux jeunes compositeurs qui travaillent avec lui, Assi et Mansour Rahbani. Cette rencontre historique va jeter les bases d'une carrière fulgurante, d'une vie conjugale quelque peu bancale, mais aussi et surtout d'un extraordinaire renouveau de la musique libanaise.

En 1957, la Première dame libanaise Zalfa Chamoun, mélomane avertie, convoque les deux frères Rahbani à la Présidence de la République. Que leur veut-elle ? C'est très simple : le Festival International de Baalbeck vient de voir le jour et sa première édition a été entièrement consacrée à la musique occidentale. Cela lui a été reproché par voie de presse, elle souhaite donc introduire une note libanaise dans les festivités musicales qui se déroulent dans les temples romains millénaires. Pourraient-ils, eux dont elle apprécie les chansons à la radio, composer une comédie musicale autour du thème d'une noce typique au village ?

Ici encore, la rencontre s'avère fondatrice. Car cette première commande du Festival, va être le point de départ d'une série d'opérettes libanaises, genre tout à fait nouveau, basé sur l'opérette viennoise adaptée au contexte local, qui fera la fortune et la gloire des Rahbani et de leur égérie, Feyrouz. Celle-ci tient systématiquement le rôle principal de ces productions que le public suit avec enthousiasme, puis avec vénération. En quelques années, le centre de la chanson arabe se déplace du Caire vers Beyrouth. Un nouveau style est né, loin des mélopées languissantes et interminables de la chanson égyptienne qui voit son étoile pâlir.

Le nom de Feyrouz, devenu indissociable de celui des Rahbani, commence à être connu à travers le monde entier. Les tournées s'enchainent : Pays Arabes, Europe, Amérique Latine, Etats-Unis. Feyrouz est une artiste comblée, mais une femme triste car, entre temps, elle est devenue mère de quatre enfants qu'elle a à peine le temps de voir et qui grandissent loin d'elle pendant qu'elle travaille comme une forcenée. Nous sommes au début des années 1970 et, aux enregistrements de disques, au Festival de Baalbeck, aux tournées à l'étranger, viennent s'ajouter les représentations à Beyrouth (au théâtre Picadilly) et les films, car l'industrie cinématographique s'est développée et la plupart des opérettes sont portées à l'écran. Les tourments personnels de Feyrouz-la femme, son sourire si rare et si timide, ajoutent une dimension tragique à la personnalité de Feyrouz-l'artiste.

Puis éclate la guerre du Liban. Assi a de gros ennuis de santé et Ziad, le fils aîné qu'il a eu avec Feyrouz (né en 1956) se positionne comme un compositeur fort doué, fondateur avec quelques autres, d'un genre tout à fait nouveau, le jazz oriental. Le style de Feyrouz change, tout le monde n'adhère pas forcément à ce nouveau langage musical, mais l'aura de la diva est si grande que son public la suit, quoi qu'elle chante.

Au-delà des vicissitudes de la vie, des guerres, des maladies et des drames, dans un pays déchiré et exsangue, Feyrouz, à travers son inépuisable répertoire, incarnera toujours le symbole fort de l'identité nationale. Le symbole d'un Liban apaisé dont les fils et les filles, au-delà de leur affiliations communautaires ou politiques, mettront bas les armes et prendront le temps de se retrouver pour savourer la chaleur d'une voix qui chante les beautés de leur pays.

ASMAHAN
Étoile filante, rebelle et mystérieuse

Conflits familiaux, drames, exils, amours tumultueuses, carrière artistique fulgurante, la brève vie d'Asmahan (1917-1944) a tout d'un roman aux rebondissements multiples, entre thriller noir et feuilleton à l'eau de rose.

Zeina Saleh Kayali

Déjà sa naissance se déroule dans des circonstances rocambolesques. Ses parents, l'Emir Fahd el Atrache, issu d'une éminente famille druze du Djebel et sa mère Alya Mounzer, originaire de la ville d'Aley, fuient Mersine, en Turquie, pour se rendre à Beyrouth à bord d'un navire nommé « Le Nil ». C'est là, par une nuit de grande tempête, que naît la petite Amal. L'enfant est déjà absolument ravissante, mais son destin sera aussi orageux et sombre que la nuit qui l'a vu naître.
La famille s'installe dans un premier temps au Liban puis déménage au Djebel druze en Syrie, berceau du clan Atrache. La petite Amal a deux frères ainés, Fouad et Farid. L'un sera une entrave à sa carrière et l'autre un précieux allié. En 1924, son père meurt prématurément et sa mère décide d'emmener ses trois enfants en Egypte, qui est alors le phare culturel et social de la région toute entière. Alya est elle-même musicienne et donne des cours de musique aux enfants des familles huppées du Caire. Elle accepte de se produire comme chanteuse dans les soirées mondaines et son domicile devient un lieu de rencontres intellectuelles et artistiques. C'est dans cette atmosphère, propice à l'épanouissement musical, qu'Amal et Farid développent leurs dons. Fouad, l'aîné, n'apprécie pas du tout et reste absolument imperméable à cette joyeuse agitation artistique.
Dès l'âge de 15 ans, Amal, à qui le compositeur Daoud Hosni a trouvé le nom de scène d'Asmahan (la sublime en persan), commence à se produire avec des chansons originales spécialement composées pour elle par des sommités de l'époque, tels Riad Al Kasbadjy ou Mohammad Al Qasabji. La jeune fille est à l'orée d'une belle carrière mais Fouad, ombrageux et archaïque, ne l'entend pas de cette oreille. Il ne trouve en revanche rien à redire au fait que leur frère, Farid El-Atrache, devienne lui-même une vedette incontournable de la scène musicale égyptienne.

En 1933, Fouad précipite Asmahan dans un mariage forcé avec un cousin qui l'emmène vivre à Damas, lui offrant le sinistre destin de la maîtresse de maison bourgeoise qu'elle n'est pas. Cette « prison » conjugale est égayée par la naissance, le 14 juillet 1937, d'une petite fille, Camélia, et par la radio qu'Asmahan écoute sans cesse et qui retransmet les chansons d'Oum Kalthoum, alors au faîte de sa gloire.

Mais l'on n'emprisonne pas Asmahan la rebelle et, au bout de quelques années dans sa cage dorée, l'oiseau s'envole et repart pour le Caire où la vie musicale est de plus en plus bouillonnante. A sa grande tristesse, Asmahan doit laisser Camélia derrière elle, car son mari refuse de laisser partir l'enfant.

Très vite, la jeune femme devient une célébrité. Sa voix si mélancolique, sa beauté, sa jeunesse, sa réputation quelque peu sulfureuse, font d'elle une troublante héroïne romantique qui frappe les esprits et touche les cœurs. Les succès s'enchaînent, Ya Touyour, Min Houbbak, Layali el Ounsi fi Vienna, concerts, comédies musicales, enregistrements, Asmahan est la reine du Caire.

Hélas, la médaille a un revers et Asmahan est férocement jalousée. Elle est en outre régulièrement menacée d'expulsion pour de sombres raisons administratives qu'elle essaie de contourner en multipliant les mariages. Quel rôle Asmahan a-t-elle joué pendant la deuxième guerre mondiale ? A-t-elle été une espionne à la solde des Anglais qui, voulant se débarrasser d'elle, ont orchestré l'accident de voiture dans lequel elle a péri ? Une voyante lui avait prédit : « Vous naîtrez sur l'eau et mourrez dans l'eau ». Prophétie réalisée. Rien ne sera jamais formellement prouvé, mais les faits demeurent : son chauffeur habituel est, ce jour-là, 14 juillet 1944, mystérieusement remplacé et les freins de la voiture lâchent. Asmahan meurt noyée dans le Nil. Sa fille Camélia apprend la mort de sa mère le jour de ses 7 ans. Asmahan emportera son mystère avec elle pour l'éternité.

(Remerciements à Yasmina Joumblatt, arrière-petite fille d'Asmahan et source principale de cet article)

MAJIDA EL-ROUMI
La petite fiancée du Liban

Ce n'est pas par hasard que Majida El-Roumi est devenue la grande interprète que l'on connaît.

Celle qui, par ses chansons, incarne l'amour et la fierté de la patrie, est la fille d'un immense compositeur libanais. En effet, son père Halim el Roumi (1919-1983), est tout simplement celui qui a découvert Feyrouz, à la fin des années 1940, à la radio libanaise dont il était directeur de la programmation. C'est dire qu'il s'y entendait en divas…

Zeina Saleh Kayali

Majida est née à Kfarchima à côté de Beyrouth, le 13 décembre 1956. L'enfant grandit dans une atmosphère propice à l'épanouissement musical. La maison de ses parents est une forme d'annexe des studios de la radio libanaise : artistes et intellectuels s'y retrouvent régulièrement pour tester leurs dernières créations et refaire le monde. Philemon Wehbé et Melhem Barakat sont des habitués. La petite Majida, évolue avec aisance dans cette atmosphère et chante déjà les grands standards de la chanson arabe comme Asmahan ou Layla Mourad. Elle est également très influencée, dès son plus jeune âge, par Feyrouz et Wadih El-Safi.

En 1974, alors qu'elle n'a pas 18 ans, contre la volonté de son père qui ne souhaite pas la voir embrasser la carrière artistique, Majida s'inscrit au concours télévisé de Studio El Fan, découvreur de jeune talents libanais. Sa performance dans une série de chansons d'Asmahan est si brillante qu'elle remporte le premier prix à l'unanimité du jury. Halim El-Roumi doit se rendre à l'évidence : sa fille est une star en herbe. Il accepte alors qu'elle continue à chanter, à condition de poursuivre son cursus académique. Ce qui fut fait car Majida est titulaire d'un diplôme de littérature arabe, ceci expliquant peut-être sa volonté de chanter les grands textes des poètes libanais pour leur offrir une meilleure visibilité.

La sortie de premier disque, Aam behlamak Loubnane (je rêve de toi, Liban), coïncide avec les premiers mois de la guerre civile libanaise, en 1975. Le succès est immédiat. Le public adhère sans retenue. Une étoile est née. Les engagements s'enchaînent, albums, concerts au Liban et à l'étranger, Majida est couverte d'honneurs, de gloire et de récompenses. 1991 est une date charnière dans sa carrière car la chanson Kalimat, sur un texte de Nizar Kabbani, la propulse en première ligne des ventes de disques.

Les chansons de Majida El Roumi parlent de paix, de joie, d'amour et le Liban y a toujours la part belle. Il serait fastidieux de les énumérer, ainsi que toutes les occasions données à son talent de briller. Citons quand même le moment mythique de l'ouverture des jeux de la francophonie à Beyrouth en 2009 et son inoubliable duo avec le chanteur sénégalais Youssou N'dour, Nous sommes les amis du monde.

Entre tarab et lyrisme, avec toujours le souci d'un texte de qualité et d'une orchestration soignée, le style de Majida El Roumi est éclectique et ouvert sur plusieurs cultures, mêlant harmonieusement différents genres musicaux.

En hommage à son engagement en faveur de la paix et en remerciement de son patriotisme, Majida El Roumi est nommée, en 2001, ambassadrice d'honneur de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) en faveur de la lutte contre la famine dans le monde arabe.

Chanteuse de grand talent, personne humaine attachante et tendre, à l'écoute des malheurs du monde, Majida El Roumi est l'une des dernières grandes divas libanaises : sa carrière, loin d'être terminée, a certainement encore de beaux jours devant elle.

Le dialogue des cultures

TANIA KASSIS

La chanteuse Tania Kassis se fait connaître au Liban et à l'étranger à travers son combat en faveur du dialogue des cultures et des religions.

Titulaire de la médaille du mérite Libanais et diplômée du Conservatoire de Paris, elle conquiert rapidement, par de nombreux concerts dans des salles prestigieuses à travers le monde, un public toujours plus nombreux. Elle se produit en France, au Canada, au Brésil, en Argentine, aux Etats-Unis, en Corée du Sud et, bien sûr, dans son pays natal, le Liban.

Zeina Saleh Kayali

Après un concert au Palais de l'Unesco à Paris, entièrement consacré à l'œuvre de Gibran Khalil Gibran, qui remporte un vif succès auprès de la communauté libanaise de Paris et des ambassadeurs accrédités auprès de l'Unesco, Tania Kassis se distingue grâce à un disque qui fait le tour du monde et la consacre comme la voix du dialogue islamo-chrétien. Ave Islamo-Chrétien émeut même le pape Benoit XVI qui en demande une copie au premier ministre Saad Hariri. La chanteuse y interprète un Ave Maria, «mixé» avec un Adhan (appel à la prière) chanté par Mahmoud Massaad et arrangé par Michel Fadel.

Lors des jeux de la Francophonie qui se déroulent à Beyrouth en 2009, Tania Kassis est la star de la soirée d'ouverture en présence d'un grand nombre de personnalités dont le Président de la République Libanaise Michel Sleimane, le premier ministre français François Fillon, le Secrétaire général de l'Organisation internationale de la Francophonie Abdou Diouf, le Prince Albert de Monaco, pour ne citer qu'eux…

Le répertoire de Tania Kassis est éclectique car il passe du monde lyrico-oriental, au jazz puis à la bossa nova et, lors de son concert au Beirut Music and Art Festival en 2011, elle est accompagnée par une troupe de danseurs latino-américains qui enchante le public libanais.

A l'invitation des autorités de la Corée du Sud, Tania Kassis se rend en voyage officiel à Séoul et y rencontre un grand nombre de personnalités politiques et militaires. Elle interprète, en ouverture d'un grand match de baseball, l'hymne national coréen : cet événement est retransmis par toutes les télévisions nationales, ce qui lui donne une grande notoriété à travers tout le pays. A la suite de ce voyage, Tania Kassis est nommée ambassadrice honoraire du contingent Sud-Coréen des Forces Intérim des Nations-Unies au Liban (FINUL) et, dans la foulée, elle enregistre deux disques : l'Ave Islamo-Chrétien et Oriental Colours qui comprend des chansons composées par Elias Rahbani, Michel Fadel, Jad Mhanna, Said Mourad… Parmi les titres principaux de cet enregistrement : L'amour est un tango, Ounchouda Bayrouth (hymne à Beyrouth), Trabak ya Lebnan, et Jérusalem écrite et composée par la chanteuse elle-même.

Tania Kassis est par la suite, nommée marraine de la Rose de Beyrouth, fleur cultivée en hommage à la résilience de la ville. En 2017 elle la première chanteuse libanaise à se produire devant le couple présidentiel américain lors d'un dîner offert par l'ambassadeur du Koweit aux Etats-Unis, au profit de la fondation Koweit-Amérique. Elle y a interprété une sélection de chansons et y a lancé, pour la première fois, Land for All dont un exemplaire a été offert à tous les invités présents. La presse raconte qu'à la fin de la performance, le président Trump s'est levé et que la première dame l'a gratifiée d'un baiser en la félicitant.

FARID
EL ATRACHE
Le chanteur triste

Voix caressante, œil de velours, physique de jeune premier, qui ne se souvient pas de Farid El Atrache et de ses chansons mélancoliques ? Mais au-delà du simple «crooner» (On n'utilisait pas encore cette expression à l'époque !), Farid El Atrache était un immense musicien, virtuose du oud et compositeur, ayant reçu une formation classique extrêmement soignée.

Zeina Saleh Kayali

Son enfance est agitée car, très jeune, il est déjà balloté de par les différents déplacements de ses parents. Il naît en 1915 sous l'empire ottoman, dans le Djebel druze, de père syrien et de mère libanaise. Dès 1917, ses parents, qui luttent contre la présence française au Levant, sont contraints de s'enfuir en Turquie puis ils reviennent au Liban et au Djebel. Mais en 1924, le père de Farid décède et sa mère décide d'emmener ses trois enfants, Fouad, Farid et Amal (qui deviendra Asmahan) en Egypte qui est, à l'époque, le haut lieu artistique et intellectuel de la région. C'est là que Farid recevra son éducation musicale, au Conservatoire du Caire où il est l'élève du célèbre Riad Al Sunbaty, et fera ses premiers pas de chanteur dans un chœur. Sa mère est une excellente musicienne, elle se produit dans les soirées privées des riches familles égyptiennes et surveille de près les progrès musicaux de Farid.

Dès le début des années 1930, Farid El Atrache est invité à chanter à la radio égyptienne où sa voix grave et mélancolique plait beaucoup au grand public. Il enregistre plusieurs chansons, mais la gloire lui vient grâce au cinéma, en 1941 avec le film Intisar el Chabab (La Victoire de la Jeunesse), dont il signe la bande originale. Il entre alors dans une phase de vie très écervelée : cabarets, nuits blanches, dettes de jeu… Ce qui conduit sa mère (jusqu'ici son mentor) à rompre toute relation avec lui. Il trouvera le réconfort dans les bras (charnus) de la danseuse Samia Gamal et, de 1947 à 1952, le couple vivra une grande passion incarnée à l'écran par une série de films à succès. Ils constitueront un couple mythique de l'Egypte de ces années-là. Entre temps, sa carrière musicale se développe et il compose des chansons pour les stars de l'époque, Sabah, Wadih El Safi, Shadia et bien d'autres, tout en continuant à tenir le rôle du chanteur triste et esseulé dans sa très nombreuse filmographie.

Après la fin de sa liaison avec Samia Gamal, Farid El Atrache enchaînera les amourettes, se faisant une solide réputation de bourreau des cœurs, et n'hésitant pas à déclarer sa flamme brûlante à la reine Nariman d'Egypte elle-même ! Celle-ci, après son divorce d'avec le roi qui, entre temps, a été destitué et exilé, retournera en Egypte pour vivre pleinement sa grande histoire d'amour avec le chanteur. La famille de la reine ne l'entend pas de cette oreille et l'oblige à rompre, ce qui précipitera Farid El Atrache dans une dépression qui ne le quittera jamais vraiment. Son état de santé s'aggravera au fil des années, et il finira par mourir, ruiné et déchu, à Beyrouth en 1974. Il n'a que 59 ans, mais ressemble à un vieillard.

Farid El Atrache a durablement et profondément marqué le paysage artistique arabe pendant 40 ans. De 1930 à 1970, il a enregistré plus de 350 chansons, tourné une trentaine de films, écrit pour d'autres, composé des bandes originales pour le cinéma égyptien qui vivait son âge d'or. Il est toujours resté fidèle à une certaine éthique et à une haute exigence artistique. Lors de ses concerts, Farid El Atrache démontrait sa virtuosité instrumentale en s'accompagnant au oud, mais aussi vocale en excellant dans le genre du « mawal » (improvisation vocale), parfois jusqu'à 15 minutes d'affilée.

Les chansons de Farid El Atrache sont toujours écoutées et appréciées à travers tout le monde arabe. Celui qui ne voulait pas se marier, car « le mariage tue l'art », a réussi à imprimer une trace immuable dans l'inconscient collectif.

NASRI CHAMSEDDINE

La joie de chanter

Quel est le point commun entre Molière et Nasri Chamseddine ? Rien en apparence : mais si, finalement, puisque tous deux sont morts sur scène, en plein milieu d'une représentation, alors qu'ils faisaient leur métier d'artiste.

Au Liban, tous ceux qui ont assisté aux opérettes de frères Rahbani au moment de la glorieuse époque du Festival International de Baalbeck se souviennent de la joyeuse présence de Nasri Chamseddine, de son tarbouche, de sa moustache relevée sur les côtés et surtout de sa voix claire et puissante.

Zeina Saleh Kayali

Ce fils du Sud est né dans le village de Joun (Chouf) en 1927, son nom est Nasreddine Moustapha Chamseddine. Dès sa plus tendre enfance, sa maman remarque qu'il adore écouter des chansons à la radio, et qu'il les retient et les restitue d'une voix déjà juste et bien placée. Elle lui offre alors un oud et l'enfant se forme en autodidacte. A l'école élémentaire, il organise des petites représentations où il chante devant ses camarades de classe. Après la fin de ses études dans la ville de Saïda, le jeune Nasri décide de se consacrer à l'enseignement de la littérature arabe. Mais voilà qu'au lieu d'apprendre des textes littéraires à ses élèves, il les chante en s'accompagnant de son oud. Nous sommes dans les années 1940 et cela n'est pas du tout du goût du directeur de l'école de Sour où il officie. Il est alors sommé de choisir entre l'enseignement et la musique. Le choix se fait très rapidement : il donne sa démission. Ceci va décider de la suite de sa vie.

Nasri part pour Beyrouth où il vivote de ses chansons. Au gré de sa vie itinérante d'artiste, il rencontre des producteurs de films qui lui proposent de partir pour l'Egypte. Nous sommes en 1950, en plein âge d'or du cinéma égyptien. Mais le succès n'est pas encore au rendez-vous et, au bout de trois ans passés entre Le Caire et Alexandrie, de petits rôles en chansonnettes sans intérêt, il décide de revenir dans son pays d'origine. Nasri, désenchanté, a renoncé à vivre de son art et se trouve un emploi dans une société de télécommunications.

Un jour, Nasri Chamseddine tombe sur une annonce demandant des choristes pour la radio. Il décide de présenter sa candidature. Le jury est composé des deux frères Assi et Mansour Rahbani, d'Abdel Ghani Chaaban et de Halim El Roumi. Autant dire la fine fleur de ce qui va devenir le patrimoine musical

libanais. Les Rahbani sont emballés par la voix et la présence de Nasri. Ils décident de l'engager aussitôt et lui confient des petits rôles chantés dans leurs opérettes encore balbutiantes. Commence alors la carrière de celui qui va devenir le partenaire privilégié de Feyrouz et qui se tiendra sans relâche, fidèlement et loyalement à ses côtés, de 1957 à 1978. Les rôles s'enchaînent : Safar barlek, le vendeur de bagues, la fille du gardien, pour ne citer que ceux-là et pour finir, Petra au théâtre Picadilly.

Nasri Chamseddine mène également, en parallèle, une carrière de chanteur et de compositeur, enchaînant les concerts, les enregistrements et les tournées internationales: Afrique, Australie, Brésil (sa destination préférée) entre autres.

En mars 1983, il ressent un malaise d'origine cardiaque. Il doit donner un concert à Damas et, contre l'ordre de son médecin, décide de le maintenir quand même. Cela lui sera fatal, car il s'écroulera terrassé en pleine représentation.

A son vieux compagnon de route disparu, Feyrouz écrit: « Je suis triste de ton départ, Nasri. Tu méritais de vivre encore, de chanter encore, de briller sous les feux de la rampe. Tu as apporté quelque chose de précieux à mon art par ta présence. Et mon art perd quelque chose de précieux par ton absence ».

WADIH EL SAFI

L'homme à la voix claire et au cœur pur

Ce jeune homme d'à peine 16 ans qui s'appelle encore Wadih Francis et qui se présente au Conservatoire national de Beyrouth pour apprendre le chant a déjà une superbe voix de baryton naturellement placée !

Il est né le 1er novembre 1921 à Niha, ville située dans le Chouf, et il ne sait sans doute pas qu'il est à la veille d'une carrière précoce et fulgurante, lui que l'on va doter du surnom de « La voix du Liban ». A l'âge de 17 ans, il gagne un concours de chant organisé par la radio libanaise, qui lui apporte une immense notoriété nationale. Presque aussitôt, il commence à se produire à travers tout le pays et remporte très rapidement un immense succès.

Zeina Saleh Kayali

En 1947, Wadih El Safi, comme bon nombre de ses compatriotes avant lui, quitte son pays pour le Brésil où il séjournera 3 ans. Il en reviendra avec la nationalité brésilienne et la volonté très claire de se consacrer à la composition, en plus d'être chanteur. Car entre-temps, sa carrière d'interprète s'est beaucoup développée et l'emmène dans le monde entier à travers des tournées internationales. Il chante dans plusieurs langues, arabe, français, portugais et même syriaque ! Nous sommes au milieu des années 1950 et le Liban entre de plain-pied dans l'âge d'or de sa chanson. Le groupe des 5 brille par sa créativité, le Festival de Baalbeck se fait le commanditaire d'œuvres libanaises et Feyrouz et Sabah commencent leur ascension pour devenir les stars que l'on connaît, dans deux genres totalement différents mais absolument complémentaires. Beyrouth est en train de supplanter le Caire comme capitale régionale de la chanson et même de la musique savante.

Wadih El Safi qui a l'avantage d'être interprète et compositeur est au cœur de cette activité musicale débordante. Il chante, compose, se produit sur scène, enregistre. Il est de toutes les fêtes, de tous les concerts. Il met au point la technique du mawawil (improvisation vocale) dans laquelle il excelle. Il se distingue également dans un genre très spécifiquement libanais, le zajal, qui consiste en une joute oratoire rimée et improvisée. L'homme a décidément tous les talents.

Le catalogue de Wadih El Safi compte plus de 3000 chansons, dans des genres divers : chansons d'amour, patriotiques, folkloriques, traditionnelles… dont certaines sont des mises en musique de grands textes poétiques libanais.

Ce que l'on sait moins de Wadih El Safi, c'est qu'à partir des années 1990, il commence à s'intéresser à la composition d'un genre nouveau par rapport à ce qui a précédé : la musique liturgique. Il compose notamment deux pièces essentielles du patrimoine musical sacré : Cantiques de l'Orient (1996) et Psaumes pour le troisième millénaire (2002). Cela lui vaudra de devenir Docteur Honoris Causa de l'Université Saint Esprit de Kaslik.

Le 11 octobre 2013, alors qu'il a 92 ans mais qu'il est en relative bonne forme, Wadih El Safi, qui se trouve chez son fils dans le village de Mansourié dans le Metn, se sent soudain fatigué. Immédiatement transporté à l'hôpital, il décède rapidement. Le Liban pleure amèrement cette voix puissante qui s'est tue et la presse couvre abondamment ses obsèques qui sont suivies par des milliers de personnes.

En novembre 2013, la municipalité de Dekouané décide de donner à l'avenue qui va du rond-point de Mkalles à au rond-point de Dekouané, le nom d'Avenue du Docteur Wadih El Safi.

Bel hommage à un grand artiste qui, au-delà de porter haut les couleurs du Liban par sa voix et sa musique, était plein de compassion pour les personnes défavorisées et les aidait en silence et en toute discrétion.

JOSEPH SAKR

Incarnation de la nouvelle chanson libanaise des années 1970

Les noms de Joseph Sakr et Ziad Rahbani sont indissociables à jamais car le premier fut pendant de longues années la source d'inspiration toujours renouvelée et de créativité du second. Ziad avait trouvé dans la voix chaude et vibrante de Joseph et dans sa personnalité, l'exacte incarnation de ce qu'il voulait délivrer comme message.

Zeina Saleh Kayali

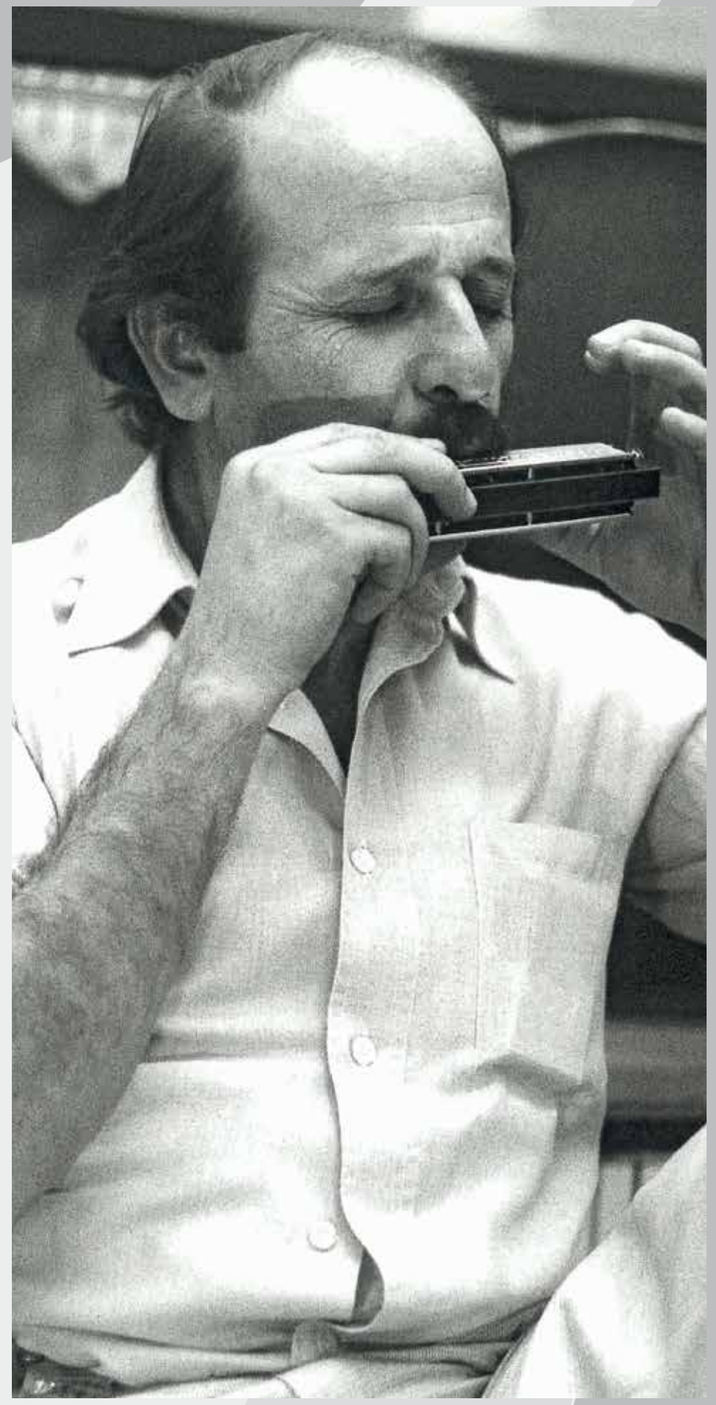
Mais reprenons les choses à leur début. Né en 1942 à Qartaba dans le Mont-Liban, Joseph Sakr rencontre, alors qu'il est professeur de français et qu'il a à peine une vingtaine d'années, les mythiques frères Assi et Mansour Rahbani. Au début des années 1960, il intègre leur troupe Al Ferqa al Chaabiya al Loubnania (La Troupe Populaire Libanaise) comme choriste de base. Petit à petit, il va faire ses preuves, grimper les échelons et se faire remarquer pour sa voix, son talent d'acteur, mais aussi pour son charmant caractère et sa modestie. Il côtoie Fayrouz de très près et se positionne comme un interlocuteur artistique de haut niveau, notamment dans deux opérettes à grand succès, Lulu et Mays el Rim, où il donne la réplique à la diva. Ziad Rahbani, qui est alors le pianiste attitré de sa mère et l'arrangeur de certaines de ses opérettes, remarque Joseph Sakr et, à partir de 1973, décide qu'il veut collaborer avec cet artiste. C'est le début d'une belle et longue carrière, dans la continuité et le renouveau, sans rupture avec la fidélité au patrimoine « rahbanien ». Les succès théâtraux et musicaux s'enchaînent : AA hadir el bosta, Sahrieh, Nazl El Sourour ; puis suit une incursion réussie dans le monde du cinéma avec Film Amerki Tawil. Joseph Sakr dont le charisme et la voix séduisent de plus en plus, est devenu une star régionale. Il incarne différents personnages avec autant de conviction que de talent. Les auditeurs de tous les pays arabes l'adulent et recherchent ses chansons, ses pièces, ses films.

Pendant la guerre du Liban (1975-1990) les deux compères continuent de plus belle leur collaboration artistique en posant des questions existentielles aux Libanais dans la tourmente avec des œuvres telles que Bennesbeh Labokra Chou ?, ou encore Chi Fechel qui devient l'hymne des désenchantés d'un pays en voie de déliquescence et d'une société en pleine décomposition. Puis la vie et les circonstances séparent les deux compères. Ziad se tourne vers un genre de musique plutôt orienté vers le jazz oriental (genre qu'il a créé de toutes pièces). Joseph part faire un séjour en Jordanie alors que les combats font rage au Liban puis fait face à une longue traversée du désert, durant laquelle il se retranche dans son village natal de Qartaba.

Mais ils sont faits pour s'entendre et pour travailler ensemble. Ils se complètent et s'assemblent si bien ! Ils sont le yin et le yang. En 1995, c'est le grand retour de cette paire géniale, avec l'album Bima Enno. Hélas Joseph Sakr n'aura pas le loisir de savourer son succès. Terrassé, il meurt la nuit du nouvel an 1997, à l'âge de 55 ans. Ce soir-là, c'est également l'anniversaire de naissance de Ziad Rahbani…

Joseph Sakr laisse une épouse, Ghada, et deux jeunes enfants. Mais tout un peuple, toute une région du monde, se sentent orphelins de sa voix et de sa joie de vivre. Ziad Rahbani reconnaît que son art n'est plus le même depuis la mort de son irremplaçable compagnon.

Ziad Rahbani et Joseph Sakr



WADIA SABRA

Précurseur absolu

On aura beau gloser, protester, établir des théories ou dire le contraire, il est un fait certain et incontournable. Le tout premier opéra arabe est libanais, il est l'œuvre de Wadia Sabra, il s'appelle « Les Deux Rois » et date de 1927.

Zeina Saleh Kayali

Mais qui est Wadia Sabra ? Né en 1876 à Ain el Jdidé dans le Chouf, il est le premier libanais à avoir étudié la musique occidentale de façon aussi complète et appprofondie, grâce à une bourse qui lui permet de passer plusieurs années au Conservatoire de Paris. Le grand public le connaît surtout pour l'hymne national et certains pensent que c'est son unique composition ! Or le catalogue de ce musicien d'exception est très riche et ses travaux de musicologue absolument étonnants, ce qui en fait sans conteste le père fondateur de la musique savante libanaise.

Pendant ses études à Paris, le jeune Sabra, pour arrondir ses fins de mois est pianiste accompagnateur de la célèbre classe de chant du baryton Enrico Delle Sedie : cette activité se révèle extrêmement formatrice pour son éducation musicale, notamment pour l'apprentissage du répertoire lyrique baroque, classique et romantique qu'il n'a pas eu l'occasion d'aborder jusqu'ici.

A son retour au Liban, il fonde en 1910 une école de musique, la première de la région, qui deviendra en 1929 le Conservatoire national. Jusqu'à sa mort en 1952, Wadia Sabra dirige le Conservatoire ; il est l'initiateur d'une vie musicale extrêmement intéressante à Beyrouth. C'est dans ce cadre que vont se tenir les créations de ses deux opéras, « Les Deux Rois » et « l'Emigré ».

« Les Deux Rois », opéra en trois actes, est composé sur un livret en langue arabe, œuvre du Chorévêque Maroun Ghosn. L'argument biblique conte la vie et l'accession au trône du roi David, ainsi que son combat face à Saül, monarque coléreux et cruel. Les autres personnages de l'opéra sont Jonathan, fils de Saül, qui se dit « le petit frère de David », le prophète Samuel et la pythonisse d'Endor. L'opéra se termine sur la mort de Saül, transpercé par sa propre épée, et l'accession de David au trône. Outre la partie chantée et orchestrée, l'opéra compte des épisodes dansés en quatre tableaux : Danse de dabké, Danse du mouchoir, Danse du sabre et Danse des lutins. La création de l'opéra « Les Deux Rois » se déroule le 19 février 1928 dans la grande Salle des Fêtes de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth. La mise en scène et les costumes sont assurés par Adèle Sabra, épouse et collaboratrice de Wadia. Les chanteurs sont recrutés parmi les élèves du Conservatoire et de l'Université Saint Joseph. Moussa de Freige et Salim Turquieh tiennent les deux rôles-titres avec beaucoup de brio, d'après les articles de presse qui relaient abondamment l'événement.

« L'Emigré » tient plutôt de l'opéra-comique : il est en langue française sur un livret de Robert Chamboulan, et créé en juin 1931 au Grand Théâtre, en présence de l'épouse du Président de la République, Madame Charles Debbas. L'action se passe à Beyrouth « de nos jours ». Il y est question d'une jeune fille, Laurice, fiancée à un officier français, Pierre. Lors d'une soirée chez un ami, Laurice revoit Georges, libanais de retour des Amériques et ami d'enfance qui essaie de la reconquérir en lui chantant La Chanson du passé. Pierre, grand seigneur, se retire, laissant Laurice et Georges vivre pleinement leur amour. L'œuvre remporte un grand succès comme en attestent les nombreux comptes-rendus des journaux.

Le catalogue de Wadia Sabra compte d'autres œuvres vocales, plutôt oratorios qu'opéras. Citons « Les Bergers de Canaan » (livret en turc) et « La Gloire du Liban ».

Collection du CPML

GEORGES FARAH

Maître du lied libanais

Ce grand musicien est injustement tombé dans l'oubli et son apport essentiel au patrimoine musical libanais n'est pas reconnu à sa juste valeur. Essayons de rétablir un semblant d'équilibre !

Zeina Saleh Kayali
Photos: ©CPML

Né en 1912 à Baalbeck, Georges Farah commence l'apprentissage de la musique à l'âge de 17 ans, contre le gré de ses parents qui n'admettaient pas qu'il veuille en faire son métier. Mais le jeune homme est décidé et cette opposition ne l'arrête pas. Il part pour Beyrouth, s'installe chez l'un de ses frères, médecin, et s'inscrit au Conservatoire où il suivra l'enseignement de Selim Hélou pour l'oud et de Bertrand Robilliard pour les matières théoriques. Très vite la composition l'intéresse et la voix le passionne.

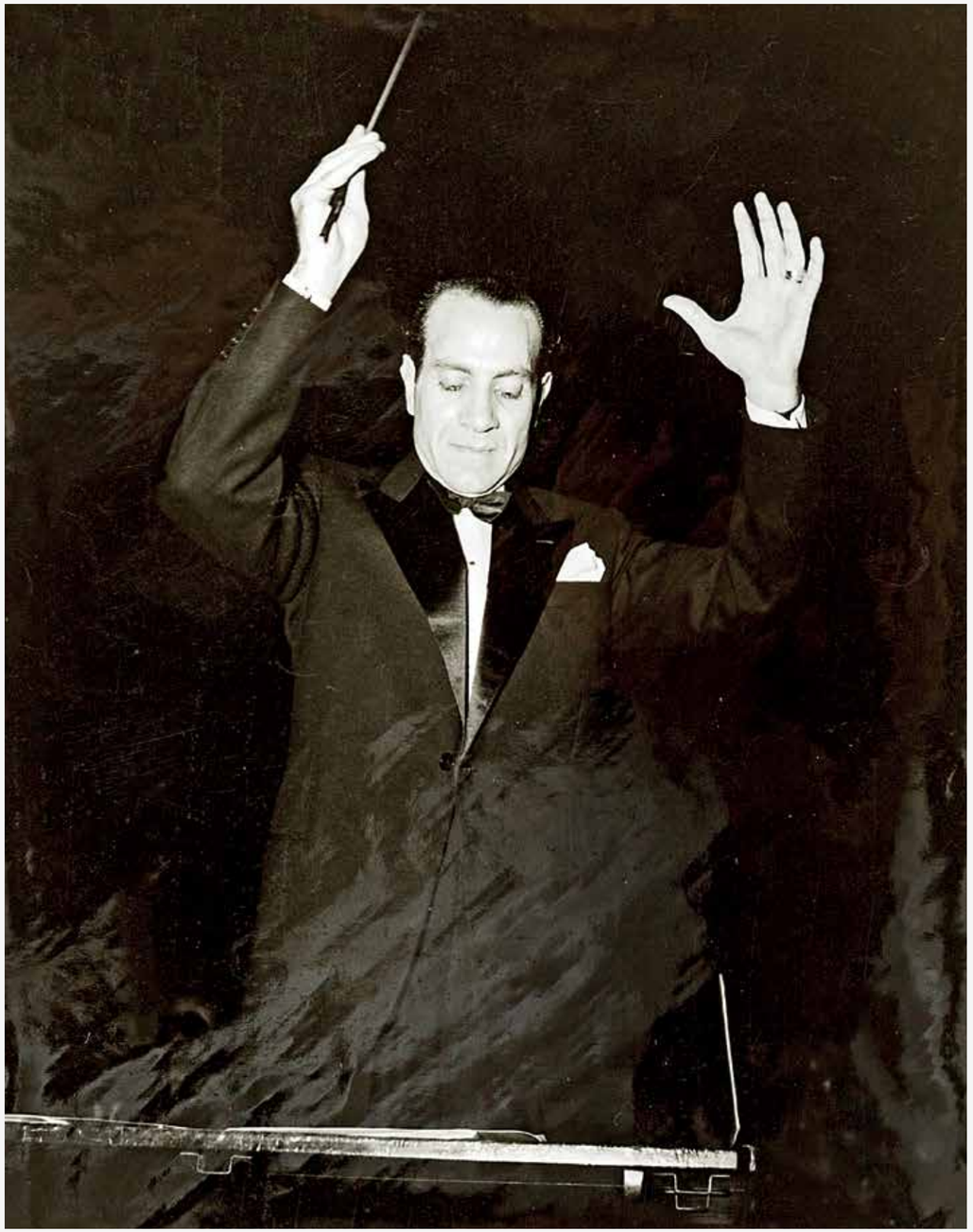
En 1943, il commence une carrière de chef d'orchestre qui le mènera dans des tournées régionales et internationales, y compris aux Amériques et en Afrique.

Au début des années 1950, la majorité des professeurs du Conservatoire national est française ou russe ; on y dispense l'enseignement de la musique occidentale. L'apprentissage de la musique orientale est assez sommaire, pour ne pas dire bancal, pour une raison bien précise : c'est que la musique orientale est de transmis-

sion orale entre le maître et l'élève et ne fait pas l'objet d'une véritable éducation académique. Cet état de chose chagrine beaucoup Georges Farah qui veut donner à la musique orientale un cadre qui lui permette d'évoluer. Il se met à la recherche de manuels d'apprentissage des instruments orientaux. Au Liban, il n'en existe pas. Qu'à cela ne tienne, il part pour l'Egypte, l'Irak et la Syrie. Peine perdue, il ne trouve rien. Ne s'avouant pas vaincu, il décide d'écrire lui-même ces manuels inexistants ! C'est le début d'une épopée musicale qui va le mener à la fondation et la structuration de la section orientale du Conservatoire national, en 1953. Elle compte alors six professeurs, pour la plupart venus d'Egypte ou de Syrie. Aujourd'hui il y en a une centaine, tous Libanais.

Le catalogue de Georges Farah est immense. Il se constitue de pièces pour orchestre ou pour piano. Il a ceci d'intéressant qu'il donne la part belle au chant lyrique, chose assez originale à son époque au Moyen-Orient. Suivant la voie tracée par Wadia Sabra et la développant encore davantage, il s'intéresse aux grands textes littéraires (Gibran, Saïd Akl, Ruchdi Maalouf…) et les met en musique à la façon de la mélodie française ou du Lied allemand, mariant ainsi le chant lyrique avec la langue arabe. Leur interprétation requiert une voix travaillée et une technique vocale à toute épreuve. Il compose ainsi une quinzaine de pièces pour voix et orchestre (ou piano) qui constitue un véritable cycle lyrique. Cela ne l'empêche pas d'être également le compositeur de nombreux chœurs a cappella, d'hymnes patriotiques ou religieux et de chansons populaires ou folkloriques, des chansons pour enfants et des qasaed (textes poétiques s'apparentant à l'épopée et datant de l'époque arabo-andalouses).

La fille de Georges Farah, Najat Nohra, elle-même pianiste et professeur au Conservatoire de Beyrouth, estime à juste titre que son père, décédé en 2001, a joué un rôle fondamental dans l'histoire de la musique au Liban, et plus particulièrement dans l'apport au chant lyrique en langue arabe, un genre qui était encore balbutiant et qu'il a véritablement institutionnalisé. Les archives de Georges Farah sont disponibles au Centre du Patrimoine Musical Libanais (CPML) : il serait intéressant que les chanteurs lyriques, libanais ou arabes, consultent ce fonds inestimable afin de donner vie à une œuvre encore trop souvent ignorée.



TOUFIC EL BACHA

Lyrisme modernité et classicisme

« Il y a du feu dans sa musique » dit de lui son fils, le pianiste Abdel Rahman El Bacha. Cependant rien ne prédisposait Toufic El Bacha à devenir l'immense compositeur qu'il a été, l'un des pères fondateurs de la musique savante libanaise.

Zeina Saleh Kayali
Photos: ©CPML

Certes, sa famille est mélomane, mais la musique ne peut constituer un métier. C'est sans compter avec l'opiniâtreté du jeune homme et l'extraordinaire influence son oncle maternel, Khalil Maknié, peintre et musicien, ami des arts et des lettres, qui tient maison ouverte dans le quartier beyrouthin de Ain Mreissé. Son appartement est le lieu de rencontre de tout ce qui compte d'intellectuels et d'artistes. Nous sommes dans les années 1930 et le jeune Toufic (né le 23 décembre 1924) découvre, fasciné, un monde enchanté.

En 1941, Toufic El Bacha commence un cursus musical à l'Université américaine et approfondit l'étude du violoncelle, instrument qu'il maîtrise rapidement, ainsi que des matières théoriques. Très vite , il se passionne pour la musique arabe dans sa forme classique et se donne comme but d'en explorer les fondements afin de la réhabiliter. En 1950, il fait partie du Groupe des Cinq avec Philémon Wehbé, les frères Rahbani, Zaki Nassif (qui lui ont été présentés par son oncle, ce bon génie musical). Toufic El-Bacha sera pendant de très longues années l'un des orchestrateurs officiels du Festival International de Baalbeck dont il a fait les beaux soirs. Il est vrai qu'il avait étudié à fond l'orchestration dans le traité d'Hector Berlioz qu'il consultait très régulièrement.

Le catalogue de Toufic El Bacha est très riche et sa musique vocale en constitue une grande partie. Il restitue aux Mouachahat leur statut de musique savante, compose de nombreux oratorios, opérettes et cantates. Mais la grande œuvre de sa vie, son testament musical, jamais représenté sur scène ni enregistré, est sans conteste son opéra « Cadmus et Europe » qui date de 2004, soit un an avant sa mort survenue en 2005.

Cet opéra présente une grande originalité. Le livret est l'œuvre du poète Saïd Akl et l'argument conte l'enlèvement d'Europe par Zeus déguisé en taureau, puis l'épopée de son frère Cadmus qui part à sa recherche et diffuse l'alphabet phénicien sur le continent qui portera le nom de sa sœur. L'écriture musicale en est lyrique et savante, tout en restant accessible. Le texte est mis en musique, en récitatifs, chantés dans un style plutôt classique avec parfois des accents plus orientaux. Les portraits musicaux des quatre divinités antiques, Appolon, Orphée, Bacchus et Vénus, sont composés par Abdel Rahman El Bacha et orchestrés par son père Toufic. Outre les personnages principaux, l'opéra requiert également des chœurs et des danseurs, notamment pour les premières scènes où l'on voit Europe s'ébattre joyeusement sur la plage de Tyr avec ses suivantes. Toufic El Bacha utilise le principe du leitmotiv (à la manière des opéras de Richard Wagner) où chaque personnage est identifié d'après un motif musical qui lui est propre. Arias, duos, trios, interludes orchestraux, « Cadmus et Europe » se développe comme une fresque mythologique et musicale qui allie douceur, violence, expressivité, joie ou douleur. Tous les ingrédients d'un grand spectacle lyrique et théâtral y sont contenus.

Musicien universel, créateur de courants musicaux jamais cloisonnés, premier compositeur à avoir osé mélanger les instruments orientaux à l'orchestre occidental, Toufic El-Bacha est, de par sa musique et sa personnalité, l'un des précurseurs du dialogue des cultures. Il avait foi dans une grande musique arabe et a réussi à entremêler harmonieusement des mouvements musicaux qui, à une certaine époque, pouvaient sembler totalement inconciliables.

VILLE DE PARIS

Le Bureau du Conseil Municipal,

en sa séance du 2 mai 1961

a décerné à

Monsieur Toufic El Bacha

LA MÉDAILLE DE BRONZE DE LA VILLE DE PARIS

Paris, le 3 mai 1961

LE PRÉSIDENT, LE SYNDIC,

الجمهورية اللبنانية

وسام الأرز الوطني

إن رئيس الجمهورية اللبنانية

منح بموجب المرسوم رقم ٧٦٢٦ بتاريخ ١٤/١٢/١٩٩٥

الأستاذ توفيق الباشا

وسام الأرز الوطني

رتبة فارس

فيحق له ابتداء من تاريخ ١٤/١٢/١٩٩٥ أن يتقلد هذا الوسام

وأن يتمتع بجميع الحقوق ويلبس التكريم والإشارات العائدة له.

في ١٤/١٢/١٩٩٥

ROMÉO LAHOUD
Roi de la comédie musicale libanaise

Quel riche parcours que celui du compositeur et metteur en scène Romeo Lahoud et quelle famille douée que la sienne, une véritable dynastie artistique et intellectuelle qui se distingue dans différents domaines et fait la fierté du Liban !

Zeina Saleh Kayali

Le jeune Roméo, né en 1931 à Amchit, se voit destiné par ses parents à embrasser une carrière politique. Son père est député de la région de Jbeil et sa mère est passionnée de politique. Mais le jeune homme a des aspirations artistiques et commence des études de peinture avec César Gemayel. Cela ne lui suffit pas et, à l'âge de 21 ans, contre le gré de ses parents, Roméo part pour la France où il est pris d'une frénésie de musées et se jette dans des études d'architecte d'intérieur à l'Ecole des Beaux-Arts. Mais qu'en est-il alors du théâtre ? C'est justement alors qu'il est étudiant à Paris, qu'un ami le présente à son cousin, machiniste aux Folies Bergères. Fasciné par les métiers de la scène, il décide de les étudier plus à fond, s'inscrit à l'école de la Scala de Milan et commence, de théâtre en théâtre, une vie d'artiste, apprenant la mise en scène, la composition et tout ce qui touche au spectacle musical.

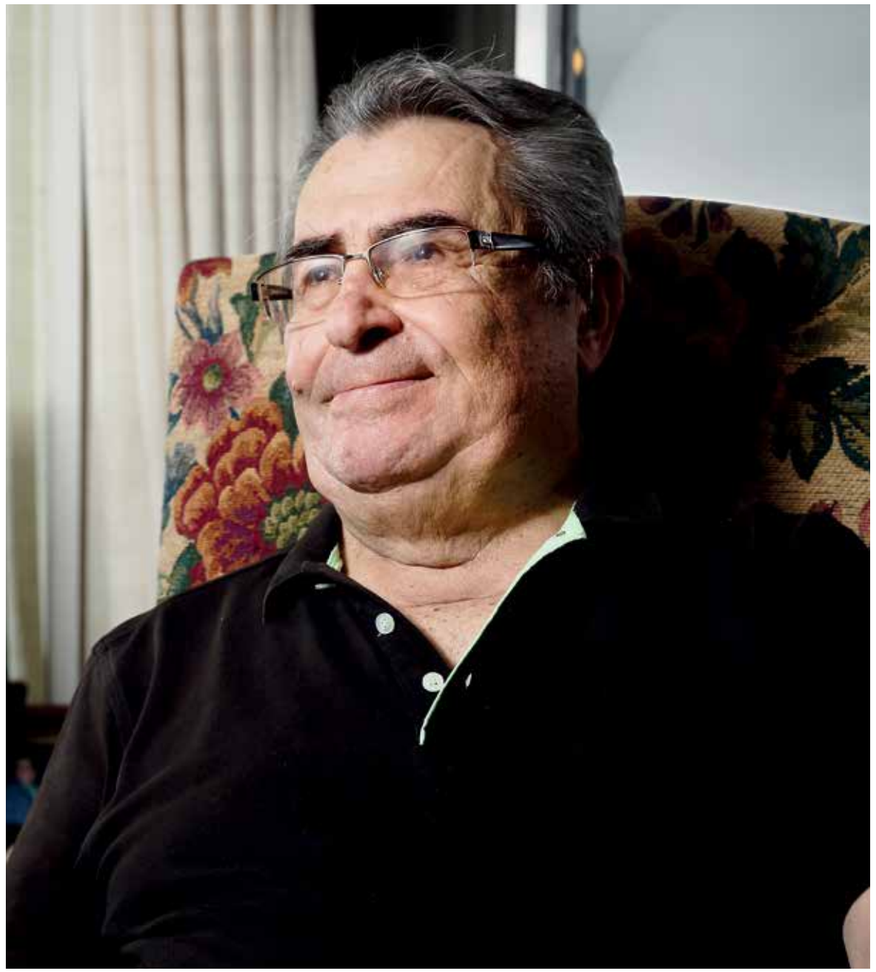
A la fin des années 1950, alors qu'il été cruellement frappé par un double drame, le décès de son épouse Liliane et celui de sa fille Dominique, Roméo Lahoud décide de rentrer s'installer dans son pays natal. Pendant quelques années, il sera un talentueux et inventif agent, invitant au Liban des stars telles que Sacha Distel ou Louis Amstrong.

Mais la mise en scène et la composition le démangent et, en 1963, le Festival International de Baalbeck lui donne l'opportunité qui va changer sa vie : monter un spectacle musical. Pour cela, il réussit un coup de maître : ramener au Liban la chanteuse Sabah qui était installée en Egypte depuis quelques années. Al Challal sera le début d'une éblouissante carrière de plus d'un demi-siècle, composée de dizaines d'opérettes, de plus de cinq cents chansons et de spectacles à travers tout le pays. Certaines de ses productions comme Mawwal tiendront l'affiche pendant des mois d'affilée.

Roméo est un découvreur de talents. C'est lui qui donne leur chance au chorégraphe Abdel Halim Caracalla, au compositeur et chef d'orchestre Walid Gholmié et au chanteur Melhem Barakat, entre autres. Mais l'éclatante étoile qui brillera le plus durablement à son firmament est la chanteuse Salwa Katrib dont il fait une vedette incontournable du paysage musical libanais et qu'il programme dans une quinzaine de comédies musicales dont les plus célèbres sont Singof singof et Bint el jabal.

La carrière de Roméo Lahoud ne se cantonnera pas au Liban, il produira ses spectacles dans toute la région du Moyen-Orient, y compris l'Iran où il inaugurera l'Opéra impérial de Téhéran en présence de la Shahbanou en 1967. Cela sans compter la France où il connaîtra un triomphe absolu dans le mythique théâtre de l'Olympia en 1969, et la Belgique où le théâtre des Beaux-Arts l'accueillera également avec grand succès.

Le destin va hélas de nouveau frapper durement Romeo Lahoud en lui arrachant sa deuxième épouse, Alexandra, elle-même chanteuse et sœur de Salwa Katrib. Après une longue éclipse, il reviendra avec encore plus de créativité, mettant en avant de jeunes talents comme Aline Lahoud, la fille de Salwa décédée brutalement à l'âge de 55 ans d'une hémorragie cérébrale.



Charismatique et affable, solide comme un roc malgré les nombreuses épreuves qu'il a traversées, Roméo Lahoud compte parmi les incontournables du patrimoine musical libanais.

JENNIFER FLAY

L'art libanais au cœur

Faut-il présenter la FIAC, la Foire Internationale d'Art Contemporain parisienne qui fédère plus de 75 000 visiteurs autour de 195 galeries, 27 pays représentés et pas moins de sept sites d'exposition ?

L'édition 2018 rassemble des œuvres expressives et formelles, tout en formulant l'urgence de s'élargir autour de sujets universels tels que les changements climatiques et les questions de genre. Etel Adnan, Ali Cherri, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige sont les artistes libanais dont le travail est présenté par les galeries participantes cette année. Directrice de la FIAC depuis 2010, Jennifer Flay se prête avec bienveillance à notre questionnaire de Proust orienté art libanais. La prêtresse de l'art contemporain dévoile ses goûts et laisse entrevoir ses aspirations.

Jennifer Flay - 2016 - © Jae-An Lee
Fiac Galeries

Merci de vous prêter à ce jeu de questions-réponses !

La situation artistique très dynamique du Liban le mérite et je regrette l'absence de galeries libanaises en 2018, en particulier Sfeir-Semler dont j'espère le retour, ainsi qu'une première participation de l'espace Marfa' Projects que j'appelle de mes vœux. Il est difficile de retenir un nom par catégorie, d'autant que de nombreux artistes sont pluridisciplinaires.

Justement pour le dessin, la peinture, la littérature et la poésie, une artiste occupe une grande place dans votre cœur…

J'admire en effet l'œuvre d'Etel Adnan que j'ai découverte pour la première fois à la galerie Sfeir-Semler. Un leporello de l'artiste était exposé sur le stand de la galerie durant la FIAC en 2016, à la période même où se tenait son exposition individuelle à l'IMA. J'ai eu la chance de rencontrer cette icône moderne et j'en conserve un souvenir ému.

Quel autre nom suscite chez vous un vif intérêt pictural?

La structure architecturale et l'utilisation de la symétrie font que les peintures modernes de Saloua Rawda Choucair constituent un legs passionnant. Le monde a pris conscience de l'importance de sa démarche après sa rétrospective au musée Tate Modern de Londres en 2013.

Qu'en est-il de la sculpture ?

Les œuvres de Simone Fattal sont saisissantes, dans un dialogue construit entre exil et histoire. Elles ont été présentées à la galerie Carmin international à la FIAC ; cette artiste travaille aussi avec la galerie Balice Hertling.

Simone Fattal et Balice Hertling
©Fondation Jardin Majorelle/
Photographies de Jaimal Odedra
60 x 18 x 10 cm – bronze

Ali Cherri et la galerie Imane Fares
"Where do birds go hide"

Quel est l'architecte qui vous séduit ?
Hala Younès et son installation « The place that remains », à la Biennale de Venise en 2018. J'ai été très touchée par la philosophie qui sous tend ce projet avec une réflexion sur l'environnement à laquelle il est impossible d'être insensible.

Quel est le compositeur qui retient votre attention ?
J'apprécie énormément la musique de Tarek Atoui qui a exécuté une performance fantastique réunissant une grande audience à l'occasion de la FIAC, dans le jardin des Tuileries en 2013.

Si vous deviez retenir une façon de faire du théâtre ?
La démarche de la compagnie théâtrale Zoukak dont le travail social et politique est un peu à l'image de l'œuvre de Hala Younès, avec une importance particulière accordée à la collectivité plutôt qu'à une hiérarchie au sens classique du terme.

Dirigeons-nous vers les salles obscures…
Avec joie ! Il y a beaucoup à voir avec le travail de mémoire d'Ali Cherri, le dialogue des arts plastiques et du 7ème art de Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige et l'œuvre plus classique de la talentueuse Nadine Labaki.

Quel est le chorégraphe le plus inspirant selon vous ?
Abdel Halim Caracalla qui se nourrit de tradition tout en se tournant vers la modernité. La convergence de la danse orientale et de la danse contemporaine offre un langage nouveau.

Et en matière de photographie ?
Ziad Antar qui travaille avec la galerie tunisienne Selma Feriani. Présente cette année à la FIAC, elle montre avec justesse la situation des pays de l'Afrique du Nord et du Levant.

L'artiste et/ou la galerie à suivre en 2019 ?
La galerie Marfa' Projects, autour de laquelle gravite une constellation d'artistes aux œuvres très intéressantes, notamment Lamia Joreige.

Quelle installation a-t-elle fait particulièrement sensation ?
L'installation « Préface à la première édition » de Walid Raad au musée du Louvre en 2013 ! La situation du pays depuis plusieurs décennies a pour conséquence de créer une conscience politique et sociale particulièrement forte et belle que les artistes libanais portent avec brio.

Vue d'ensemble FIAC 2018

RICHARD CHAHINE

L'éditeur livre avec ferveur ses recherches d'antiquaire et galeriste

Antiquaire de métier, fils du pianiste et organiste Abdallah Chahine, Richard Chahine prend ses distances avec la musique pour se consacrer aux arts visuels.

Il établit sa galerie éponyme en 1960. Cofondateur de l'Association des antiquaires au Liban, il expose en parallèle de nombreux artistes libanais. Son inspiratrice pour l'édition est Hélène de France, fille du comte de Paris, qui lui suggère lors d'un dîner à l'ambassade du Liban en Belgique de publier des ouvrages sur les peintres libanais. Aucune information n'illustre en effet les toiles qu'elle vend au profit de la Croix-Rouge Libanaise. Son conseil ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd et Richard Chahine se montrera un éditeur prolifique. Sa galerie restera active jusqu'en 2013, date d'une retraite méritée. L'antiquaire connecté poursuit activement ses recherches et en diffuse le fruit en produisant des CD, preuve que son âge vénérable ne l'empêche pas de vivre en phase avec son temps !

Bedouine assise
Habib Srour

Au fil d'une dizaine d'ouvrages et plus d'une douzaine de portfolios axés sur l'art et le patrimoine, Richard Chahine référence patiemment ses découvertes et ses archives afin de les partager avec le plus grand nombre le jour venu. Archéologie, histoire, peinture, sculpture, gravure, orientalisme sont autant de sujets qu'il investigue avec la passion intacte de ses débuts.

Les deux volumes de « Cent ans d'art plastique au Liban » recensent une liste alphabétique initiale de 400 peintres qu'il complètera au fil des années. Richard Chahine expose au Brésil en 1979 et y présente ses deux ouvrages. Les projets éditoriaux se multiplient et se diversifient sans cesse. Souvent, ils sont accompagnés de conférences que donne l'infatigable éditeur, alors au plus fort de la guerre. Il y dévoile durant ses expositions les œuvres de jeunes talents tels que Georges Nadra, Hassan Alamedine ou Mahmoud Zibaoui qui connaitront des carrières internationales. Richard Chahine fait don de ses archives concernant la peinture au Musée Sursock en 2015. Durant près d'un demi-siècle, il a effectivement collecté une documentation complète sur la réalité artistico-culturelle du pays et de la région. Les archives sont disponibles pour consultation à la bibliothèque, puisque l'homme croit à la numérisation pour une meilleure diffusion et compréhension de l'histoire de l'art au Liban.

Désormais, Richard Chahine édite des CD protégés qui contiennent toute une vie de patientes recherches. Son maitre à penser est le philosophe et historien René Grousset, qui fut conservateur de quatre musées et membre de l'Académie Française. Amateur aguerri, l'antiquaire confie regretter tout ce qu'il a vendu dans sa vie, aussi bien les objets anciens que les peintures.

Les deux chefs-d'œuvre de la peinture libanaise sont, selon Richard Chahine, la princesse bédouine d'Habib Srour et le portrait de Fakhreddine par Philippe Mourani. Il espère être témoin de la création d'un musée dédié à l'Emir à qui le Liban doit tant. Il détient de nombreuses gravures reproduisant les multiples forteresses du gouverneur du Mont-Liban, auquel il voue une réelle admiration.

Richard Chahine est de ceux qui prônent un art accessible à tous. Il encourage les artistes à quitter leurs ateliers et à investir les domiciles de particuliers, visiter des demeures pour tisser des liens solides avec une audience qui a besoin de se fédérer autour de la production contemporaine. Il souligne l'excellence de la production picturale libanaise qui mérite la reconnaissance du vivant de ses auteurs. Les productions propres à Richard Chahine abondent en ce sens.

L'Emir Fakhreddine
Philippe Mourani

Cheikh
Ali Kobeissy

LE MUSÉE SURSOCK

Questionne les époques et les pratiques et nous entraine dans sa réflexion

Tour d'horizon avec la directrice de l'institution, Zeina Arida, sur le programme du musée, haut lieu de recherche et de résistance.

Découverte et mise en valeur des collections

Saliba Douaihy

Le nouvel accrochage de la collection permanente est dévoilé autour d'une narration inédite en septembre 2018. Yasmine Chemali, responsable des collections, est commissaire de l'exposition. Elle reprend l'idée de chapitres pour définir le parcours. Ainsi, la saison précédente, l'exposition s'articulait autour de huit histoires racontées par une vingtaine d'artistes. Chaque branche mettait en valeur une pratique, un artiste ou une approche thématique. Dans le même esprit, dix récits jalonnent cette année le trajet du visiteur.

Plusieurs œuvres de **Saloua Raouda Chouair** complètent le volet consacré à l'abstraction orientale qui, avec la section sur l'art naïf, demeure du précédent accrochage.

Le nouveau focus revient sur l'œuvre de **Georges Daoud Corm**, en collaboration avec son fils Georges Corm, dans l'idée d'accueillir et de valoriser le dépôt à long terme de la collection de peintures, dessins et croquis de son père. L'institution donne du relief au récit en le rapprochant de **Saliba Douaihy** quant au traitement du paysage, notamment pour ce qui est de la montagne libanaise, et ce malgré la différence d'époques et de pratiques artistiques.

Georges Daoud Corm
Portraits

Georges Daoud Corm

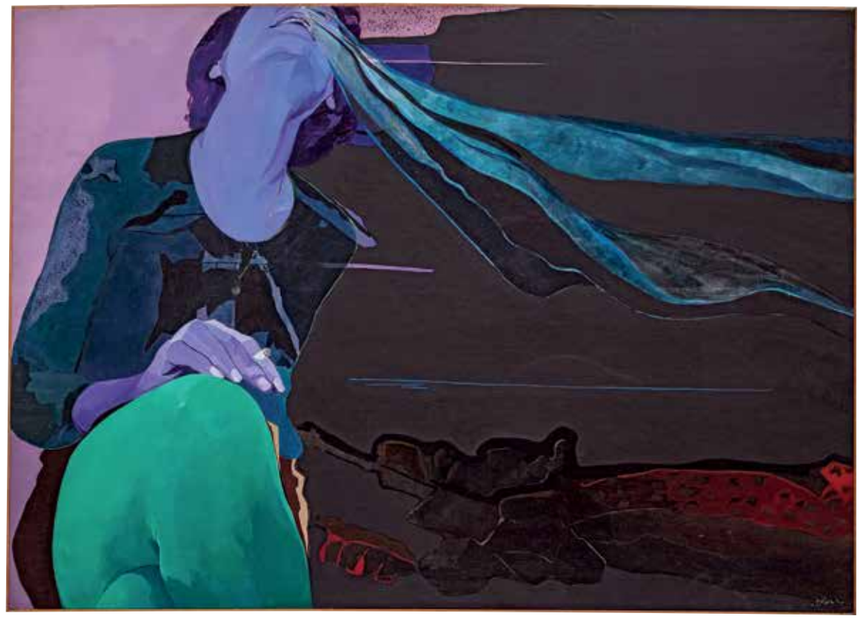
Un aspect méconnu de l'œuvre de **Shaffic Abboud** est mis en exergue grâce au travail mené de concert avec sa fille Christine : son amour de la tapisserie, avec l'exposition d'une œuvre rare commissionnée par l'Office du Tourisme à Paris et exécutée dans les années 60. Ses carnets renseignent par ailleurs le spectateur et démontrent que ces peintures abstraites à l'huile, contrairement aux apparences, étaient étudiées à l'avance. L'improvisation n'avait donc pas de place dans sa création.

L'histoire présentant un monde fragmenté opère un rapprochement entre **Seta Manoukian** et ses deux maîtres, **Paul Guiragossian** et **Jean Khalifé**. L'univers particulier que chacun d'eux porte en lui et l'influence de la guerre sur les œuvres de ces artistes soulignent la justesse de cette mise en dialogue.

Jean Khalifé

Seta Manoukian

Le monde fragmenté



Les artistes sous le pinceau de Cici Sursock

Ci-haut
Portrait d'Assadour Bezdikian

A droite
Portrait de Juliana Seraphim

Une autre partie de l'accrochage présente des productions de **Cici Sursock**, grâce à la donation par son fils et sa belle-fille de deux portraits d'Assadour et Juliana Seraphim. Le récit rappelle que, dans les années 60, la galerie l'Amateur organisait le samedi des séances où le public se faisait croquer le portrait par des peintres, au premier rang desquels opérait Cici Sursock. L'opération permettait au plus grand nombre de s'offrir une œuvre d'artiste à un prix abordable.

L'art contemporain n'est pas en reste et les nouvelles oeuvres rentrées sont des tableaux ou des sculptures de **Nabil Nahas**, **Simone Fattal**, **Ali Cherri** ou **Samar Mogharbel**. Elles composent la section des donations et acquisitions récentes et font l'objet d'une rotation régulière.

Possession de l'espace

Joseph Sassine

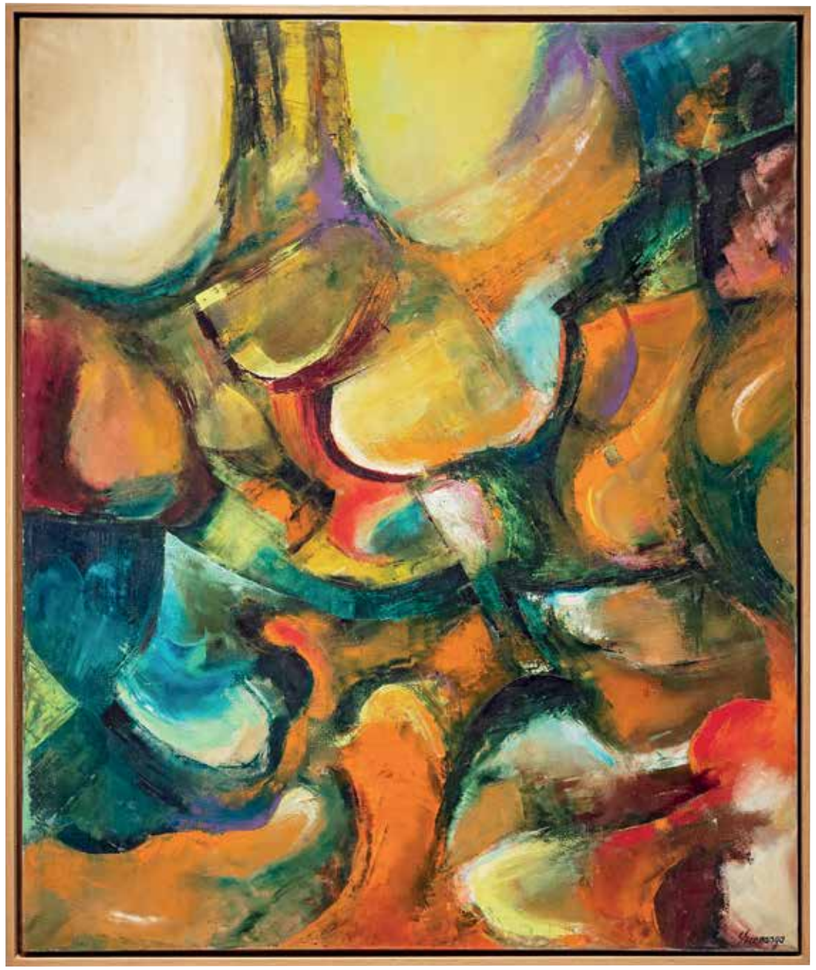
Célébration des talents autour de nouveaux formats

La salle des hommages permet de découvrir le travail d'artistes libanais méconnus malgré une longue pratique artistique. **Joseph Sassine** puis **Oumaya Soubra** prennent successivement possession de l'espace, pour des périodes plus courtes que le cycle ordinaire des expositions-hommage. La fascinante collaboration entre **Laure Ghorayeb** avec son fils **Mazen Kerbaj** est le premier hommage programmé en 2019.

Le Salon d'Automne

Le très attendu Salon d'Automne confirme sa volonté de lancer des artistes émergents dans sa 33ème édition. Les deux prix récompensant l'artiste émergent et la meilleure œuvre sont annoncés (et suivis de près !) en décembre par le jury et le musée. A l'heure de mettre sous presse, nous ne pouvons en dire davantage.

Vers une abstraction orientale



Stelio Scamanga

Le rendez-vous

L'exposition du début d'année est articulée autour de la collection de **Fouad Debbbas**. François Cheval, directeur durant plus de vingt ans du musée Nicéphore Niépce à Chalon-sur-Saône, a travaillé avec le monde arabe en général et le Liban en particulier depuis plusieurs décennies. Il est co-commissaire de l'exposition avec Yasmine Chemali. Cette dernière, avant de rejoindre le musée Sursock, a géré ladite collection durant des années. Leur travail conjoint a pour point de départ la valorisation de la collection patrimoniale, l'une des plus complètes autour de l'œuvre de Bonfils. Il s'agit également de confronter cette pratique de la photographie aux applications contemporaines.

Le lien qui unit les collections d'hier et d'aujourd'hui ainsi que la recherche de transversalité dans la présentation sont les priorités de l'institution. Le musée Sursock s'en fait l'acteur et le gardien.

Le Musée Privé

ÉMILE HANNOUCHE

La symphonie picturale au cœur d'une Békaa chatoyante

Au milieu de son domaine fleuri, Emile Hannouche établit son musée éponyme d'inspiration orientale comme point d'orgue d'une réflexion arrivée à maturité : présenter ses collections artistiques patiemment acquises au fil de plusieurs décennies.

La naissance d'une passion

Les premières interactions du collectionneur avec le milieu artistique ont lieu auprès de prestigieux clients du restaurant familial « Casino Hannouche », à Chtaura. L'air sec dévoile un ciel bleu à travers les branches d'imposants chênes et de mûriers. Au détour de bosquets parfaitement taillés, les amitiés se lient. L'ambassadeur du Liban en Iran recommande de visiter la galerie de son épouse à Beyrouth. Le jeune Émile réalise ainsi son premier achat ; une toile de Paul Guiragossian, nous sommes en 1968. Un retour vers le présent s'opère à chaque fois que notre conversation s'interrompt. Un flot constant de pèlerins défile, ils se lancent à la recherche du Graal : l'art dans une région décentralisée, généralement prisée pour ses richesses agricoles. A chacun, Émile Hannouche adresse un mot gentil, un regard malicieux, une invitation à boire le café après leur visite, hospitalité békaaïote oblige. Ne pressez pas le maître des lieux : délicat et fin, il aime prendre son temps, un temps qu'il accorde à conter ses souvenirs, à partager les anecdotes d'un passé dont il craint qu'il ne tombe dans l'oubli…

Émile Hannouche sous l'arbre millénaire

Institutionnaliser ces œuvres

L'envie de créer un musée s'explique par l'accumulation des achats : les peintures s'amoncèllent dans la demeure familiale. Vulnérables, plus de 700 peintures libanaises de la première moitié du XIXème siècle à nos jours étaient exposées aux passages incessants des nombreux employés. Son obsession pour cette période et ce medium date des années 70. Habitué du « Casino Hannouche », le chercheur Ivan Chtoukine qui produisait alors de nombreuses études sur l'art islamique à la demande du roi Hussein de Jordanie et du Chah d'Iran, conseille vivement à Emile Hannouche de collectionner les icônes orientales, particulièrement joyeuses, produites durant trois siècles pour l'essentiel, et donc très rares. Il lui recommande aussi de s'intéresser de près à la peinture libanaise. Ces suggestions n'étant pas tombées dans l'oreille d'un sourd, le collectionneur ne possède pas moins de 250 icônes melkites des quatre écoles : turque, palestinienne, syrienne et égyptienne.

Aref Rayess

L'humain au centre de toutes les préocupations

Blanche Loheac Ammoun

Amine Sfeir

Présenter les collections

Revenons au cœur de sa collection : la peinture. Le musée abrite les productions des grands noms : Daoud Corm, Omar Onsi, Shaffic Aboud, Mustapha Farroukh Saliba Douaihy, Elie Kanaan, Georges Cyr, Khalil Saleeby, Habib Srour, Yvette Achkar et de nombreux autres. Il tient au cœur de notre hôte de valoriser les œuvres d'artistes moins connus mais non moins talentueux tels que Philippe Mourani, Bibi Zoghbi, Cici Sursock, Jean Khalifé, Jean Kober ou Wahib Bteddini. Il visite des demeures d'amis, de parents, d'héritiers profanes, et découvre de superbes toiles de peintres ignorés. Le musée valorise donc les productions de Kanaan Dib, Ibrahim Serbai, Georges Michelet, Khalil Gorayeb, Georges Sabbagh, Saadi Sinevi, Halim El Hajj, Vera Yeramian ou Alfred Baccache. Les nus taquinent les paysages, les natures mortes côtoient les portraits.

Mahmoud Kaddoura

Abstraction

Georges Guv

Najib Fernaini

Orientalisme hypnotisant

Philippe Mourani

Partager, raconter et prêter

Les présidents successifs de l'Université Américaine à Beyrouth (AUB) consultent le collectionneur quant à leur calendrier artistique. Emile Hannouche recommande inlassablement au musée de l'AUB d'exposer les peintres du XIXème siècle, morts dans les ténèbres. Il envisage son rôle de consultant comme le meilleur moyen de faire vivre toutes les histoires qu'on lui a contées. Ainsi rapporte-t-il sa conversation avec Nicolas Bustros. Le peintre Kees Van Dongen, voulant distraire ce dernier, invite plusieurs artistes à leur présenter un tableau. Face aux productions fades dévoilant des monuments sans grand charme de la capitale, le maître leur suggère de croquer la beauté des nomades de la Békaa, le charme de la montagne, les maisons pittoresques aux tuiles rouges ou la mer et ses mille reflets. Les peintres s'exécutent, le Liban plein d'attraits est immortalisé ! Le collectionneur ne se contente pas de partager son expérience, il prête volontiers ses œuvres. Le musée Sursock, le musée de l'AUB, la Beirut Art Fair, la Villa Audi, ou l'Institut du Monde Arabe à Paris ont emprunté plusieurs œuvres de sa collection. Partager ses tableaux donne un sens à sa démarche, une collection cachée n'a pas lieu d'être.

Etre au monde pour regarder

Émile Hannouche voit la beauté partout et n'a pas de préférence. Une œuvre classique le fascine. Un tableau impressionniste de la deuxième génération de peintres libanais le subjugue. Une toile moderne de Jean Khalifé l'envoûte. La beauté n'est pas conditionnée par des critères stricts. Elle est présente en de nombreuses œuvres où elle rayonne en s'exprimant différemment. Sa peintre favorite reste tout de même Blanche Lohéac Ammoun, dont il affectionne particulièrement la sensibilité du trait.

Jean Khalifeh

Fragmentation

Seta Manoukian

Un déséquilibre critiquable

Acquérir une œuvre du père de la peinture libanaise, Daoud Corm, à 5000 $ et constater que certains jeunes peintres libanais voient leur cote s'envoler à plus de 150 000 $ amène à s'interroger sur la spéculation excessive. L'ouverture de la salle de vente aux enchères Christie's en 2006, à Dubaï, a plongé la peinture libanaise moderne dans la tourmente, malgré l'admiration que porte Émile Hannouche à l'art contemporain dont il possède d'ailleurs plusieurs toiles.

Interprétation de l'environnement

Hassan Jouni

Ibrahim Marzouk

Le filigrane de l'accrochage

Un Liban aux mille charmes, riche et pluriel, une expression nationale nostalgique, une page perdue dans laquelle il est bon de se plonger, au cœur d'une région qui compte désormais une halte artistique de premier plan. Une promenade hors du temps dans un écrin vert exubérant vous tend les bras !

5 de PIC

Le musée Émile Hannouche a ouvert ses portes à la coproduction de la fondation RAM et TL : «5 de PIC» filme régulièrement depuis 2017 les toiles d'artistes libanais pour le besoin de ses émissions. Ici, la dimension de promotion, de décryptage et d'archivage répond au besoin impérieux de conservation. Elle correspond à sa vision.

RAMZI ET SAEDA DALLOUL ART FOUNDATION

Institutionnalise la collection de tous les superlatifs

Amateur éclairé, le philanthrope libanais né à Haïfa, Ramzi Dalloul, parcourt la région pendant près d'un demi-siècle, soutenu dans son entreprise par sa regrettée épouse, Saeda. Ses recherches le conduisent à constituer la plus grande collection au monde d'art arabe moderne et contemporain.

Elle est composée de peintures, sculptures, photographies et installations. La Ramzi et Saeda Dalloul Art Foundation (DAF) est créée en décembre 2016 par le père et son fils, Basel Dalloul, directeur général de l'institution et ponte des technologies de l'information. La mission de DAF est d'administrer les 4 000 œuvres de l'ensemble. Fadia Antar, directrice de la fondation et par ailleurs titulaire d'un mastère en critique de l'art à l'USJ, nous ouvre les portes d'un espace qui abrite une collection à faire pâlir de nombreux musées.

Fadia Antar devant une toile de Chawki Chamoun

OMAR ONSI (1901-1969)
Nude
Watercolour on paper
47.5x32 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

AREF RAYESS (1928-2005)
Portrait of Kamal Jumblatt, 1959
pencil on paper
69.5x49.5 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

MOUSTAFA FARROUKH (1901-1957)
Portrait of a Woman from the South (Fatima) 1940
Oil on Canvas
44.5x42 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

GIBRAN KHALIL GIBRAN (1833-1931)
Portrait of Mrs. Alexander Morten, 1914
Oil on Canvas
66 x 63 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

CESAR GEMAYEL (1898-1958)
Veiled Woman, 1938
Oil on Canvas
41x33.5 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

Ne cherchez pas de focus sur l'art libanais, l'intérêt de la DAF porte sur l'Art Arabe en général. Les pièces sélectionnées sont réparties entre quatre appartements d'un quartier chic de la capitale. Le visiteur bénéficie d'une visite guidée qui le conduit de l'Irak au Yémen, en passant par l'Arabie Saoudite, la Palestine, l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, l'Égypte ou le Soudan. Le lieu a d'abord été pensé pour éviter de stocker les œuvres. L'accrochage n'est pas thématique, il varie au gré de l'humeur des collectionneurs. Lorsqu'une soudaine envie de mettre en avant l'école de Khartoum se fait sentir, une pièce est aussitôt dédiée au Soudan. Le père fait l'essentiel des achats et le fils réalise les étincelles qui enflamment la collection. Ses derniers coups de cœur vont à des œuvres majeures de la tunisienne Nadia Kaabi Linke et de l'arméno-égyptienne Anna Boghiguian.

La présence de DAF sur les réseaux sociaux est dynamique, avec une mise en avant hebdomadaire de l'histoire de l'Art arabe. Les chercheurs et doctorants disposent des ressources de la fondation. Les collections, l'équipe et le système de gestion des œuvres, dont l'usage interne sera rendu public sur le site web lors de son inauguration en 2019, accompagnent l'universitaire dans sa réflexion.

HUGUETTE CALAND (1931)
Undercover Rossinante II, 2012
Mixed Media on Canvas
133.5 x 104 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

ETEL ADNAN (1925)
Al-Hallaj, Qasaid, 2008
Ink on Japanese paper
Closed, 27x21 cm /30pages
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

L'art libanais est représenté par des œuvres modernes et contemporaines.

Ramzi Dalloul a entamé sa collection à Bagdad ; il a développé d'excellentes relations avec les artistes et a eu un accès complet à l'école moderne irakienne. Il mène le même travail exhaustif sur l'originalité de l'ouverture palestinienne à la modernité. La partie libanaise nécessite d'être fortifiée. Sa prétention n'est ni d'être la plus importante, ni la mieux fournie. Le propos n'est pas ici l'accumulation. Sa force : être mise en conversation avec les autres collections. Les directives de la fondation ne sont pas de remplir les manques de la collection, courir après l'histoire est irréalisable. Dans la mesure du possible, des exceptions sont acceptées. Ainsi, l'enchère du portrait de Mme Alexander Morten, dans une vente consacrée à l'art libanais par la maison Bonhams à Londres en 2016, reste mémorable. Il s'agit alors de la première vente publique d'une œuvre de Gebran Khalil Gebran, en l'espèce un tableau que le public n'avait pas vu depuis plus d'un siècle. Souhaitant par dessus tout ramener cette toile au Liban, Ramzi Dalloul a arraché l'adjudication à Carlos Slim !

Plusieurs peintres vivants sont considérés comme des artistes modernes. Certains demeurent méconnus car ils n'ont pas réussi à percer avant la guerre, les artistes postmodernes ayant monopolisé l'espace après la fin du conflit. DAF œuvre à la reconnaissance de ces talents et acquiert notamment des œuvres de Moustapha Haïdar ou Samia Osseiran Joumblatt.

YVETTE ACHKAR (1928)
Untitled, 2011
Oil on canvas
150x120 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

BIBI ZOGHBE (1890-1973)
Les Chardons
Oil on Canvas
80.5x99.5 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

HUSSEIN MADI (1938)
Music, 2012
Acrylic on Canvas
120x150 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

Les artistes libanais contemporains sont aussi encouragés. Ayman Baalbaki, Tagreed Darghouth, Hady Sy, Zena Assi, Anachar Basbous ou Alfred Tarazi reçoivent souvent Basel Dalloul et Fadia Antar dans leurs ateliers. Ces derniers se tiennent informés de leurs projets et concoctent des projets éducatifs sur mesure. Un focus avec des élèves âgés de 8 ans du Collège Protestant Français a, par exemple, été organisé à la DAF autour des œuvres de Bibi Zoghbé et d'Ayman Baalbaki.

La procédure d'archivage des œuvres des artistes qui le souhaitent sera prochainement réalisée par l'institution qui met sa compétence, ses moyens et son personnel au service de cette mission de conservation fastidieuse, mais indispensable. Les premiers peintres à avoir manifesté le désir de bénéficier de l'expertise de la DAF sont Amin El Bacha et Ayman Baalbaki.

MOUSTAFA HAYDAR (1944)
Ink and watercolor on paper
30x23 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

AMINE EL BACHA (1932)
The Tales of Mermaids, 2012
Oil on Canvas
100 X 150 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

RAFIC CHARAF (1932-2003)
Untitled, 1971
Oil on Masonite
73.5 x 63.5 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

Fadia Antar souligne qu'un projet est en cours pour qu'un musée d'Art arabe à Beyrouth abrite bientôt la collection DAF. Beirut Arab Art Museum devrait réunir les collections de plusieurs fondations. Dans l'intervalle, DAF prête ses œuvres au musée Reina Sofia à Madrid, à Mathaf Qatar mais aussi à l'espace curatorial de la Beirut Art Fair où Basel Dalloul est membre du comité de sélection. Travailler à faire de cette foire l'une des plus importantes de la région motive la DAF qui constate un ajustement des données du marché après plusieurs polémiques.

SALIBA DOUAIHY (1915-1994)
Untitled, c.1970s
Oil on canvas
55.5x76 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

HASSAN JOUNI (1942)
A neighborhood in Beirut, 2010
Oil on Canvas
80x110 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

JAMIL MOLAEB (1948)
Hasassin, 2010
Oil on Canvas
100x72 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

HANIBAL SROUJI (1957)
Couple V Shell, 1995
Acrylic on canvas
Diptych 127x104.5 cm each
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

DAVID KURANI (1962)
Ain Mreisseh Cove, 2013
Watercolour on paper
78x57.5 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

TAGREED DARGHOUTH (1979)
From "The Abyss Calls Forth the Abyss" Series, 2014-2015
Acrylic on Canvas
25 pieces 249X299.5 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

La fondation travaille avec les familles d'artistes défunts. Au vu du système d'archivage performant de la DAF, les successions d'artistes la sollicitent et l'inverse se vérifie lorsque l'institution demande des authentifications d'œuvres. L'aide agit donc de part et d'autre. Ayant son poids sur le marché, le fait que la DAF se soumette systématiquement aux conclusions des familles d'artistes contribue à assainir la scène. Mieux, l'institution a la volonté de s'associer aux familles pour la publication de catalogues raisonnés. Sa passion privée est rendue publique, dans une volonté de transparence bénéfique au secteur de l'art, en pleine explosion au Liban.

AYMAN BAALBAKI (1975)
Untitled, 2009
Acrylic on Canvas
150x200 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

ZEINA ASSI (1974)
City with Flying People, 2012
Mixed media and collage on canvas
130x130 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

ANACHAR BASBOUS (1969)
Untitled
Bronze coated with gold paint
32x52x29 cm
Courtesy of Ramzi and Saeda Dalloul Art Foundation

La narration spatiale de

KARINA EL HÉLOU

Rapproche l'artiste du public

Titulaire d'une maîtrise en Histoire de l'Art de la Sorbonne en 2006, complétée par une année à l'Ecole du Louvre correspondant au programme de validation, Karina El Hélou est conservatrice indépendante à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, à Paris.

Elle obtient un master au Sotheby's Institute of Art à Londres en 2012 et y travaille dans la recherche. Elle fonde plus tard STUDIOCUR/ART à Paris. La plateforme à but non lucratif co-organise l'exposition d'art contemporain « Cycles of Collapsing Progress », initiée par BEMA -Beirut Museum of Art- en septembre 2018 à la citadelle historique de Tripoli et à la foire internationale Rachid Karami, construite par l'architecte brésilien Oscar Niemeyer. La manifestation réunit des artistes, mexicains et libanais, traduisant le concept d'effondrement des cycles. Parmi les participants, citons Jalal Toufic, Stéphanie Saadé, Edgardo Aragon, Marwan Rechmaoui, Zad Moultaka ou Jorge Mendez Blake. Les œuvres présentées sont le point d'orgue de 18 mois d'échanges entre le Mexique et le Liban et des résidences dans les deux pays. Questionner les codes des institutions alors que le Liban crée sa culture muséale est un enjeu crucial. Quel est le statut des organisateurs d'expositions dans ce milieu en pleine configuration ?

Royaume Uni
A city without a Song
2016

Quels ont été les apports de vos expériences à Paris et Londres ?

J'étais responsable de la collection privée d'art contemporain d'Alain Dominique Perrin à la fondation Cartier durant deux ans. Le travail en amont d'inventaire, d'assurances et de restaurations était considérable au regard des 600 œuvres constituant sa collection. Assurer le suivi au niveau de la conservation impliquait de dialoguer avec les musées et autres institutions. L'esprit du mécénat m'a séduite. Soutenir la création contemporaine est une idée qui ne me quitte plus. Plus tard, le Sotheby's Institute m'a proposé un poste en « research method » et management de l'art. Ces expériences abordaient les différents rouages du marché de l'art. De Londres, je retiens que notre milieu est international, connecté et mobile sans appellation géographique. Lorsque l'artiste est présenté par sa nationalité, c'est généralement qu'il vient d'une zone sensible...

Quelle est la genèse de STUDIOCUR/ART ?

A Londres, je faisais de la recherche mais mettre en place des expositions me manquait. J'ai donc repris en parallèle cette activité, grâce notamment à une amie, propriétaire d'une galerie en Italie, qui m'a proposé d'y monter une exposition. La notion de temporalité, de mécénat et de collaboration avec des artistes de tous horizons ont donc été à l'origine de la création de STUDIOCUR/ART en 2015.

Royaume Uni
A city without a Song
2016

The Silent Echo
Photo Ibrahim Dirani
Dar Al Mussawir

Quelle part le Liban occupe-t-il dans votre travail ?

Un lien affectif et l'ambition que les œuvres d'artistes du monde entier soient exposées au Liban, comme ceci a été le cas lors de notre premier projet avec BEMA au Liban, « Silent echo » à Baalbeck. Notre pays compte de nombreux talents, de vastes espaces et une histoire riche. J'ai une impression de fraîcheur ici, d'autant qu'en Europe nous sentons parfois que tout a été montré. L'art conceptuel qui m'intéresse particulièrement n'existe, par exemple, que depuis la fin de la guerre à Beyrouth.

Pourquoi votre action se concentre-t-elle sur l'art conceptuel?

J'ai quitté le Liban à 17 ans et je dessinais. Lorsque j'ai passé le concours de l'école publique d'art de Rueil-Malmaison, je me destinais à être artiste. Je ne connaissais alors que les œuvres de Picasso, Magritte et quelques peintres russes. L'art conceptuel qui existait en France depuis Marcel Duchamp a été un choc ! Cet univers fictionnel de narration, recréé via des pensées, des mots, des vidéos semble hors du temps et en même temps terriblement ancré dans la réalité à travers l'utilisation de médiums reflétant notre époque. L'expérimentation est une notion qui me passionne. Commissionner un artiste sans précisément savoir où mènera son travail constitue un risque qui me plait.

Revenons sur votre leitmotiv : l'introduction de l'art en milieu urbain.

Les structures me fascinent sans être forcément urbaines. Ainsi à Baalbeck, réunir le travail de créateurs ayant exploré les notions archéologiques, au cœur de ces magnifiques ruines, faisait sens. Certains centres d'art sont intimidants, investir des lieux polyvalents est plus accueillant pour le public, cela lui permet de s'approprier l'expérience. J'aime favoriser le dialogue interdisciplinaire artistique, scientifique et académique pour servir au mieux l'intention de l'artiste.

Tripoli
Photo Fritzia Irizar
2017

Revenons sur la collaboration entre BEMA et Studiocur/Art autour de l'exposition à Tripoli.

Oscar Niemeyer est une figure majeure, sa création fascine le milieu de l'art, la ville est un symbole souvent mis à mal, autant de raisons expliquant notre envie d'inviter des artistes à créer des œuvres pour la foire de Tripoli. J'ai découvert la scène mexicaine contemporaine lors d'une exposition organisée par la galerie Perrotin en 2016. La fraîcheur de la proposition m'a marqué surtout parce qu'en Europe, l'accès aux jeunes artistes mexicains est rare. J'ai donc invité la curatrice de l'exposition à Baalbeck et nous avons réfléchi ensemble à l'idée de monter une exposition où Mexique et Liban dialogueraient. L'art s'adapte aux instabilités que connaissent ces deux pays. Ils partagent le même intérêt pour les cycles historiques avec des destructions et reconstructions continuelles. L'exposition traite du progrès liée à notre vision du temps linéaire. Or notre rapport à la technologie et à la nature fait que nous sommes dans une logique constante d'autodestruction. Il y a donc forcément un début et une fin à cette ère moderne qu'il est fascinant d'explorer.

Quels sont les facteurs déterminants qui favoriseront l'appropriation de l'art libanais par le public ?

Une politique culturelle avec un fonds d'achat d'art contemporain libanais comme le fait chaque état dans son propre pays. Le domaine privé ne peut pas faire le travail d'un état !

La richesse de la photographie libanaise racontée par BEIRUT ART FAIR

Créée en 2010 et dirigée par Laure d'Hauteville, Beirut Art Fair (BAF) réunit un nombre croissant d'amateurs et de professionnels du marché de l'art.

La direction artistique de la foire est assurée par Pascal Odille. Cette 9ème édition entraine les visiteurs dans les coulisses de la photographie libanaise à travers l'exposition « Across Boundaries », dont le commissaire est Tarek Nahas, la directrice Marine Bougaran et la conseillère artistique Laurence Nahas. Fruit de recherches approfondies et d'une minutieuse sélection d'œuvres dans les collections privées et institutionnelles libanaises, l'accrochage parcourt la pratique photographique nationale sur plus d'un siècle. La multiplicité des méthodes, traitements et dispositifs, rend hommage à la richesse créative de la discipline, dépassant le statut réducteur d'image imprimée à partir d'un simple appareil. Décryptage de l'espace avec Marine Bougaran.

Manoug Atemian
Bacchus

Saro, Untitled, circa 1960
Colorized photography, 30x40 cm
Courtesy Private Collection

Joanna Hadjithomas &
Khalil Joreige

Akram Zaatari

Roger Moukarzel

Manoug Atemian

« Across Boundaries » présente plus d'une centaine d'œuvres réalisées par une trentaine de photographes exclusivement libanais, à l'exception des photographes voyageurs qui ont introduit la pratique dans le pays. L'accrochage lie des artistes, des praticiens qui, par le passé, étaient plutôt catégorisés comme des professionnels, et des anonymes. Le croisement des pratiques et des thématiques donne un relief certain à l'espace curatorial. Les photos proviennent de collections privées ou publiques libanaises, comme la Fondation Arabe pour l'Image, l'AUB ou l'Université Saint-Joseph. L'exposition présente la photographie moderne et contemporaine libanaise de 1900 à nos jours.
Trois thématiques y sont développées : le territoire, le document et l'intime.

Ziad Antar

Le territoire est une problématique commune à de nombreux artistes contemporains dans le monde. L'urbanisation, la topographie de la ville et la nature, sont les éléments nourrissants de la perception que Roland Sidawi, Serge Najjar ou Marwan Sahmarani se font de Beyrouth. La richesse des reliefs est explorée avec pertinence, tendant à rendre les paysages tantôt abstraits, tantôt figuratifs. Deux œuvres de Randa Mirza attirent l'attention. L'une d'elle, particulièrement poétique, est une grande photographie-installation, montage de vignettes où elle raconte sa ville.

Randa Mirza

Il est bien question de mémoire dans le thème consacré au document qui dépasse celui du seul souvenir. La période traitée s'étend de 1975 à nos jours. Les clichés des photographes de guerre, tels Aline Manoulian ou Manoug Alemian, font appel à notre mémoire immédiate en ce sens qu'ils témoignent des événements que traversent le pays. Leur caméra saisit ces instants. Dès les années 90, des artistes tels que Roger Moukarzel, Akram Zaatari, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige se réapproprient l'histoire libanaise. La narration de Mounira Al Solh, Rabih Mroué, Paola Yacoub, Nadim Asfar, Walid Raad, Alfred Tarazi, Hady Sy, Ali Cherri ou Rania Stephan relève ici du ressort de l'imaginaire et de l'interprété.

L'intime, enfin, constitue le dernier volet, et non des moindres ! La sensualité est captée par Caroline Tabet. L'essence de l'être se dévoile sous l'œil de Gilbert Hage ou de Rania Matar, mais aussi du photographe lui-même qui se livre dans une section consacrée aux autoportraits, notamment ceux de Fouad El Khoury ou Ziad Antar (dont les œuvres figurent dans tous les sujets traités). Ce dernier entraine le spectateur dans son intimité familiale. Le positionnement de l'artiste dans son « Pistoletto » questionne la thématique elle-même, dont la raison d'être oscille entre souvenir et fonction artistique, avec les barrières vaporeuses inhérentes à sa spécificité. Lamia Joreige et sa maîtrise des rayogrammes se place comme l'une des figures de l'exposition. Les œuvres de Saro sont, quant à elles, très touchantes et dotées d'une grande finesse. Ce photographe excellait dans la technique des portraits colorisés. L'emploi de ce procédé était rare car, besogneux et fastidieux, il ralentissait de fait la production.
« Across Boundaries » répond à l'intentionnalité de l'exposition : présenter dans leur diversité et leur évolution la multiplicité des pratiques photographiques et l'appropriation par les artistes libanais de toutes les techniques attachées à cet art, y compris les plus anciennes.

BEIRUT DESIGN FAIR

témoigne de l'excellence graphique esthétique et fonctionnelle du design libanais

La seconde édition de la BDF présente les pièces de 150 designers et 51 exposants libanais et internationaux. La scénographie est signée Galal Mahmoud.

BDF monte en gamme en ouvrant ses portes à quelques pointures telles que Dimore Gallery de Milan. Un cycle de conférences enrichit le programme, citons la participation de l'italien Giulio Vinaccia, qui, comme consultant pour l'Organisation des Nations Unies pour le développement industriel, a contribué à moderniser la coutellerie de Jezzine.

Hala Moubarak
©Elie Bekhazi

Le Liban est mis à l'honneur dans l'édition 2018 du salon Maison et Objet à Paris. Dans le cadre d'un partenariat avec Beirut Design Fair, six designers libanais y sont lancés : Carla Baz, Carlo Massoud, Studio Caramel, Marc Dibeh, Paola Sakr et Anastasia Nysten.
Hala Moubarak, co-fondatrice et directrice artistique de la foire, affirme l'ambition commune qu'elle partage avec le co-fondateur et directeur du salon, Guillaume Taslé d'Hélian : faire du Liban le centre du design au Moyen-Orient. Elle revient pour nous sur les pièces retenues par notre rédaction.

Tarek El Kassouf : The melting lamps

Ses compétences d'urbaniste et d'architecte se retrouvent dans ses pièces. Il est tombé amoureux du design, il aime découvrir les matériaux, jouer avec les formes et expérimenter les limites de la matière. Tarek El Kassouf a beaucoup de choses à dire et il faudra compter avec lui dans l'avenir du design. The melting lamps est à l'image d'une bougie dont la cire coule, quoique, pourtant, elle soit faite d'un socle de marbre ! Il s'agit là d'un geste architectural fort. Sa forme casse les codes, sa rotation structurelle est inouïe, son interprétation du matériau très nouvelle.

Georges Mohasseb : Avocado

Designer établi ayant fait ses études aux Etats-Unis, ce créateur est très manuel. Son bureau est également un atelier. Après avoir achevé les plans de son produit, et avant de les transmettre à la manufacture, Georges Mohasseb réalise une maquette de l'objet. Il construit une profonde réflexion avec ses pièces. Avocado est une table dont l'espace concave peut faire office de vide-poche. La résine de couleur offre une transparence qui s'adapte parfaitement aux intérieurs libanais ensoleillés toute l'année. Source de lumière et objet utilitaire, Avocado a une double fonctionnalité qui répond aux besoins du consommateur, non sans humour !

Carla Baz chez Joy Mardini : Minerals table series

Carla Baz est une créatrice douce, humble et élégante. Après avoir fait un important travail d'aquarelle, elle livre ses créations hautement, délicatement, féminines. Ces tables véhiculent son rapport à la couleur à travers les couches de résine toutes en transparence, déposées sur le marbre qui les relève. Ce mariage en fait un matériau intensément vivant. L'impression de contempler des paysages est saisissante ! La rencontre de la peinture et du design offre, ici, un objet tendre et poétique.

Henri Dakkak HDD : Table soleil, médaillons et rayons

Henri Dakkak est un créateur entier, méticuleux qui s'attache aux détails avec une grande minutie. Au-delà de sa ligne de bijoux, il porte en lui un potentiel énorme. Il s'inscrit dans une démarche d'épuration et de légèreté intéressante. Table soleil, médaillons et rayons incarne sa spécialité : marier le classique avec le moderne. Le médaillon central hellénistique est rehaussé par une transparence bienvenue, séduisante, et par la fonctionnalité assumée de l'objet.

392rmeil393

Plateforme des artistes émergents à Beyrouth

Née en 2012, 392rmeil393 est une organisation à but non lucratif créé par Alfred Sursock Cochrane, sur les conseils de Nayla Bassili.

Au cœur de la ville, les cimaises, le jardin, et l'annexe de la galerie forment un écrin exclusivement réservé aux nouveaux artistes. Ayant déjà participé à plusieurs éditions de la Beirut Art Fair, 392rmeil393 est un havre pour les artistes, dirigé par l'une d'entre eux, la truculente Nelsy Massoud.

Paul Merhy

Revenons sur la genèse de ce projet.

Il répond au besoin d'offrir une plateforme aux artistes locaux. Alfred Sursock, propriétaire des lieux, Nayla Bassili consultante et amie, et moi-même débattons régulièrement de la sélection que présentera la galerie. L'âge n'est pas un frein, plusieurs artistes mûrs entament leur carrière avec un talent qui mérite que nous leur ouvrions nos portes. Ils bénéficient d'un lieu pour se faire connaître, d'une liberté totale de création et de la possibilité de pouvoir signer avec la galerie commerciale de leur choix dès qu'ils en ont l'opportunité. Présenter le travail de talents émergents permet de proposer des tarifs accessibles à de nouveaux collectionneurs. Il faut encourager l'achat. S'offrir une première œuvre fait naître une saine addiction ! J'ai rejoint 392rmeil393 il y a quatre ans. Depuis cette époque, trois artistes (pour ne citer qu'eux !) se démarquent particulièrement et nous en sommes très heureux : Jacques Vartabedian, Azza Abo Rebieh et Mohamad Khayata.

Nelsy Massoud

Mais qui êtes-vous donc, Nelsy Massoud ?

Je suis une artiste nomade et autodidacte qui a toujours travaillé les matériaux de ses mains. J'ai vécu plus de vingt ans à New-York. Ceci m'a permis de développer un visuel vaste et une certaine sensibilité, comme toute personne qui a la chance de vivre dans une mégapole occidentale. Après une exposition de mes œuvres à 392rmeil393, Alfred Sursock m'a proposé de tenir la galerie trois mois, délai au terme duquel l'espace était censé fermer. Je suis si heureuse que Rmeil existe toujours !

Mazen Khaddaj

Comment les différents espaces de la galerie sont-ils utilisés ?

L'annexe est dédiée aux expérimentations et aux projections. L'idée est aussi de faire gagner une œuvre d'art par tirage au sort. Nos artistes se prêtent volontiers au jeu. Six d'entre eux ont ainsi contribué aux pratiques calligraphiques. Des plaquettes étaient à la disposition des passants qui inscrivaient leur numéro de téléphone au dos. Un tirage au sort a été effectué, les gagnants ont remporté une photographie, une miniature ou une plaquette. Le jardin est, quant à lui, un espace ouvert aux ateliers ou à la création d'un artiste qui en fait la demande. Nous organisons des concerts gratuits. La faible commission que nous prélevons sur la vente d'œuvres d'artistes nous permet de subventionner ces événements et d'ouvrir le jardin au public. 392rmeil393 est un lieu où il y a beaucoup d'expression, où nous nous amusons en essayant d'offrir ce supplément d'âme à travers nos espaces.

Nada Matta

Hussein El Hage

Nelsy Massoud

Qu'en est-il de la programmation artistique ?

Nous présentons l'expression d'artistes locaux dotés de différentes nationalités dont le point commun est de vivre à Beyrouth pour être témoins de la réalité et de la pratique artistique de la ville. Alfred, Nayla et moi débattons de la programmation. Je suis en première ligne du fait de ma présence quotidienne à la galerie, je vois donc tous les créateurs avec lesquels je discute énormément. Les pièces décoratives n'ont pas leur place ici. Un sujet fort doit se dégager du travail de la personne qui désire exposer. Sa technique doit être pertinente, maîtrisée. Nous ne privilégions aucun médium. Le candidat qui se présente ici doit exposer pour la première fois. Certains, comme Johnny Semaan ou Mohammad Khayata, exposent à plusieurs reprises dans notre espace. Nous aimons leur travail, ils ont leur public et ne désirent pas aller ailleurs. Leur ouvrir les bras s'inscrit naturellement dans notre démarche !

THE DISTANCE IS ALWAYS OTHER

par Dongola Limited Editions

Sarah Chalabi est l'initiatrice de beaux projets. Sensible, réfléchie, mesurée, elle porte sur l'art et les lettres un regard particulier.

Une galerie parisienne accueillait rue de Richelieu, en Mars 2018, les auteurs d'un livre de collection (des poèmes écrits spécialement pour illustrer des images choisies, à l'inverse de ce qui se fait habituellement). C'est à ArtLab Gallery, à Gemmayzé, en Mai 2018, qu'elle présentait un ouvrage insolite à la conception séduisante : « The Distance is Always Other » par Chris Coekin et Noel Nasr.

La distance, au cœur de ce livre, est une figure d'espace, de temps et de personnes. Ce livre d'artistes, composé de photos récentes et d'archives, est l'interprétation d'un voyage de Beyrouth à Baalbeck. L'exploration artistique renvoie cet ouvrage publié en édition limitée à la catégorie proche de l'œuvre qui cherche une exploration sensorielle plutôt que la lecture traditionnelle.

Le photographe libanais Noel Nasr s'est associé à son collègue britannique, Chris Coekin, pour reproduire un chemin photographique au Liban en suivant les photos trouvées en vente aux enchères. Bob et Ann firent d'abord ce trajet en 1973 ; il ne restait que des images du Liban de cette époque. En 2016, Nasr et Coekin prennent l'initiative d'une documentation précise avec un élan d'expression propre à leur perspective artistique. Ils réussissent à trouver les lieux et points de vue de prises d'images semblables à celles des touristes de 1973. Chacun avec son appareil

« The Distance is Always Other »
Par Chris Coekin et Noel Nasr
Texte par Fadi Tofeili
Concept Abed al Kadiri
Graphisme Reza Abedini

La boîte contient également un view master et son disque de négatifs et une photo originale,
Edition de 1973

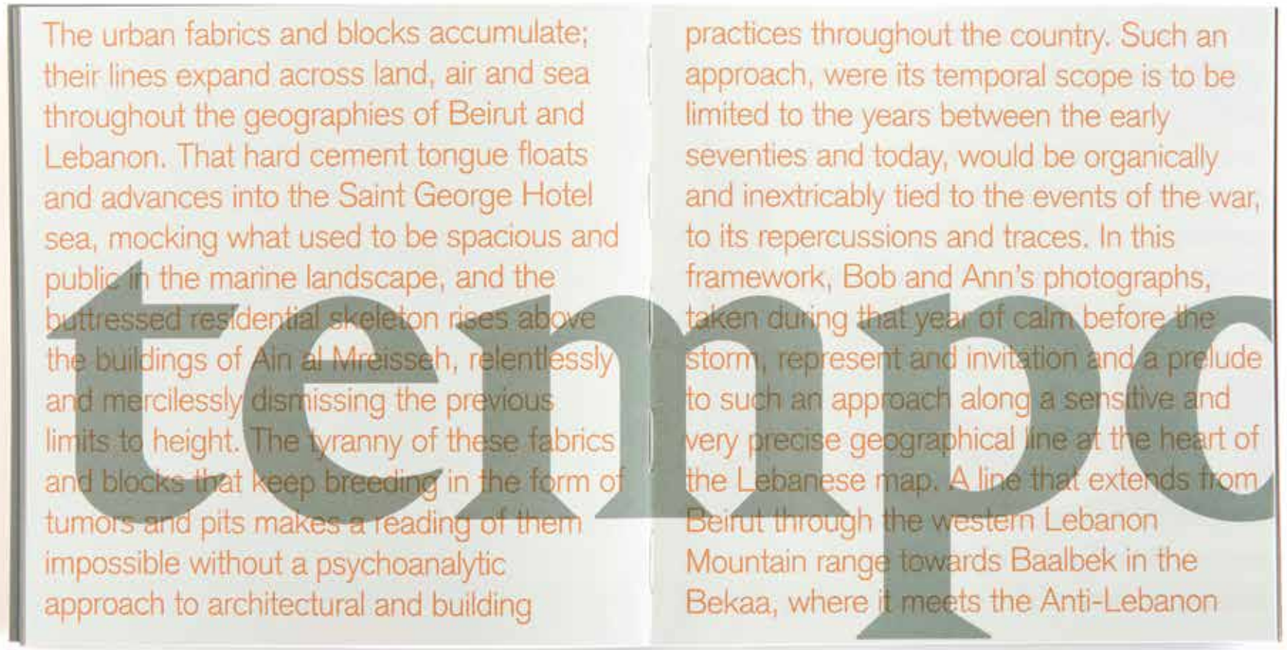
www.dongola.com
info@dongola.com

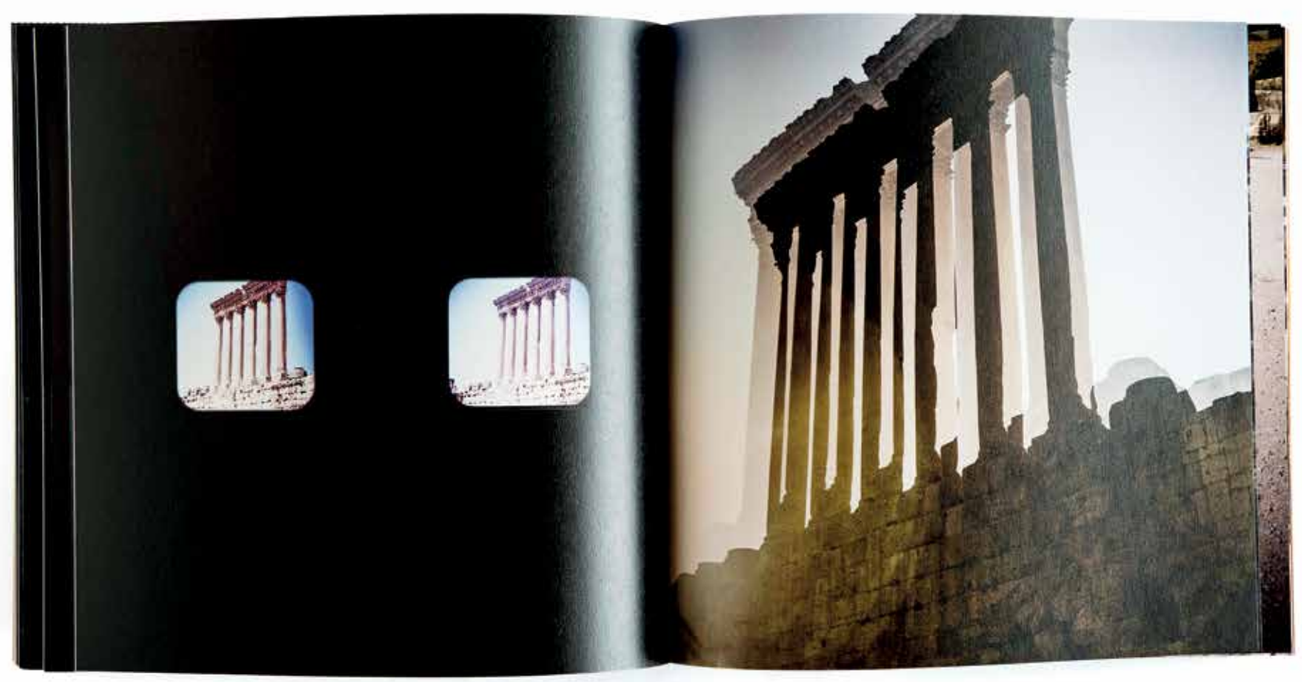
pour reproduire le double déclic de la camera stéréo en vogue à l'époque, ils montrent une brèche dans le temps qui remémore un pays imprégné d'une longue guerre civile et de sa reconstruction. Le duo a présenté son travail en une juxtaposition de leurs deux négatifs sur un même support pour y former une seule image. A travers cette expérimentation technique, les photographes ont aussi fait transparaître une instabilité du paysage libanais.

Le texte accompagnant ce livre est écrit par Fadi Tofeili, auteur, poète et traducteur. Il y introduit une corrélation de dualité et de surimpression entre les différentes disciplines et mediums. Il assure un parallèle entre les photos d'archives et les images du Liban en petit paradis, fantasmées et produites par le cinéma Égyptien des années 50 et 60.

Reza Abedini s'est immergé dans le monde des photos récentes et de celles d'antan. Il a absorbé le texte de Tofeili. Il a alors

conceptualisé un livre dont le graphisme est une réflexion de la reproduction, au plus près des détails du travail ethnographique des photographes. Il y a incorporé différentes textures de papier. Il a déconstruit le texte graphiquement sur le papier pour y dérouter et embrouiller le lecteur qui doit se souvenir que nous avons ici une double lecture, une espace-temps trop important entre les vieilles photos et celles plus récentes. Il agrandit le texte dans une page et le réduit tellement dans une autre qu'elle est presque illisible, sans effort d'attention. Tout se situe à ce niveau de prise de conscience : voir l'imperceptible. Au niveau du face à face des photos, sur une page les photos rétro comme on les aurait vues au travers du viewmaster, et sur l'autre la photo récente qui couvre tout l'espace page sans aucune bordure. Abedini souligne l'importance du présent et demande à ses lecteurs de comparer les deux pages pour y trouver des similitudes ou des différences, tout en mettant en avant la réalité du présent avec son amalgame de changements et de cicatrices.





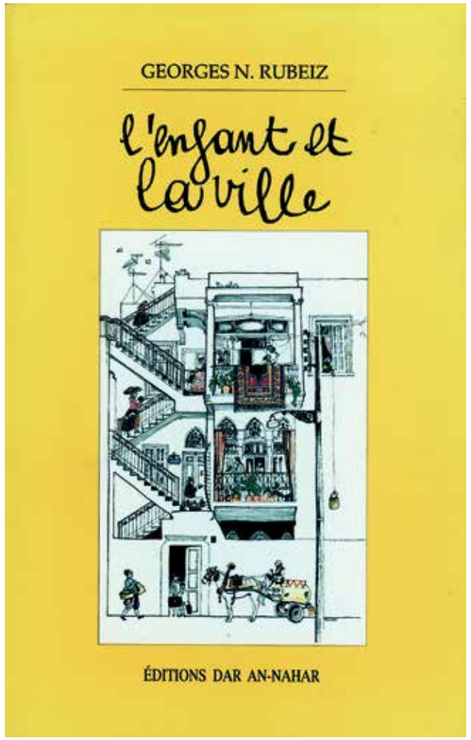
Le livre est accompagné d'un viewmaster, d'un projecteur du disque ambulant qui permet de voir en 3D. Cet objet démontable est une tentative pour permettre au lecteur de revivre l'effet, voir les photos tout comme Bob et Ann, les voyageurs des années 70 et se remettre ainsi dans cette ambiance globale et intégrale de Nasr et Coeckin. Les photos du disque viewmaster sont une reproduction fidèle des originaux. Le tout est alors incorporé dans une boîte qui ressemble à un sac de caméra avec bandoulière pour se lancer dans une découverte interactive et une expérience de découverte à travers le temps.

Le livre est publié par Dongola Limited Editions, une maison d'Edition qui couvre une pratique d'art et de sujets contemporains au Proche Orient. Basée à Beyrouth, Dongola expérimente, en collaboration avec des artistes intéressés par un défi de réflexion interdisciplinaire et un engagement d'examiner les sujets sensibles. Dongola, un nom choisi en mémoire de l'antique grande ville nubienne aujourd'hui ignorée, pour rappeler que, nous aussi serions oubliés si nous ne visions pas l'art comme véhicule premier pour s'imposer sans se dénaturer.

Hommage à GEORGES RUBEIZ

Un enfant de sa ville

Ancien élève de l'Institut des Sciences Politiques de Genève, touche-à-tout d'excellence, initiateur de l'*Oursin Libertin*, restaurant de poissons original qui connut un franc succès, il a commis trois ouvrages, dont *Les enfants de la louve* et *Arrêts sur Image*. Celui que nous présentons est le premier paru.



Dédié à son épouse Edmonde, sa première lectrice dont l'avis lui fut précieux, *L'Enfant et la Ville*, épuisé, n'est malheureusement pas réimprimé.

… Un rire Gargantuesque et la pudeur d'une violette, l'humour, la distance chaleureuse, une certaine tristesse : voilà le souvenir que l'on gardera de cet homme aimable et profond qui recherchait en vain, dans la déconstruction d'un Beyrouth piégé par la reconstruction, la ville qu'il avait connue, « *un îlot de bon sens, de rêves éveillés* » auxquels il avait cru…

Publié en 1996 par les Editions Dar el Nahar, son premier livre *L'Enfant et la ville* devrait être porté à la connaissance de tous ceux à qui l'on souhaite transmettre la mémoire d'un Liban jeune et heureux, et surtout lu et relu par ceux, nombreux, qui se plaisent à évoquer des époques et des lieux qu'ils n'ont point connus « in vivo » .

Cet amoureux de la vie raconte les gamineries de son enfance et de son adolescence qui lui reviennent à la mémoire après dix-sept ans d'une guerre ravageuse et stupide. Car il ne mâche pas ses mots, ce lettré fêtard des années-douceur : il y a de la violence devant cet irréparable gâchis qui le prend aux tripes quand il parcourt les rues où, « *de temps en temps, un bâtiment se distingue du contexte qui l'entoure, rescapé, dinosaure témoin d'une ville bon enfant* » Et pourtant, s'il exprime sa nostalgie, celle-ci n'est ni puérile ni sénile : elle est gaie, malicieuse, truculente. Sensations, flash-backs d'odeurs, de bruits et de lumières, visages, silhouettes, costumes surgissent sans poses ni artifices, avec une fraîcheur rare et une jovialité communicative : « *Oui, c'est bon de se souvenir, c'est bon de penser qu'à un moment la vie était belle, qu'il y avait une ville indolente (…) où un peuple aimait rire, chahuter, s'amuser (…) où se renouvelait chaque jour le miracle de la complicité joyeuse* ».

Le début de son récit commence il y a aujourd'hui largement plus d'un demi-siècle. En 1937, la naissance à Ras Beyrouth du fils du fameux Docteur Nicolas Rubeiz, attendu comme le Messie par sa parentèle féminine en manque d'héritier mâle, fut célébrée pendant des jours au son du fifre et des tambours et accompagnée d'un trop-plein de cadeaux, dont un poème calligraphié en langue arabe, alors que la physionomie cosmopolite de la capitale se développait.

Il y parle en familier des mondes de l'époque, évoque la personnalité respectée d'un père cultivé, charitable et admiré ; les rites et les traditions désuètes, il les consigne avec une ironie moqueuse et charmeuse.

Ce livre, il l'a écrit, dit-il, un peu par désœuvrement, un peu par ennui, un peu « *pour se marrer* », pour retrouver le rire. Il y conte les frasques des copains pré-pubères et de ceux nouvellement élevés au rang de jeunes gens bien finis, il nous invite à prendre le tramway, à découvrir les arcanes de feu la Place des Canons, les ruelles puissamment odorantes, les cinémas, les petits jeux d'argent, les quartiers réservés indulgents aux novices hâbleurs et intimidés. C'est très gentiment dit, dans une langue verte, loin de toute prétention littéraire et si vivante !

Les pauvresses de petite vertu ont déserté les lieux ou tragiquement péri. L'auteur, au terme du parcours, leur rend justice, et c'est bouleversant : « *En cinquante ans, j'ai appris qu'il n'est pire prostitution que celle de l'âme (…) J'ai appris que la prostitution et l'obscénité ne se logent pas dans les sphincters de l'homme mais bien dans son cœur, dans son esprit et dans le mépris des valeurs qui précisément font l'homme (…) A côté de toutes les exactions, de tous les abus auxquels (On) nous a habitués, les putains de ma jeunesse étaient des saintes.* »

« Ma2sati »

Le caustique
ISSAM BOU KHALED
Porte au plateau la noirceur humaine

Diplômé en théâtre de l'Université Libanaise, Issam Bou Khaled livre sa première pièce en 1997 « Trio », distinguée au festival de Carthage par le prix de la meilleure interprétation féminine attribué à Bernadette Houdeib.

« Black Box »

En 1999, il est cofondateur de l'association Shams qui regroupe plusieurs disciplines artistiques. En 2017, son solo de marionnette « Ma'ssati » célèbre les 20 ans du théâtre al-Madina. Sa pièce « Carnivorous » est coproduite la même année par le Festival Samir Kassir. Les œuvres qu'il écrit, met en scène, et dans lesquelles il joue souvent, tournent dans le monde. Son association de théâtre pour les sourds-muets « Décibel » l'entraine à envisager les planches autrement. Doté d'une filmographie qu'il étoffe sans cesse, Issam Bou Khaled est un génie qui se joue de tout, à commencer de lui-même, sans jamais se départir de son humour.

Le théâtre est-il d'abord une aventure humaine ?

Je me suis engagé dans des études de théâtre car cette formation me paraissait comme une bouffée d'oxygène, la seule alternative possible dans le contexte terrible de la fin des années 80, où le Liban était plongé. La scène était le seul endroit où je me sentais utile, vivant. Dépassant l'aventure humaine, le théâtre est pour moi une évidence, une nécessité absolue…

Votre épouse Bernadette Houdeib est de toutes vos pièces. Quel metteur en scène êtes-vous ?

Indépendamment du fait que nous soyons mariés, Bernadette est une actrice exceptionnelle dont le talent est reconnu. Les excellents comédiens avec lesquels je travaille sont pratiquement devenus des membres de ma famille ! Je partage donc avec chacun d'eux un lien personnel. Mettre mes sentiments de côté durant le travail est cependant obligatoire. Pour autant, ma proximité avec eux garantit qu'ils essayeront de

donner ce que j'exige, et dans tous les cas, le meilleur d'eux-mêmes. J'admets demander beaucoup, leur engagement total m'émeut. Durant les répétitions, j'expérimente énormément : l'impossible ne figure pas dans mon lexique de metteur en scène. Bernadette et moi évitons d'importer nos tensions professionnelles à la maison, car une remarque sera toujours prise de façon personnelle au sein d'un couple. Ce risque réel s'estompe vite : une dispute ne dure jamais très longtemps, nous nous connaissons si bien !

Comment gérez-vous l'attente que nourrit votre public face à chaque création ?

La plus grande pression que je vis est celle que je m'impose moi-même, ce qui est néfaste pour mon équipe ! La langue que j'emploie, tantôt poétique, tantôt familière, est celle de la rue. Elle traite de sujet très durs et a conduit à nouer des liens forts avec le public. J'écris peu, mais je me donne entièrement. Ma trilogie « Archipel », « Marche » et « Banafesj » raconte ma relation avec la guerre et le Liban. Je me joue des registres et des codes et j'attends toujours avec impatience la réaction des spectateurs, même si je conserve une distance vis-à-vis d'eux lorsque je suis en période de création, pour lui donner libre cours.

Après « Ma'ssati » et « Carnivorous », êtes-vous devenu l'auteur privilégié des productions ?

Non, je ne travaille pas sur commande et je n'ai jamais présenté de dossiers pour solliciter des subventions. Cela prend trop de temps et conditionne parfois l'écriture qui doit répondre aux exigences du mécène. J'écris seul : les soutiens financiers extérieurs spontanés sont bienvenus mais ils n'interviennent jamais dans mon expression artistique. Au mieux, il s'agit de coproduction mais je reste maître, indépendant et propriétaire de l'œuvre.

Comment l'auteur que vous êtes écrit-il ses pièces ?

J'écris sans être écrivain. Saïd Serhal a coécrit mes deux dernières pièces « Carnivorous » et « Ma'assati », et il joue avec moi. Je ne présente le script de mes pièces qu'au moment d'obtenir l'accord de la Sûreté Générale. Les répétitions débutent en effet sans aucun papier, j'ai tout en tête. Je déclame le texte avec les comédiens et le script se rédige au fur et à mesure, rarement dans son intégralité. Ce qui n'empêche ni la précision ni la rigueur, tout en conservant une marge pour l'improvisation.

Carnivorous

Revenons sur votre compagnie de théâtre pour les sourds-muets « Décibel ».

Cette association est l'aventure humaine qui a changé ma compréhension profonde du théâtre. Je parle de nombreuses langues mais j'ai choisi de ne pas apprendre celle des signes pour ne pas prendre un avantage sur les malentendants qui ne peuvent pas communiquer avec ma langue. Jouant sur cet équilibre, je lance des signaux en structurant volontairement mal mes phrases. Mes interlocuteurs les comprennent comme je le souhaite. Je parle donc avec eux une langue approximative, comme un anglais qui s'exprimerait maladroitement en arabe. Nous avons créé une langue nouvelle sur scène, qui peut être comprise de tous. Le rythme et l'émotion, le jeu du conflit et de l'illusion que j'affectionne particulièrement, prennent le pas sur l'histoire qui se développe en second plan.

Vous enseignez également…

A l'IESAV, je laisse ma curiosité me porter vers la pédagogie, ayant repris les cours de Roger Assaf qui a pris sa retraite. J'ai exercé le métier d'enseignant par le passé dans différents établissements. Faire sortir le meilleur des étudiants est une joie. Constater la baisse du niveau culturel chez les jeunes, au profit des réseaux sociaux, m'attriste.

Un personnage dans « Autour de la maison rose » de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige en 1999 et un autre dans « Falafel » de Michel Kammoun en 2008… Serez-vous plus présent à l'écran ?

J'ai aussi tenu des petits rôles dans les films de Ghassan Salhab, Eliane Raheb ou Zeina Sfeir. L'industrie se développe. En 2018, j'ai tenu deux rôles principaux, l'un dans le long-métrage de Michel Kammoun et l'autre dans la fiction d'Ahmad Ghossein. J'aime ces expériences que je multiplie, même si elles sont dénuées du rapport direct au public.

Votre théâtre aborde des questions difficiles avec humour. Pourquoi ?

C'est ma marque de fabrique, on peut rire tout ! Nous sommes plongés dans une dépression chronique au Liban, tout instant de bonheur est donc décuplé. Je refuse le statut de victime. Ma ligne de défense reste l'humour. J'exporte cette expression avec fierté, sans faire de travail ethnique, en étant simplement un dramaturge libanais qui raconte des histoires nées à Beyrouth, dont les dimensions dépassent nos frontières. Mon travail s'adresse à un public doté d'une conscience, toutes origines confondues. Finalement, mon théâtre exprime des interrogations universelles, avec un profond pessimisme face à la condition humaine mais le rideau tombe toujours face à un sourire…

GEORGES HACHEM

Cinéaste en colère

Réalisateur et scénariste, Georges Hachem étudie le théâtre à l'Université Libanaise et le cinéma à l'Ecole Nationale Louis Lumière à Paris.

Il dirige des ateliers pour acteurs et réalisateurs à Paris et Beyrouth. Il rentre au Liban en 2006 où il crée le département audiovisuel de l'Université Antonine. En 2010, il signe son premier long-métrage « Stray Bullet ». Avec sa deuxième fiction « Still Burning », Georges Hachem met à l'affiche Wajdi Mouawad, Fadi Abi Samra et Adila Bendimerad. L'isolement dont il est victime, parce qu'il refuse d'entrer dans le moule, lui fait barrage, l'empêchant de diffuser ses œuvres comme elles le mériteraient. Décryptage antisystème !

Quel cinéma livre-t-on à travers l'Ecole Nationale Louis Lumière ?

Après une formation d'art dramatique à Beyrouth qui m'a permis de prendre connaissance du mécanisme de l'acteur, l'Ecole Nationale Louis Lumière a été mon premier choix en raison de la solide formation technique qu'elle dispense. J'étudiais en parallèle la sémiologie du cinéma à la Sorbonne. Fort de ces bases, j'ai envoyé mon premier scénario au Centre National du cinéma français. J'avais pensé qu'être volontaire et faire preuve d'assurance permettaient de créer tout en restant indépendant. J'ai appris, avec l'expérience, qu'il existe des nuances et des réseaux. Avoir pour but premier de construire une œuvre d'expression personnelle au cinéma ne suffit pas. Ceci est d'autant plus vrai pour un étranger. J'ai vécu plus de vingt ans en France et j'ai fini par renoncer à y réaliser une fiction. Les arts vivants ont cette particularité que l'auteur qui choisit cette expression ne peut se tenir loin de ses sources d'inspiration. Je n'étais pas l'ambassadeur du Liban selon les normes occidentales. Mon regard atypique, qui contenait la distance pour comprendre la guerre, ne correspondait pas à la case dans laquelle il aurait fallu que j'entre pour faire carrière. Cette terre d'exil me demandait soudainement d'être « typique » pour livrer mon expression. Quel paradoxe ! Mon cinéma ne répond pas à la demande, il n'est ni commercial, ni formaté.

Qu'en est-il de la direction des ateliers pour acteurs et réalisateurs à Paris et à Beyrouth ?

Ce procédé, que j'ai mis en place lorsque je codirigeais une école d'art dramatique, permettait au cinéaste que je suis de faire mes esquisses tout en formant les étudiants. Ce travail de laboratoire a duré près de dix ans. Explorer ce terrain sur le plan pratique était inédit. Cette démarche s'est effectuée un temps avec la FEMIS, l'École Nationale Supérieure des Métiers de l'Image et du son. L'acteur est le seul élément du 7ème art qui ne soit pas théorisé : les futurs réalisateurs pouvaient se confronter à ces complexités lors de ces stages. J'ai importé avec plaisir cette formule à l'IESAV durant trois saisons.

Quel est votre bilan plus de dix ans après votre retour au Liban ?

Le Liban compte autant de films que de cinéastes ! Ceci prouve qu'il n'existe pas d'industrie, ni de carrière.

La structure cinématographique forme plus d'élèves que ne peut en supporter le marché, est-ce pour cela que vous avez cessé d'enseigner?

Le boom de la publicité et de l'audiovisuel au Liban dans les années 90 a conduit à un accident génétique : la formation de jeunes cinéastes, puisqu'en forgeant, on devient forgeron. Nadine Labaki est la première réalisatrice formée à Beyrouth qui ait fait carrière. A mon arrivée, j'ai fondé et dirigé le département audiovisuel de l'Université Antonine jusqu'en 2014, date à partir de laquelle je me suis consacré à la fiction. Je ne pouvais pas cautionner la multiplication des formations sans débouchés! J'anticipais une saturation et je sentais la responsabilité de prendre mes distances avec le système.

Quels enjeux vous incitent-ils à combiner les casquettes de scénariste et réalisateur ?

L'ambition de faire porter à l'opération « auteuriste » de réalisation la charge de la narration littéraire. Lorsque je réalise, je ne respecte pas formellement la transfiguration du script que j'ai écrit sous forme de nouvelles, je compartimente mes casquettes et j'agis en autonomie pour le réinterpréter.

La première mondiale de « Still Burning » a eu lieu au festival international du film de Dubaï en 2016. Pourquoi ?

La production était lourde, nous étions tributaires de la petite aide du festival de Dubaï qui réclamait en contrepartie la première mondiale, en décembre 2016. La sortie au Liban s'est tenue en janvier 2018. Elle a été honorable, mais l'enjeu est ailleurs. Au niveau international, le fait que le film soit daté de 2016 ne le rend plus attractif. Sa distribution étrangère est problématique, d'autant que le film n'a malheureusement pas tourné dans d'autres festivals. Il a souffert de sa propre ambition, hors du cahier de charges qui intéresse les décideurs.

Quel est votre rêve ?

Avoir les moyens de poursuivre mes réalisations de manière indépendante en disposant de relais, comme dans n'importe quelle autre discipline artistique.

YARA BOUSTANY

Approfondit son rapport entre l'espace et le public

Après des études de cinéma à l'Académie des Beaux-Arts (Alba) à Beyrouth, Yara Boustany se spécialise dans l'école de cirque et théâtre CAU Animasur, à Grenade.

Elle y expérimente le mime et la danse. Le cirque est à la page, rappelons l'investissement de Daniel Buren ! De retour au Liban, la jeune femme ouvre son studio à Beyrouth et y dispense des cours d'expression corporelle. Grâce à la plateforme Moultaqa Leymoun de Mia Habis et Omar Rajeh, Yara Boustany présente « Evolvo » à BIPOD en 2018. Artiste, athlète et chorégraphe soutenue par le Fonds Arabe pour les Arts et la Culture (AFAC), elle se joue de codes et réinvite l'espace scénique pour livrer des performances interdisciplinaires dont elle réinterroge constamment l'épicentre.

Quelle place la danse tient-elle dans votre quotidien ?

Je danse, enseigne ou répète chaque jour. Le corps est un instrument qu'il faut quotidiennement travailler. Le type de danse conditionne la nature de l'entrainement. Mes exercices ont essentiellement trait à l'improvisation. Ceci me permet de trouver mon matériel. Je travaille aussi la voix.

Parlez-nous de votre relation avec Mia Habis et Omar Rajeh.

Omar était mon professeur lorsque j'ai pris des cours de danse contemporaine à Hamra dans le cadre de Maqamat. Même si j'ai voyagé, j'assistais aux spectacles de BIPOD lorsque je passais à Beyrouth. De retour au Liban après ma formation en Espagne, Mia m'a proposé de la tenir informée de mes travaux, ce que j'ai fait ! De nombreux programmateurs assistent à BIPOD. Ma participation m'a ouvert des portes. J'ai ainsi présenté « Evolvo » en Pologne.

Quelle place la musique tient-elle dans votre processus créatif ?

Une place importante, je préciserai « effets sonores » plutôt que mélodie au sens classique. La musique m'aide à raconter l'histoire. Elle est un outil utile et forge un lien entre le public et moi.

Comment vous situez-vous face à l'absence d'historique chorégraphique au Liban ?

Entre la danse et le théâtre, j'enseigne et je pratique la poésie visuelle et physique. Elle inclut le mouvement, la voix, le geste, l'image et la musique. Elle aboutit à livrer une performance globale. Enfant, j'ai pratiqué la gymnastique, j'ai expérimenté la danse en Espagne, le théâtre dans la lignée Lecoq avec un jeu très physique, et l'acrobatie puisque je suis funambule et trapéziste. Mon apprentissage m'a conduite à allier différentes expressions que je place aujourd'hui au service de la création.

Vous avez souvent recours à la technologie…

C'est effectivement un instrument qu'il faut savoir doser. Il illustre le propos de l'artiste s'il sait s'en servir. Le soutien d'AFAC offre une reconnaissance. Je gagne aussi en assurance dans l'usage multimédia.

Le cinéma, c'est vraiment fini ?

Dans sa conception traditionnelle en tout cas ! J'utilise ce médium dans mes spectacles à travers des vidéos. Je me filme en répétition pour créer. Parfois, le montage me permet de changer l'ordre des scènes de ma chorégraphie. En matière d'art comme dans la vie, tout est toujours question d'équilibre…

La pratique artistique libanaise au firmament avec LA FONDATION RAM

La fondation Robert A. Matta (RAM) pour la promotion de l'art et de la culture au Liban et dans le monde a été créée en 2013 à Beyrouth. Engagement, soutien et promotion sont les mots d'ordre de l'institution animée par l'esprit de son fondateur, Robert Matta, protecteur de l'expression créatrice dans sa diversité.

En mémoire de son père, le très regretté Alfred Matta, son fils Robert Matta poursuit avec sa mère Nadia Matta un travail essentiel de soutien à l'infrastructure artistique nationale, dans un pays où la politique culturelle est quasi-inexistante. La fondation RAM se caractérise par une démarche sérieuse, patiente et unifiée grâce à son illustre comité : Madame Zeina Saleh Kayali, Madame Réna Kiwan, Madame Muriel Azarian, Maitre Nabil Kiwan, Monsieur Assaad Nakad et Maitre Fadi Béchara.

Attestant de cette vitalité et souhaitant donner la parole au plus grand nombre, PICTORAM, publication de la RAM gracieusement distribuée une fois par an au Liban, souligne la pérennité de l'engagement fondateur auprès d'institutions culturelles et l'intervention ponctuelle qu'elle consent à certains projets d'artistes.

La RAM coproduit également depuis deux saisons avec Télé Liban « 5 de PIC », ou les 5 minutes de PICTORAM. L'émission télévisée hebdomadaire et francophone célèbre une œuvre d'artiste libanais par épisode et PICTORAM livre un CD reprenant le meilleur de ce programme audiovisuel qui opère dans un domaine où les sources sont malheureusement très rares.

L'action d'intérêt public menée par la RAM justifie de présenter certains de ses allocataires dans cette présente rubrique. Expérimentons le dialogue proposé par La Maréchalerie, centre d'art contemporain de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles et l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris dans l'exposition « Tâches aveugles, Paris, Beyrouth et retour ». Revivons la magie du concert de traditions musicales syriaque, byzantine et occidentale donné à l'UNESCO-Paris. Revenons sur la résidence du compositeur Bechara El-Khoury auprès de l'Orchestre des Jeunes d'Ile-de-France. Revoyons le répertoire du concert proposé par l'ensemble « Écoute » à la Maison du Liban de la Cité universitaire de Paris. Témoignons de la préservation des archives du Centre du Patrimoine Musical Libanais-Espace Robert Matta. Interrogeons la notion de martyre dans le dernier film du cinéaste Mazen Khaled, produit consécutivement à sa résidence au Collège de la Biennale de Venise en 2017. Fêtons la diversité présentée par le Festival du documentaire d'art de Beyrouth. Enfin, visitons l'exposition d'art contemporain intitulée « Cycles of Collapsing Progress », organisée par BEMA -Beirut Museum of Art- et la plateforme curatoriale STUDIOCUR / ART au stade Oscar Niemeyer à Tripoli.

La rencontre des personnalités, des savoirs et des médiums engage un dialogue dont l'expérimentation est aussi renforcée par la décentralisation physique et favorisée par la RAM en raison de ses qualités fédératrices. Allons sans crainte à la rencontre de l'autre.

« TÂCHES AVEUGLES, PARIS, BEYROUTH ET RETOUR »

Prendre le temps d'affiner sa perception

Dirigée par Valérie Knochel Abecassis, La Maréchalerie est le centre d'art contemporain de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles (ENSA).

Son but est de permettre aux futurs architectes d'être en contact avec la création artistique contemporaine. Emmanuel Saulnier, artiste sculpteur, a inauguré l'espace d'art en 2004, à travers une exposition et une expérience pédagogique globale. Son atelier permanent à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris (ENSBA) est un laboratoire expérimental ouvert sur le monde qui a déjà exploré le Chili, la Grèce, le Japon…

Page précédente
ALI KAYS & MAHA KAYS,
The Edge
Installation interactive de réalité virtuelle, images de synthèses, éclairage basé sur des images anamorphiques, photographies argentiques, son, musique, plateforme en bois, 4x3,25m, 2018

Page ci-contre et suivante
GHASSAN SALHAB & MOHAMED SOUEID
Le Voyage Immobile (As Far as Yearning)
Vidéo 23 min, 16: 9, HD, son, 2018

Les synergies de ces deux personnalités convergent vers un but artistique commun, décloisonnant et interdisciplinaire : initier un dialogue expérimental entre Paris et Beyrouth, entre l'art et l'architecture, entre le visible et l'imperceptible, de 2016 à 2018. Bouleversant les repères classiques de la représentation, le projet, soutenu par la fondation RAM, offre un affranchissement de la subjectivité, dans une volonté conjointe de communion.
L'envie d'Emmanuel Saulnier et de son ancienne élève, l'artiste émergente Maha Kays, d'explorer la capitale libanaise est à l'origine l'ambitieux programme. Valérie Knochel Abecassis souhaite au même moment développer des projets internationaux, en collaboration avec les étudiants de la 4ème et 5ème année de l'ENSA qui, dans leur parcours académique, ont justement la possibilité de voyager avec leurs enseignants pour développer un projet au deuxième semestre. Ceci est d'autant plus intéressant que le centre d'art a toujours proposé des projets ouverts sur le monde.

De là naît la collaboration avec l'ENSBA, qui propose en 2016 une série de conférences et de projections sur la création artistique contemporaine beyrouthine. Le cycle de débats «Manèges» à la Maréchalerie poursuit cette étape théorique en 2017. Dans le cadre de sa programmation annuelle, le centre d'art, lieu de production et d'exposition, expose en 2018 l'accrochage collectif intitulé « Tâches aveugles ». Comment avancer ensemble dans l'obscurité ?

Les artistes tentent d'y répondre en duo. Ils sont tous d'origine libanaise : Khaled Yassine et Kinda Hassan, Ali Kays et Maha Kays, Ghassan Salhab et Mohamed Soueid. Pourtant, l'exposition ne traite pas spécifiquement de Beyrouth dans un sens identitaire communément estampillé. Il s'agit au contraire de livrer une perception du monde, une façon de ressentir, de voir, de conter, donc plusieurs histoires du regard. Défier les narrations linéaires, travailler l'appréciation pour faire émerger une géographie résultant du dialogue de l'art et de l'architecte soumet nos esprits à de nouveaux esthétismes qui interrogent le monde. Sous le commissariat de Maha Kays, chaque tandem livre une nouvelle œuvre pour l'exposition. Les médiums explorés à cette occasion sont pluridisciplinaires : sonore, vidéo, photographique, virtuel et gravé. Compléter son regard par la vision de l'autre, malgré la tache aveugle qui est une zone de l'œil où aucun de nous n'a de sensibilité visuelle, quel défi !

L'intention est d'élargir les notions et les champs traditionnels pour offrir une expérience globale de la conscience à l'émotion. Cette étape crée le désir de passer du virtuel au réel en s'envolant pour le Liban.

Lucia Zapparoli, chargée de pédagogique à la Maréchalerie, coordonne le voyage d'études à Beyrouth en avril 2018. Valérie Knochel Abecassis, Emmanuel Saulnier, l'anthropologue Sophie Brones, les architectes Raphaëlle Hondelatte et Sophie Delhay, toutes enseignantes à l'ENSA, ainsi qu'une quinzaine d'étudiants de l'ENSA et tous les élèves de l'atelier d'Emmanuel Saulnier y participent. Le groupe arpente la ville et étudie les transformations urbaines et artistiques, c'est le temps de la recherche, de l'apprentissage par l'expérience, afin de prendre conscience de la réalité libanaise.

L'exposition de restitution du séjour se déroule en deux temps ; en juin 2018 à l'ENSA et en juillet 2018 à Paris. PICTORAM a fait l'objet d'une présentation et d'une distribution à l'occasion de ces événements. Le second accrochage rassemble ici aussi des duos, composés cette fois d'étudiants artistes et architectes. Il se tient à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Métaphore de toutes les fragilités universelles, mais aussi modèle de résilience, d'énergie et d'adaptation, le Liban fera enfin l'objet d'une étude dans un projet éditorial publié en fin d'année, puisque chaque exposition de La Maréchalerie donne lieu à une publication. Dirigé par Emmanuel Saulnier, l'ouvrage réunira des contributions d'artistes et d'intellectuels, libanais et français, ayant des liens très forts avec le pays du Cèdre, pour nous permettre de voir autrement, au-delà des paradigmes qui structurent habituellement nos pensées. Pour éduquer par la production notre regard, et mieux se détourner d'un monde perçu…

NOËL D'ORIENT ET D'OCCIDENT à l'UNESCO

Le 12 décembre 2017, des musiciens libanais et français présentaient un concert tout à fait original dans la Salle I du siège de l'UNESCO à Paris, donnant à entendre à un public venu très nombreux des traditions musicales syriaque, byzantine et occidentale pour un temps de Noël.

Zeina Saleh Kayali

Georges Daccache au piano, Marie-José Matar, soprano, Père Naoum Khoury, ténor, Imad Morcos au qanoun, Père Youhana Geha au nay et l'ensemble vocal La Petite Suite sous la direction d'Olivier Plaisant, se sont succédés sur la scène éclairée aux couleurs du Liban pour offrir au public des œuvres de Mozart, Mendelssohn, Kanaan, Daccache, Gounod, Emiyan ainsi qu'un florilège de chants byzantins et syriaques datant pour certains du IIe siècle de notre ère. Cet événement était aussi l'occasion de rendre hommage à l'Ambassadeur Khalil Karam qui quittait ses fonctions après cinq ans d'un mandat placé sous le thème de la valorisation du Liban et de sa culture, notamment musicale.

Le concert s'ouvre sur une pièce pour piano de Georges Daccache, car ce talentueux pianiste est également compositeur : La Vallée sainte de Qadicha, pièce extraite de la Suite maronite en cinq mouvements. Les notes s'égrènent et coulent avec fluidité introduisant l'auditeur à ce qui va suivre car, dans cette œuvre, l'Orient et l'Occident sont déjà harmonieusement et intimement mêlés.

De gauche à droite, Georges Daccache, le père Naoum El Khoury, Imad Morcos, le père Youhana Geha

Puis arrive Marie-José Matar, merveilleuse soprano à la voix cristalline et pure qui interprète trois pièces : Toubaki Mariam, hymne à la Sainte Vierge du compositeur libanais Iyad Kanaan et Repentir de Charles Gounod, pièce écrite six mois avant la mort du compositeur et dont les paroles, qui sont de lui, crient au Seigneur d'accepter son âme pécheresse. La soprano conclut avec le célébrissime Alleluia de l'Exultate Jubilate de Mozart, véritable tour de force pour les cantatrices qui doivent vocaliser dans un registre extrêmement aigu.

Georges Daccache revient alors avec une somptueuse œuvre de Stephan Emiyan, Noël Syriaque, dont le thème part d'une mélodie traditionnelle pour s'envoler vers d'extraordinaires variations.

La deuxième partie du concert est consacrée aux chants en langue syriaque. Père Naoum El-Khoury, ténor, Imad Morcos au qanoun et Père Youhana Geha au nay offrent un bouquet de mélodies qui mettent en valeur la puissance de la voix du chanteur et la délicatesse de l'accompagnement des instrumentistes.

Pour conclure, l'ensemble vocal La Petite Suite, sous la direction d'Olivier Plaisant, offre trois pièces du répertoire occidental de Noël : un motet de Mendelssohn, Es Wird ein Stern aus Jacob, puis, extrait de l'Enfance du Christ d'Hector Berlioz, l'Adieu des Bergers à la Sainte Famille et enfin un Noël traditionnel anglais de John Rutter, Christmas lullaby, en compagnie de Marie-José Matar et du père Naoum El-Khoury qui sont revenus sur scène pour tenir les parties de solistes.

Il semblait évident, à la fin de ce concert, que la musique peut être un puissant vecteur de dialogue et de compréhension mutuelle. Ce récital en offrait un beau témoignage, en nous faisant découvrir des traditions musicales venues du monde entier, éclairant leurs similitudes, leurs différences et la façon dont elles se répondent entre elles. La Directrice générale de l'UNESCO, Audrey Azoulay avait d'ailleurs écrit un texte pour ce concert, dans lequel elle affirmait que « à l'heure où des voix cherchent à répandre la haine et la violence, la division et le repli sur soi, ce voyage musical entre les cultures est un puissant remède et un impératif culturel ». Et pour conclure, elle citait le poète Gibran Khalil Gibran qui disait de la musique qu'elle est « le langage des âmes » et qu'elle donne le sentiment d'une « identité culturelle commune ».

De gauche à droite Georges Daccache, Marie-José Matar, l'ambassadeur du Liban à Paris Khalil Karam, Oliver Plaisant, Père Naoum El Khoury

BÉCHARA EL-KHOURY
En Résidence à l'OJIF

Que veut dire pour un compositeur « être en résidence » ? Il s'agit, pendant un temps déterminé, d'être rattaché à une institution ou à un orchestre et d'y être programmé, de présenter ses œuvres et de participer à des actions pédagogiques.

Mais il s'agit aussi et surtout de composer pour cet orchestre. La résidence est un moyen de montrer qu'un compositeur existe. L'écriture étant un acte essentiellement solitaire, celui-ci reste souvent en retrait, invisible au public. Inviter un compositeur à commenter ses œuvres, à livrer son regard de professionnel sur la programmation d'un orchestre ou d'une institution est une façon d'incarner la création musicale et de sortir le compositeur de sa solitude.

Zeina Saleh Kayali

2018 était l'année de résidence du compositeur libanais Bechara el-Khoury auprès de l'Orchestre des jeunes d'Ile-de-France (OJIF), sous la direction de David Molard. Sur une durée d'un an et grâce au soutien de la Sacem et de la fondation RAM, il écrit deux pièces créées l'une en juin (*Chant de la lumière pour la Sainte Vierge* pour violoncelle et orchestre) et l'autre en octobre (*Symphonie n°2, Traüme von Wien*).

La résidence est lancée le jeudi 15 février à la Seine musicale de l'île Seguin, à côté de Paris, par une journée consacrée à Bechara el-Khoury. Des répétitions commentées auprès des scolaires se tiennent dans l'après-midi et, le soir, le concert comprend deux sérénades pour cordes (n°3, *Les Chemins de la nuit* et n°4, *Horizon*), prises dans le riche catalogue du compositeur, ainsi que deux pièces de Richard Strauss, idole de Béchara el-Khoury.

Le deuxième volet de la résidence se tient le vendredi 15 juin au théâtre Rutebeuf à Clichy, à côté de Paris. Moment très émouvant que de découvrir une pièce musicale aux côtés de son compositeur qui, lui-même, l'entend pour la première fois. Ce concert avait la particularité d'associer l'orchestre avec le trio Karénine (Paola Kouider, piano, Louis Rodde, violoncelle, et Fanny Robilliard, violon), un jeune ensemble qui monte en Europe

Le Chant de lumière pour la Sainte Vierge pour violoncelle et orchestre est une pièce lumineuse, comme son nom l'indique, mais contenant aussi sa part d'ombre, profonde et intense, irrésistible mélange que Bechara El-Khoury manie si bien. Cette œuvre, écrite en hommage à Jean-Paul II, est, aux dires de l'artiste, une œuvre « méditative ». Il poursuit : « Je l'avais composée en 1995 et réécrite en 2017 tout en gardant l'esprit et, autant que possible, mon style de l'époque ! La structure de cette œuvre ne respecte aucune forme classique ! C'est plutôt un discours rhapsodique. Une sorte d'improvisation planifiée et structurée librement. Le chant est poétique et serein. Ça n'est point une musique sacrée au sens stricte du terme, mais plutôt une sorte de salut à la pureté et l'éternité… » Immersion totale et immédiate dans l'œuvre du violoncelliste Louis Rodde qui sert si bien le propos, dans un mélange de jeunesse et de maturité.

Le concert se poursuit avec *Tzigane* de Ravel, puis *Konzertstück* de Schumann, pièce rare pour piano et orchestre. La deuxième partie du concert est consacrée au *Triple Concerto* de Beethoven… Bel hommage de la génération montante de la musique française à un très grand compositeur libanais!

Le troisième et dernier volet de cette résidence, organisé par la Délégation permanente du Liban auprès de l'Unesco, se tient le mercredi 24 octobre dans la salle I du siège à Paris, sous le patronage de l'Ambassadrice Sahar Baassiri. Le concert comprend également le Concerto pour clarinette de Bechara El-Khoury, *Autumn pictures*, interprété par Patrick Messina ainsi que *La Mer de Debussy*.

LE CPML ESPACE ROBERT MATTA EN 2018

Fidèle à sa tradition de valorisation du patrimoine musical libanais, et fier d'être l'un des artisans de la « renaissance » de la musique de son pays, le Centre du patrimoine musical libanais (CPML) Espace Robert Matta a connu une année variée, riche de multiples événements différents.

Zeina Saleh Kayali

Masterclass du Maître Ennio Nicotra et la Fort-Wayne Philharmonic, participation du compositeur libanais Fadi Khalil

Concert à deux pianos Georges Daccache et Betty Salkhanian

Concerts

L'association du CPML et du Conservatoire national supérieur de musique s'avère très fructueuse, puisque la saison a vu deux concerts de très haut niveau où les compositeurs libanais étaient mis à l'honneur :

Le 26 janvier, en l'église Saint Joseph, un concert symphonique entièrement consacré aux œuvres de Naji Hakim et, fait assez rare, placé sous la direction du compositeur lui-même : on pouvait y entendre la célèbre Ouverture libanaise, bâtie sur des thèmes libanais, le Concerto pour violon avec, en soliste, le talentueux Mario Rahi ; Sinbad, une création mondiale, et Trois Danses Basques, hommage aux origines de l'épouse de Naji Hakim.

Le 5 avril s'est tenu à l'auditorium Aboukhater un concert pour deux pianos avec Georges Daccache et Betty Salkhanian-Kourtian. Le programme était composé de grands standards de la littérature pianistique (Milhaud Saint-Saëns, Borodine, Khatchaturian, mais aussi et surtout de deux créations mondiales de compositeurs libanais : Requiem de Sevag Derghougassian et Trait d'Union de Charbel Rouhana.

Pédagogie

La mission du CPML est également pédagogique et il en fait l'une de ses priorités. Il s'agit d'une part d'éveiller les jeunes générations à leur patrimoine national et d'autre part d'aider de jeunes musiciens libanais qui souhaitent se perfectionner en Europe : C'est dans cet esprit que la pianiste Christine Marchais, une des rares interprètes françaises à compter dans son répertoire un grand nombre d'œuvres pour piano de compositeurs libanais, a fait bénéficier nos jeunes libanais de son savoir. Tout d'abord en venant régulièrement à l'école de musique du Collège Notre-Dame de Jamhour pour donner des Master Class aux jeunes pianistes, toujours autour du sujet du patrimoine musical libanais, mais aussi en invitant une vingtaine de jeunes à venir s'immerger pendant trois jours au Conservatoire du Rayonnement Régional de Rouen où elle est professeure. Ce séjour, intitulé La vie musicale libanaise à Rouen, s'est terminé en apothéose par le Concerto n°1 pour piano de Naji Hakim, interprété par Christine Marchais au piano et l'Orchestre du Conservatoire de Rouen, tous placés sous la direction de Claude Brendel.

Deux jeunes musiciens extrêmement talentueux ont bénéficié cette année de l'aide du CPML pour leur perfectionnement à l'étranger : en Italie Fadi Khalil, compositeur et chef de chœur et, en France, Mansour Aoun, compositeur.

Enregistrements

Afin que la musique libanaise soit gravée et ne reste pas lettre morte, le CPML a choisi de subventionner deux enregistrements en 2018 :

Helm ya Loubnan, disque de l'orchestre à vents LEBAM pour ses dix ans.

Huit pièces totalement inédites du compositeur Wadia Sabra par Georges Daccache (piano) et Marie-José Matar (soprano) qui figurent sur la clé USB de sa biographie.

Aide à la création

Le CPML se doit d'être à l'écoute des jeunes compositeurs et de les soutenir dans leur démarche de création. Ainsi il a été le co-commanditaire, avec le Ministère libanais de la Culture, d'un opéra du compositeur Elia Koussa, Histoire qui se déchire sur le corps d'une femme, d'après l'œuvre du grand poète Adonis. Cette œuvre sera créée en France lors de la saison 2019-2020 avec la participation de la soprano Caroline Solage.

Par ailleurs, en co-production avec le festival Beirut Chants, le CPML a commandé une œuvre intitulée Beirut Oratorio, sur le célèbre poème de Nadia Tueni, Beyrouth, mis en musique par le compositeur et pianiste Wassim Soubra. Le concert se tient le 12 décembre 2018 dans le cadre de Beirut Chants.

MUSIQUE CONTEMPORAINE

À la Maison du Liban à Paris

La fondation RAM, non seulement n'a pas peur de la musique contemporaine, mais la soutient !

Il est vrai que ce langage musical n'est pas forcément très accessible, mais il est quand même fort important de ne pas l'ignorer, à défaut de l'apprécier. Et quand un jeune ensemble, formé de brillants musiciens en voie de professionnalisation, issus de différentes nationalités, déclare vouloir découvrir la musique contemporaine libanaise, (dont les Libanais eux-mêmes n'ont que faire…) comment ne pas les aider ?

Zeina Saleh Kayali

C'était le propos du concert très original et inédit, présenté le soir de la fête de la musique à la Maison du Liban de la Cité universitaire de Paris. L'ensemble *Ecoute*, mené par Fernando Palomeque, jeune chef argentin très talentueux et curieux de toutes les cultures musicales, donnait à entendre des pièces rares, parfois non encore éditées, au langage plutôt expérimental, de compositeurs libanais. Ce concert, consacré à la musique contemporaine orientale de façon plus large, présentait également des pièces de trois compositeurs, un égyptien, un syrien et un iranien, ce dernier étant présent dans la salle.

L'ensemble ECOUTE

Variété de sons et d'instruments, interprétation de très haut niveau et direction sensible et inspirée, les musiciens *d'Ecoute*, tous passionnés de musiques de notre temps, donnent le meilleur d'eux-mêmes pour faire connaître à une assistance très intéressée les couleurs multiples de la créativité orientale. Le public est attentif, parfois un peu désarçonné par la modernité de la musique, la plupart des pièces étant atonales. Toutefois, à la fin du concert, chacun estime avoir appris quelque chose et découvert un pan important du patrimoine musical libanais.
Les œuvres s'enchaînent, précédées d'une petite présentation sur les compositeurs. Côté Liban, *Taqsim aala taqsim* de Bushra El-Turk pour violoncelle solo, *Danse méditative* d'Elia Koussa pour flûte, clarinette, violon, alto, violoncelle et piano, *Sous une nuit dilatée* de Dzovinar Mikirditsian (également présente dans la salle) pour flûte clarinette basse, piano, violon, violoncelle et percussions et pour clôturer, *Aes Ustum* de Zad Moultaka pour soprano, flûte, clarinette, violon, violoncelle, piano et percussions. Côté Moyen-Orient, *Tears of Blood* de Bahaa El-Ansary (Egypte) pour soprano, harpe, piano, violon et violoncelle, *Fantasia* de Hisham Naddaf (Syrie) pour clarinette et piano, *Insolente chose* d'Alireza Fahrang (Iran) pour flûte, clarinette, harpe, violon, alto, violoncelle et piano.

Bel hommage de ces jeunes musiciens engagés, dont le projet ambitieux de faire connaître le répertoire contemporain sort des sentiers battus et mérite une bien plus grande visibilité.

LA CAMÉRA DE MAZEN KHALED

Ausculte la non-mixité méridionale

Après des études de sciences politiques à l'Université de Georgetown à Washington, Khaled Mazen se spécialise à Montréal en production cinématographique, à l'Université Concordia.

Sa démarche sonde le corps comme sujet esthétique et social. Fort d'expériences multiples telles que la résidence du Fonds Prince Claus à Amsterdam en 2013 ou la résidence du Collège de la Biennale de Venise en 2017, la caméra ne quitte plus son poing. Présentée en première mondiale en Italie, sa dernière œuvre « Martyr » décrypte un phénomène de société: l'homosocialité ou les relations entre membres du même sexe qui ne sont pas de nature sexuelle. Soutenue par la fondation RAM, Mazen Khaled livre un film entre le conte et le récit, avec, en filigrane, le paramètre social qui définit des paradigmes rarement portés à l'écran.

Zeina Saleh Kayali

Pourquoi vous êtes-vous spécialisé dans le cinéma ?

Après un master en politique publique, j'ai travaillé dans la recherche au Liban mais je n'étais pas heureux. Je me suis tourné vers la pub sans plus d'enthousiasme et, à 42 ans, j'ai quitté Beyrouth pour me lancer dans des études de cinéma au Canada. Les voyages, la cuisine et le cinéma sont mes passions. Le 7ème art est mon centre d'intérêt principal, d'aussi loin que je me souvienne. Il est impossible de refouler un amour ad vitam aeternam, il finira forcément pas se manifester un jour !

Êtes-vous vidéaste ou cinéaste ?

Comme vidéaste, j'ai livré des œuvres pour le festival « Homeworks » d'Ashkal Alwan et plusieurs de mes films ont été projetés dans des galeries. Je me définis néanmoins comme un cinéaste, j'écris mes scénarios et je réalise mes longs métrages. Bien que je n'aime pas opposer ces arts, l'écriture n'est pas la même. Un script destiné aux salles obscures raconte une histoire au langage propre, avec des personnages et une temporalité bien définie par son auteur. Mais la frontière est mince car un vidéaste peut, lui aussi, fournir un scénario très étoffé.

Vous avez bénéficié de prestigieuses résidences.

Oui, la résidence du Prince Claus en 2013 a été l'occasion de produire l'idée de base de ce qui sera quelques années plus tard « Martyr ». La Biennale quant à elle a retenu douze projets sur plus de 700. Le premier atelier à Venise réunissait nos mentors. Producteurs, auteurs, artistes visuels, réalisateurs et éditeurs parmi les meilleurs au monde, qui nous critiquaient pour nous faire avancer. Nous avons ensuite profité d'une pause pour écrire nos scénarios. Trois projets sont retenus à chaque édition, un italien et deux étrangers. « Martyr » a été le premier script arabe à réussir.

En tant que lauréat, je me suis vu proposer 150 000 euros pour tourner. Cette reconnaissance d'un cinéma indépendant à petit budget est un honneur. Le film s'est fait en huit mois. Le tournage en hiver, la pollution qui nous empêchait certains jours de filmer, la nécessité de nettoyer les espaces avec des filets ont rendu cette période folle !

Pourquoi une sortie cinéma au Liban en juillet 2018 ?
La première mondiale a naturellement eu lieu à Venise en septembre 2017, puis aux Etats-Unis et en Europe. La Première arabe s'est faite au Liban et j'en suis très heureux.

« Martyr » traite de désir et de spiritualité. Comment réconcilier ces notions antagonistes ?
Qu'est-ce que l'histoire des religions monothéistes, sinon des négociations avec le corps ? Lorsqu'une personne décède, elle quitte son corps qui meurt. Il est naturel de relier le corps et sa mort autour de l'empreinte d'un souffle spirituel.

Alors que 2018 célèbre la femme, elle brille ici par son absence dans un univers où l'homme est omniprésent. Comment expliquez-vous ce fait méditerranéen ?
Peu de femmes visitent la corniche : en tant qu'observateur, j'ai saisi cette réalité. Dans mon film, la femme fait pourtant bouger les hommes. Lorsque la mort est déclarée, la mère est centrale. Les comportements homosociaux conduisent à ce que les personnes du même sexe aiment passer du temps ensemble. En Méditerranée, ceci est poussé à l'extrême avec une proximité gestuelle qu'un étranger identifierait aussitôt comme homosexuelle. Les habitants du sud n'y voient que la manifestation d'une amitié sincère. Saisir ce fait social complexe est intéressant.

Le traitement esthétique et social du corps est central…
Les amis du héros ne le touchent qu'après son décès, le père du martyr les y invite pour comprendre le sens de la vie. Le traitement esthétique souligne que la mort est synonyme de l'extinction du désir. Le langage du film est corporel. La danse est l'expression du corps en vie. Ce point a été mis en valeur par le travail du chorégraphe Ali Chahrour qui a livré une performance sur la mort (Cf : PICTORAM-2017 Ouvrons le bal). Nous avons axé notre approche au service des acteurs pour aborder leur corps et celui des autres. Je retiens la notion de mort performée plutôt que celle de danse.

Qu'en est-il du martyr ?
L'Islam confère au noyé le statut du martyr. Il est large et n'est pas uniquement limité à celui qui se sacrifie sur le plan militaire. Je ne voulais pas traiter de cet aspect de mise à mort car je crois que la direction que prend la politique ne mène nulle part ; les acteurs ne s'écoutent pas !

Quelle place le Liban occupe-t-il dans votre cœur ?
Je vis aux Etats-Unis, j'y poursuis mes études. Je compte rentrer à Beyrouth. En attendant, le Liban tient une grande place dans mon cœur et mon travail continuera d'interroger notre environnement.

BEIRUT ART FILM FESTIVAL

Tribune de l'intention artistique, véritable enjeu du documentaire d'art

Beirut Art Film Festival (BAFF) livre un millésime 2018 exceptionnel.

Au programme, la projection de 58 films du 1 au 30 novembre dans 3 000 écoles privées et publiques et dans une quinzaine d'universités au Liban, en partenariat avec le Ministère de l'Education Nationale, mais aussi au Métropolis-Empire-Sofil du 20 au 25 novembre 2018. Soutenue par la fondation RAM, Alice Mogabgab Karam propose des documentaires sur diverses pratiques artistiques qui fédèrent les libanais autour d'un mois qu'elle a su rendre hautement festif !

Galeriste établie à Beyrouth depuis 1994, Alice Mogabgab réchauffe nos cœurs (et nos hivers !) en imaginant le BAFF, dont la première édition date de 2015. Le comité du festival est composé de la dramaturge Nadine Mokdessi, de Maria Chakhtoura, ancienne chef du service culturel du quotidien l'OLJ, et du producteur Pierre Sarraf. Souraya et Alia Karam complètent la joyeuse équipe.

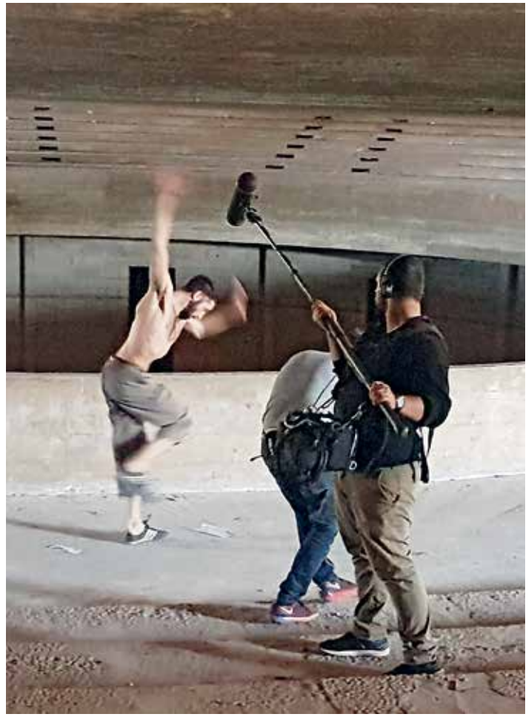
Pour la 4ème édition du BAFF, trois institutions sont de nouveaux partenaires. La 3ème Scène de l'Opéra de Paris permet au BAFF de projeter quatre courts films portant sur la danse et l'opéra. L'un d'eux est signé Danièle Arbid. L'Ambassade du Japon avec NHK, chaîne d'information internationale japonaise, offre la diffusion exclusive dans les universités du documentaire sur Hayao Miyazaki, père de l'animation et des mangas. Avec l'Ambassade de Suède enfin, la projection du documentaire sur Avicii, décédé en 2018, est un moment attendu.

Au programme du BAFF, la section archéologie célèbre le 150ème anniversaire du musée de l'AUB. A cette occasion, « Oman, le trésor de Mudhmar » présente la première grande fouille en péninsule arabique et la façon dont les habitants de cette région désertique exploitent l'eau.

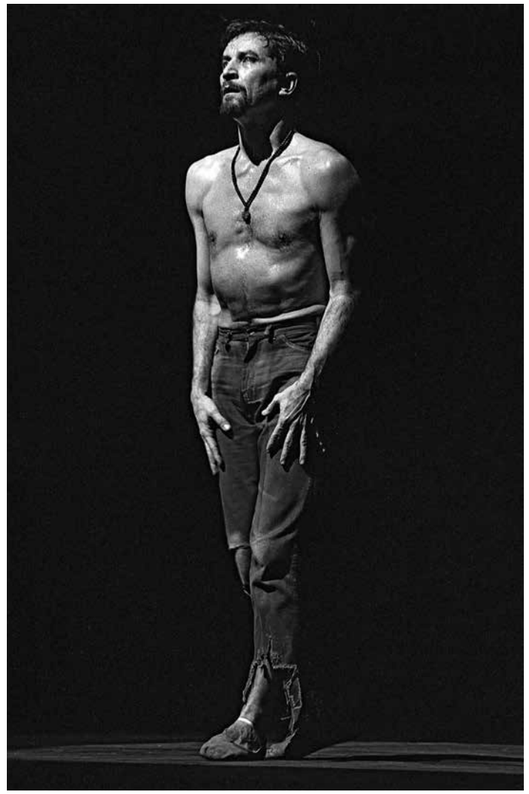
Graffiti Men Beyrouth

L'eau est justement le thème de l'édition. Un documentaire alarmant, produit par l'AUB et réalisé par le journaliste britannique Paul Cochrane sur la catastrophe écologie libanaise, pose l'impératif d'une prise de conscience collective. La projection du film le 22 novembre s'inscrit dans la journée que le BAFF consacre au Liban. Une conférence réunissant Human Rights Watch et divers experts se tient à la suite du film. La diffusion dans la salle attenante est continue. Les films libanais, aux premiers rangs desquels la première production du BAFF, un film sur Oscar Niemeyer et la Foire internationale Rachid Karamé, réconcilient cinéphiles et néophytes.

Niemeyer 4Ever



Maurice Béjart
L'âme de la danse



La danse défie les éléments, sur terre ou sous l'eau, une soirée spéciale lui est réservée avec la diffusion de courts films et d'un documentaire retraçant le parcours de Maurice Béjart.
Les arts plastiques consacrent trois séances à Johannes Vermeer. Les parcours de Raphaël, Cézanne, Pierre Soulages, Yayoi Kusama, Miquel Barceló ou Diego Rivera sont mis à l'honneur.
Le BAFF fait ses gammes avec des documentaires sur Rostropovitch, Ibrahim Maalouf, l'Alhambra en musiques, Marianne Faithfull, le documentaire « Blue note record » qui retrace l'histoire du label, ou la première mondiale du documentaire sur Joséphine Baker, événement majeur de la saison.
La littérature opère un éclairage sur l'œuvre de la poétesse, écrivaine et journaliste libanaise May Ziadé.

Ibrahim Maalouf
(Run The World)

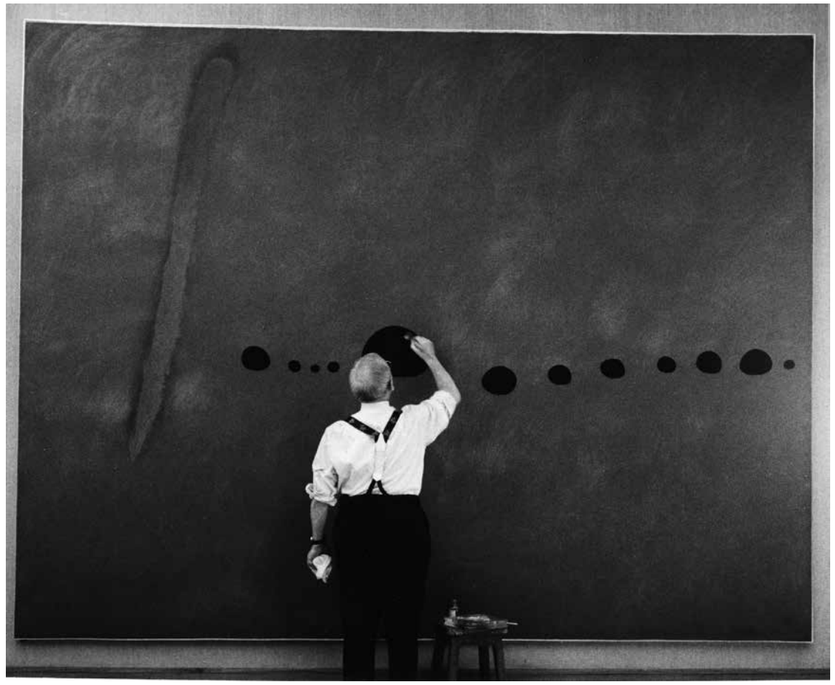
Blue note record

Raphael,
Lord of the arts

L'architecture revient sur le Louvre Abu-Dhabi et l'histoire du pavillon allemand, construit par Ludwig Mies van der Rohe pour l'exposition universelle de Barcelone dans les années 30, qui vient d'être réinstallé dans la ville.
Le 8ème présente « Behind the obvious » du photographe impliqué pour l'environnement, Daniel Schwartz. Le focus sur la technique de tirage au collodion, développée par Sally Mann, complète la rubrique.
Le traditionnel hommage à un cinéaste libanais est un coup de chapeau à Georges Nasser, avec le documentaire qui lui est consacré, ainsi que la diffusion de son film sur l'artisanat, réalisé pour le Ministère du Tourisme au Liban.
Enfin, les productions artistiques de la Fondation RAM se déclinent à travers la projection de cinq films présentant les œuvres de Khalil Ghorayeb, Sophie Yeramian, Nicolas Nammar, Saïd Akl et Aref El Rayess.
La cérémonie de clôture du BAFF a lieu à la Salle Montaigne de l'Institut Français, avec la projection du premier opéra en langue arabe « Kalila wa Dimna ». Durant le festival, le documentaire « Les yeux de la parole » plonge les spectateurs dans les coulisses de la préparation de l'opéra.

Le documentaire demeure un outil de création et de réflexion dont l'expression a pour but de témoigner d'une réalité que le BAFF interroge avec aplomb.

Joan Miro, the Inner Fire, Galerie Maeght, Paris 1961 Photo Successió Miró Archive



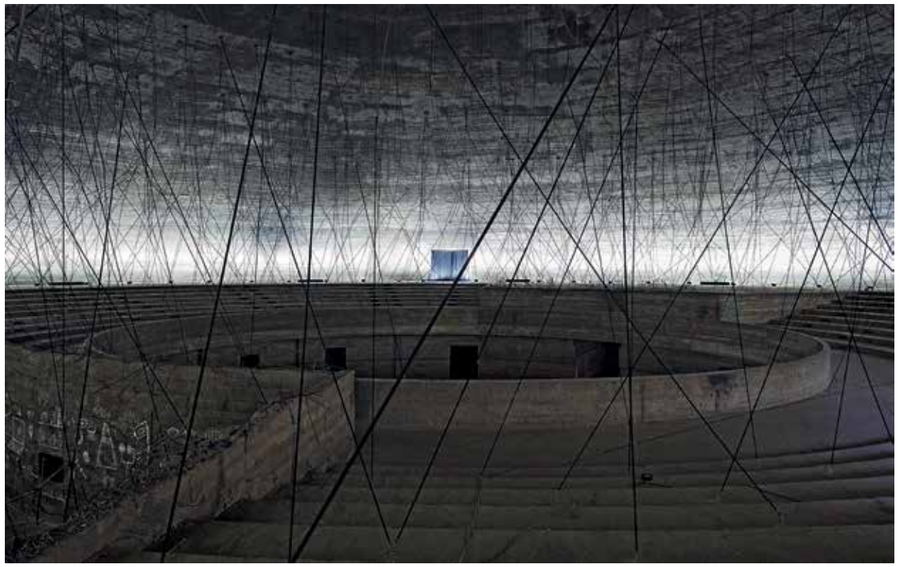
« CYCLES OF COLLAPSING PROGRESS »

Questionne les capacités d'effondrement et de renaissance du patrimoine artistique et architectural libanais

Beirut Museum of Art (BEMA) est engagé dans plusieurs programmes culturels et éducatifs. L'institution est à l'origine, avec la plate-forme curatoriale STUDIOCUR/ART, de l'exposition d'art contemporain « Cycles of collapsing progress ».

Loin d'être un coup d'essai, l'événement cristallise la deuxième collaboration des deux entités. Le vernissage a eu lieu le 22 septembre 2018 à la Foire internationale Rachid Karamé conçue par l'architecte brésilien Oscar Niemeyer, et à la citadelle historique de Tripoli. Retour sur cette manifestation dédiée aux notions de temporalité et d'effondrement cyclique.

Zad Moultaka © Line Itani



Marwan Rechmaoui © Line Itani

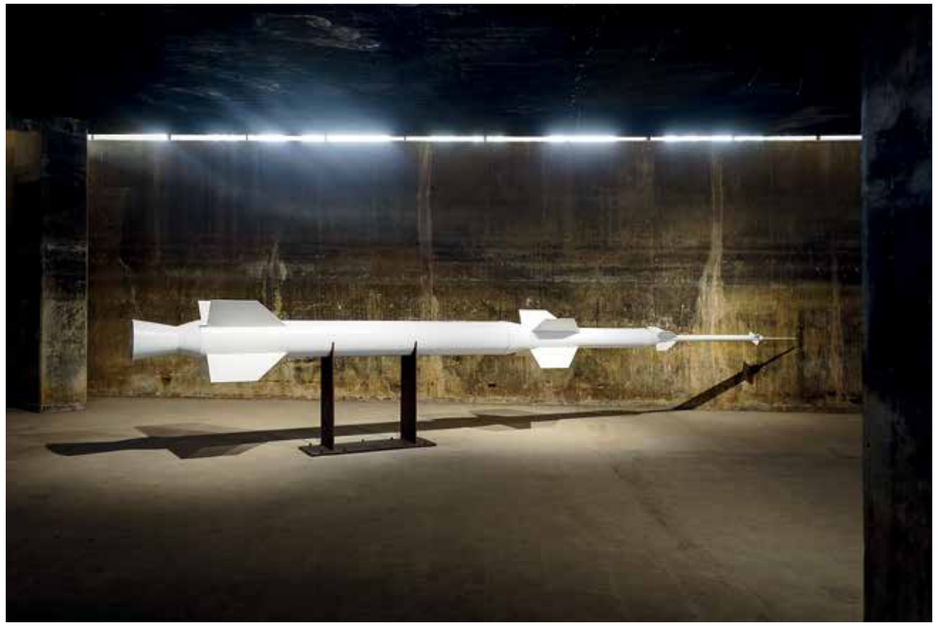
Les structures en béton brut de la Foire internationale Rachid Karamé ont été construites en 1962 par Oscar Niemeyer, à l'époque du mandat du Président Fouad Chéhab, ce dernier étant soucieux d'établir une décentralisation globale au Liban. Le stade restera inachevé en raison de différents politiques. La guerre civile placera l'édifice dans l'oubli. BEMA et STUDIOCUR/ART, à travers sa fondatrice Karina Hélou (cf. Place de l'Art-Commissaire d'exposition) mettent ici en dialogue le stade légendaire et l'antique citadelle de Tripoli.

Lamia Joreige © Line Itani

Le projet est consécutif au dialogue culturel qu'initient les deux institutions. L'échange concerne en l'espèce le Liban et le Mexique, avec de résidences d'artistes dans les deux pays. Edgardo Aragon, Ali Cherri, José Davila, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, Lamia Joreige, Fritzia Irizar, Jorge Mendez Blake, Damian Ortega, Marwan Rechmaoui, Gabriel Rico, Stéphanie Saadé, Roy Samaha, Jalal Toufic et Zad Moultaka exposent au cœur de la Foire internationale Rachid Karamé. La citadelle de Tripoli accueille, quant à elle, les œuvres de Rayyane Tabet, Haig Aivazian, Emmanuel Tovar et Pablo Davila.

La commissaire de l'exposition est Karina Hélou : elle assure une mission qu'elle relève en étroite collaboration avec Anissa Touati, avec la participation des résidences d'artistes au Liban et au Mexique (BAR et PAOS). Le parcours se compose de trois parties : l'effondrement du modernisme, les cycles de la nature et les cycles socio-historiques. Huit œuvres ont été commissionnées pour l'événement.

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige © Walid Rachid



Pourquoi le Mexique ? Pour ses points communs avec l'histoire du Liban ! Les séquelles de la disparition de la civilisation des Mayas, le modernisme galopant des années 60, puis la propulsion dans le capitalisme sauvage font que Mexicains et Libanais partagent des problématiques finalement assez proches.

Au cœur du dôme d'Oscar Niemeyer, Zad Moultaka, spécialiste des astres depuis son succès vénitien, signe l'installation visuelle et sonore « Don't Fall », inspirée de la mythologie aztèque autour du cinquième soleil. Joana Hadjithomas et Khalil Joreige livrent une fusée, faisant revivre le musée commissionné par le Président Fouad Chéhab à Oscar Niemeyer, car oui, le Liban a participé à la conquête de l'espace ! Redécouvert par ces cinéastes, le projet était baptisé « The Lebanese Rocket Society ». Lamia Joreige propose une œuvre sonore qui renvoie à la modernité. « Le colosse aux pieds d'argile » de Rayyane Tabet est un pont entre hier et aujourd'hui.

Rendre à Tripoli sa grandeur, dans une dimension hautement symbolique et militante, est exécuté par le bienheureux mariage de l'art et de l'histoire. Entre extinction et renaissance, l'exposition offre plusieurs strates de lecture, du dialogue historique à la réflexion scientifique, hors de toute fatalité.

Rayyane Tabet © Walid Rachid

PICTORAM

Revue Culturelle et Artistique

D'une rive à l'autre de la Méditerranée,
l'équipe de PICTORAM remercie vivement :

Au Liban :
Télé Liban pour son implication dévouée dans une aventure artistique ambitieuse,
L'équipe du musée virtuel du Ministère de la Culture au Liban pour son appui enthousiaste,
Le Directeur général du Ministère de l'Éducation Nationale M. Fadi Yarak pour son précieux concours,
Mme Joumana Rizk Yarak pour son fidèle et amical support,

En France :
Mme Zeina Saleh Kayali pour sa bienveillance,

Ainsi que tous ceux qui ont volontiers accepté de participer à ce numéro, en nous ouvrant leur cœur pour nous conter leurs parcours avec franchise et simplicité.

RAM FOUNDATION

5 de PIC

TL Liban

5 de PIC 2018 présente

1. Kanaan Dib
2. Ibrahim Serbai
3. Georges Michelet
4. Khalil Ghorayeb
5. Georges Sabbagh
6. Nassib Makarem
7. Toufic Baba
8. Jean Kober
9. Léon Mouradoff
10. Diran Ajemian
11. Saadi Sinevi
12. Mouazzaz Rawda
13. Ali Kobeissi
14. Hassan Seifeddine
15. Maroun Tomb
16. Halim El Hajj
17. Sophie Yeramian
18. Georges Guv
19. Samih El Attar
20. Michel Akl

CD 5 DE PIC À L'INTÉRIEUR